

Camilo Castelo Branco

LE ROMAN  
D'UN HOMME  
RICHE

Traduction de René Biberfeld

Connaître la valeur de l'argent et le sacrifier toujours, soit au devoir soit même à la délicatesse, c'est une vertu réelle.

*Rêveries*  
SENANCOURT

## PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

**C** E ROMAN a été celui que j'ai préféré ; et si la prophétie que je hasarde sur mon avenir d'écrivain se réalise, ce roman l'emportera sur tous ceux que mon imagination, maintenant fanée produira comme à contre-cœur d'elle-même. C'est avec une sincère tristesse que je l'avoue : j'ai du mal à me reconnaître dans ce que je fus. Les rides de mon front ne laissent pas filtrer cette flamme qui ranimait ma fantaisie, et faisait luire en moi, comme une lampe magique, des scènes de la vie extérieure, les unes portant à rire, les autres à pleurer. Et je pénétrais par mon esprit et par mon cœur dans cet univers intérieur, et je m'y sentais vivre, souffrir et aimer. Je n'oserais pas appeler cela de l'inspiration ; mais, sans fausse modestie, je pourrais appeler une heureuse capacité à créer des œuvres d'un jour, à lire en deux heures, de quoi occuper les loisirs de ceux qui n'étaient pas à même de les employer mieux et de façon plus utile.

Comment s'est-elle éteinte, la lumière de ma jeunesse, comme cette infatigable ardeur au travail, qui s'est maintenant tellement affaiblie que mon front refroidi et douloureux tombe sur le papier sur lequel j'écris ? Tout cela a pris fin comme tout ce qui a un début, et plus vite que l'épuisement ordinaire des facultés d'invention. C'est le sort immérité de ceux qui n'ont pas pu ou voulu ménager les forces de leur cœur pour développer celles de l'intelligence. La tête la plus ardente que pût avoir un homme s'est pétrifiée sous la main glaciale de l'infortune.

Ce roman a été écrit dans les geôles de la Relação à Porto en 1861.

Qui dira que je regrette ces jours noirs et ces nuits solitaires ? Il faut croire que je suis arrivé préparé aux pires malheurs : les essuyer m'affecte à peine, leur souvenir éveille en moi un semblant de nostalgie ! Je pense que ce n'est pas la nostalgie du malheur, ce doit être plutôt le chagrin de voir les chimères s'étioler qui fleurissaient alors, cette lande aride où je marche à présent.

Au moins, en ces lieux et en ce temps-là, je me sentais fort d'une grande douleur et d'un grand espoir ; aujourd'hui, je ne sens même pas l'amertume du fiel ni le doux avant-goût d'un baume.

Ce silence m'est plus douloureux que le strident grincement des verrous. Cette paix autour de mon esprit, c'est la quiétude des sépultures.

Ont vécu à mes côtés, dans ma cellule de la Relação à Porto, nuit et jour, le père Alvaro de ce roman, et Maria da Glória et Leonor, et la sainte de Vairão ; et Teresa, et Mariana, et mon oncle déporté de mon autre livre intitulé *Les amours fatales*. Ont vécu avec moi ces couples heureux que j'ai mariés, et que le public a joyeusement accueillis, ainsi que le livre *Douze mariages heureux*.

Et je les regrette, ainsi que les nuits où je les voyais assis autour de mon lit. Ici, dehors, sous la pleine lumière du soleil, je ne les trouve plus.

Belas, 19 Mai 1863  
CAMILO CASTELO BRANCO.

## INTRODUCTION

Les tribulations des saints représentent une énigme : elles semblent être une chose, elles en sont et en signifient une autre : on dirait des malheurs infligés par le sort, ce sont des avis de la Divine Providence et des signes d'un bonheur éternel.

Père Manuel BERNARDES  
*Mélanges de diverses maximes spirituelles.*

**A**U PRINTEMPS de 1859, j'ai acheté, à la gare de Santa Apolónia, un billet de chemin de fer pour Ponte de Asseca. La nostalgie de la campagne, un désir dévorant de humer au sein de la nature une bouffée d'air pur ; et, de plus, mon douloureux amour pour tant de lieux qui conservaient dans la mémoire de mon cœur des vestiges de mon enfance, qui était passée si vite avec les fleurs d'un autre printemps, plus beau... Où voulez-vous en venir ?!... C'est la nostalgie, cher lecteur ! Si vous la sentez, si vous l'avez déjà sentie, rappelez-vous et pardonnez-moi.

Je suis entré dans un des plus moelleux compartiments du train.

Voyez la nature égoïste et brutale de l'homme sous son aspect corporel ! Même quand l'âme éprouvait tant de souffrances, la matière ignoble n'a pas renoncé aux douceurs des coussins ! Le désespoir plaintif de Lamartine était sincère ; je le crois : mais dans quelles petites chambres d'une opulence asiatique il se réfugiait pour se lamenter ! Quels raffinements de luxe pour le corps, et quels rêves de gloire pour le bonheur de l'esprit ne faisaient pas fleurir chez le poète d' *Elvire* sa double existence quand il écrivait :

Héritiers des douleur, victimes de la vie,  
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie  
Endorme le Malheur,  
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,  
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence  
L'éternelle douleur !

Et Pétrarque, tant d'années à pleurer des sonnets, hébergé dans le palais d'un doge, entouré de serviteurs, d'amis et d'admirateurs, dans cette magique Venise, tout cela aux frais de la République.

Et tous les autres maîtres de bardes mélancoliques ?

Nous nous faisons bien de fausses idées sur les poètes larmoyants.

Je songeais à cela quand j'avisai un homme, mon compagnon de compartiment, qui accrochait son chapeau à la patère, et couvrait sa vénérable calvitie avec son bonnet noir de soie retorse.

Je le saluai, au cas où il m'aurait déjà salué, et où je ne lui aurais pas répondu, absorbé que j'étais à réfléchir sur le corps et l'âme, des objets extravagants que le lecteur peut voir merveilleusement décrits chez Saint Augustin, et mieux encore chez Xavier de Maistre ; chez le premier, quand il se confesse ; chez le second quand il voyage autour de sa chambre. Le saint évêque traite le corps de *brute* et le comte français le traite de *bête* – le corps bien entendu, et pas l'évêque. Je tiens, moi, que le corps est ces deux choses, et bien d'autres.

Si je me mets à délirer, le lecteur passe au deuxième chapitre, et cela ne m'irait pas du tout, parce que mes romans commencent tous par le début, et que l'on doit lire ce premier chapitre.

Je saluai le prêtre. Il me semble que je n'ai pas encore dit que mon compagnon était un prêtre. On pouvait le reconnaître d'emblée comme tel à son allure apostolique, si son collet et sa soutane ne l'indiquaient déjà, ainsi que ses souliers à boucle d'acier luisante.

Il répondit à mon geste avec beaucoup d'affabilité, me prit mon chapeau de la main pour l'accrocher, et m'offrit du tabac à priser, après avoir tapé quatre fois avec les jointures de ses doigts sur le couvercle sonore de sa boîte en écaille, marquée de nacre.

– Vous pouvez fumer à votre aise, si vous fumez, me dit-il.

Je le remerciai pour cet aimable assentiment, et je lui tendis mon porte-cigares qu'il n'accepta pas.

Je retombai dans ma léthargie. Le sujet était maintenant différent : je réfléchissais sur le terme MORALE et sur un autre, VERTU, et je pensai à Brutus. Tout le monde sait qu'au dernier instant de sa vie, Brutus a dit que la vertu n'était qu'un mot. C'est pour cette raison que je bavardais avec le sanglant fantôme de l'héroïque ennemi des tyrans.

– La morale ! me disais-je, après que l'image de Brutus se fut évaporée. En vérité, la morale n'est pas simplement un mot. J'ai là quelqu'un qui pourrait me dire ce qu'est la morale. Cet homme a un visage respirant la lucidité et l'intelligence : si j'en crois ce que je vois, c'est une âme de qualité.

Je fixais mes yeux tranquilles sur le prêtre. Il avait les doigts entrelacés et les mains posées sur la poitrine. Il laissait paraître un profond recueillement, sinon la tristesse. J'ai aimé le voir ainsi, dans cette attitude, la plus artistique et celle qui suggère le plus la paix, et une adhésion qui triomphe des méchants et des maux de la vie.

Je me comparai à lui. Mes douleurs sourdes, dissimulées sous un sourire conventionnel, et qui appréhende les railleries des insulteurs! Le bien-être intérieur de cet homme, transparaissant sur sa face, en une douce tristesse, une contradiction, si vous voulez, mais l'expression loyale d'une âme pure et sans crainte ! Aux yeux d'un observateur sans expérience, lequel de nous deux serait l'homme heureux ?

Le prêtre sortit de sa méditation et dit :

- Serai-je indiscret en vous demandant où vous avez l'intention d'aller ?

- À Santarém.

- C'est un lieu de promenade agréable ! Le *Val* est un paradis peuplé de souvenirs qui restent gravés dans l'esprit de ceux qui vécurent là une heure de bonheur. Une heure, dis-je, parce que le bonheur en ce monde, et seulement en ce monde, ne dure pas plus d'une heure. Il y a tant d'années que je n'y suis pas allé !... continua le prêtre sur un ton meurtri qui trahissait une profonde nostalgie. Il est déjà bien tard à présent... c'est le crépuscule de ma vie !

Je l'interrompis :

- Il me semble si facile de satisfaire un tel désir !

- C'est facile, vous avez raison ; mais c'est qu'il y a des regrets qu'on soulage avec des larmes et d'autres qui s'y noient. La nostalgie d'un objet, inséparable de la distance, se transforme en délices quand on s'en approche ; mais quand la nostalgie liée à un lieu évoque la douleur répercutée de vies qui s'y déroulèrent, et ne peuvent revivre dans la nôtre, elle ne peut connaître aucun apaisement.

- Je crois qu'elle le peut, dis-je. Il suffit de voir et d'aimer ces vies en Dieu, de les appeler par notre esprit au lieu où nous les aimons, et de leur parler dans la langue des larmes...

- Et de la prière, dit le prêtre, et il reprit, après un court silence : - Plût à Dieu que tous ceux qui souffrent pour avoir perdu des êtres chers pussent être soulagés en les cherchant au ciel...

Il se tut brusquement, ferma les yeux, et croisa ses mains longues et osseuses sur sa poitrine.

Nous étions à Poço do Bispo. L'idée de notre séparation me pesait, car je croyais que le prêtre allait s'arrêter là. C'est que j'avais de l'estime pour lui, j'étais captivé par son discours et son apparence. Je ressens toujours cela avec tous les hommes, dès qu'ils me semblent intelligents et malheureux.

- Vous descendez à Poço do Bispo ? demandé-je.

- Non, Monsieur, je vais à Olivais.

- Pour y faire un tour, ou vous êtes de là ?

- J'y vis. J'y loue un pavillon, des ruines pittoresques où je me sens bien. J'y suis comme enchâssé dans ces murs branlants qui semblent tous les jours me dire : quand nous écroulerons-nous avec toi ?

Il ébaucha un sourire d'une extrême tristesse et ajouta :

- Si vous passez un jour à Olivais, et si vous voulez bien séjourner dans l'humble maison que je vous offre et vous asseoir à la table où il y a toujours les rires et la viande de bœuf de Frère Bartolomeu dos Mártires, renseignez-vous sur le domaine de Canavial et demandez le Père Álvaro Teixeira. Rares sont les

heures dans l'année où je quitte ma chambre ou les environs de ma maison. Vous m'y trouverez toujours sauf si quelque voisin vous dit que le pauvre prêtre est allé s'installer dans une autre demeure où les personnes qui viendront me visiter auront la charité de prier Dieu pour le repos de mon âme.

Le prêtre dit cela sans la moindre trace de dévotion dans son expression. Dans ces paroles douloureuses, transparaisait le sourire d'une réconfortante espérance, et la jovialité du juste qui ne craint pas le moment où son âme aura des comptes à rendre à Dieu, ni le souvenir qu'il aura laissé face à l'opinion des hommes.

- J'espère vous retrouver plein de vie, Père Álvaro Teixeira, et ce ne sera pas dans très longtemps. Votre bourg est aux portes de Lisbonne ; mais, même s'il se trouvait très loin, j'irais passer une heure avec l'homme ouvert et digne d'estime, devant qui mon cœur se hasarde à prononcer le mot *ami*.

- Je vous en suis reconnaissant, et je le savoure, répondit-il en me tendant la main. Les sentiments généreux, sortent spontanément du cœur, sans consulter la raison ; tandis que souvent les plus grandes qualités d'un homme avec qui nous restons longtemps en relation, ne surmontent pas l'antipathie qui s'est manifestée au cours de la première rencontre.

- Comment vous appelez-vous ?

Je lui dis mon nom. Le prêtre le répéta trois fois posément en détachant chaque syllabe, et puis s'écria tout à coup :

- Je ne me trompe pas. Il s'agit de la même personne. Je connais votre nom depuis onze ans. Il y a, parmi mes livres, vingt pages de votre enfance littéraire. Vous ne vous en souvenez peut-être plus ! Eh bien, vous ne devez pas les oublier... Je vous en donne le titre : *Le Prêtre et monsieur Alexandre Herculano*.

- C'est exact ; elles sont de moi. Vous avez magistralement défini la chose ; vingt pages de mon enfance littéraire, heureusement oubliées.

- Mais l'homme de cœur en vous ne les oublie pas, qui doit l'emporter sur l'homme d'étude. C'était un acte téméraire que de vous asseoir au bord du chemin où passait triomphalement le plus grand savant du Portugal ; mais, *felix culpa*, la bienheureuse audace d'un jeune homme qui n'avait pas encore épuisé toutes les larmes de la contrition. Une audace répréhensible, mis à part le morceau du prêtre qui avait déployé, du haut de sa chaire, le suaire de son ignorance, disputant à la science ce qui relevait de la science, tout en exposant la cause de la vérité aux huées d'adversaires sans générosité, lesquels, ne pouvant se ranger aux côtés de l'historien aux connaissances infinies sur le trône de la science, et châtier de là les ignorants, ont compris qu'ils mériteraient bien assez du maître en ramassant la boue du sol où il avait posé ses bottes pour la jeter à la tête des prêtres. Dans votre feuilleton, mon ami, il n'y avait ni polémique ni science ; mais il y avait plus de conseils qu'il n'en fallait aux partisans du prêtre qui s'obstinaient à surpasser leurs ennemis dans l'emploi des injures. Ne rougissez pas d'avoir un jour écrit que le prêtre est ignorant parce qu'on ne l'instruit pas, et que les saintes vérités de Jésus ne peuvent être affectées par les arguties de la raison philosophique, ni par

l'herméneutique obscure et grossière des défenseurs mal avisés de l'irremplaçable raison du catholicisme.

Le prêtre maintint ce cap, en déployant largement la voile de son esprit critique et de sa vaste érudition. Mes lecteurs me demandent de leur épargner les conférences du lévite, et je leur permets bien volontiers de ne pas les écouter, pour la bonne raison qu'il me faudrait en savoir autant que lui, pour ne pas galvauder son éloquence qui réduisit à quelques instants l'heure qui s'est écoulée avant d'arriver à Olivais.

Le train s'arrêta et le prêtre interrompit son discours sur une conjonction.

- Et pourtant... dit-il. Adieu, mon ami, il ne nous reste plus assez de temps pour continuer.

- Et pourtant, lui dis-je, je ne vous dispense pas de conclure votre discours. C'est moi qui prends aujourd'hui congé du Val de Santarém, pour m'arrêter dans les ruines pittoresques d'Olivais.

- À la bonne heure ! s'exclama-t-il joyeusement. Et merci !

Je sautai, tendis la main au prêtre, et présentai mon billet au chef de gare.

Un bref incident entre le chef de gare et moi mérite qu'on le rapporte. Mon billet mentionnait *Ponte de Asseca* et le chef de gare, pointilleux, me disait que j'étais tenu de me rendre à Ponte de Asseca. J'ai essayé en vain de démontrer à ce fonctionnaire, dans une courte allocution, que la compagnie ne souffrirait d'aucun préjudice si elle touchait huit cents et quelques réis en plus du prix du billet pour Olivais. L'homme, qui était belge, n'entendait pas mon gascon du Poitou. Le prêtre, appuyé contre un angle de la gare se tordait de rire ; le Belge lançait des regards pleins de vinaigre, ou, pour mieux dire, de vin, tantôt sur moi, tantôt sur lui, convaincu que nous étions complices dans cette mystification. La cloche retentit enfin pour la deuxième fois, et du coup, l'habile employé se fit de moi une bien méchante opinion. Cela prouve que le gouvernement a été bien inspiré en nommant ce Belge astucieux à une place où n'importe quel idiot de Portugais aurait pu faire des bêtises. Et si ce n'était pas cela que ça prouvait, cela prouverait l'état d'ébriété du bonhomme, et malgré tout le discernement qu'on avait montré dans ce choix.

- Eh bien, allons-y, dit le père Álvaro Teixeira en s'appuyant à mon bras. Nous en avons pour dix à douze minutes de marche. Nous foulons ce sol qui est comme sacré pour moi. Remarquez ces fleurs au bord du chemin et dans les fossés, que je vois depuis trente ans, toujours aussi vivaces et qui présentent la même couleur à chaque printemps. Il y a dans la nature une forme d'indifférence qui exacerbe la douleur des malheureux, s'il est vrai que toutes ces pâquerettes ne renaissent pas pour pleurer avec moi. Un poète le dirait et le penserait. Quand certaines traces du passé sont balayées de la mémoire de mon cœur et que je tombe sur un chèvrefeuille, une marguerite, une fleur de romarin, tous mes souvenirs reprennent vie, les uns poignants, les autres d'une douce mélancolie ; mais aucune ombre d'espoir... L'espoir ! Vous ne riez pas en entendant ce mot dans la bouche d'un vieillard qui s'écroulerait, épuisé, s'il pressait le pas en courant derrière un espoir en deçà de la sépulture ?...

- Pourquoi pas ? L'espoir de rencontrer un ami de plus et de purifier quelque âme empestée par les mauvaises passions n'est-elle pas assez digne de vous, et de votre âge ! ? Sans parler du fait que vous n'êtes pas vieux, Père Álvaro.

- Il se peut que vous me flattiez, mon ami. Voyez si en quelques mots vous accomplirez la merveille de la fable. Faites jaillir de cette pierre la fontaine de la jeunesse du corps et de l'âme. Rajeunissez le vieillard malade qui compte déjà... Dites-moi, quel âge me donnez-vous ?

- Cinquante-six, ou soixante ans, au plus.

- Non, monsieur : j'en ai quarante-six.

Je le contemplai avec stupeur et pitié. Quarante-six ans, cet homme qui pesait de tout son poids sur mon bras, et s'appuyait à une grosse canne qui oscillait dans sa main ! La lumière de ses yeux, sereine, mais presque éteinte. Les plis profonds de sa tête chauve, qui se croisaient et se joignaient pour dessiner un filet serré autour des orbites. Les joues crevassées, livides et flasques. Les veines jugulaires à son cou, se détachant sur ses tendons décharnés. Le dos recourbé, et les extrémités tremblantes et gourdes sous les articulations du genou. Quarante-six ans ! Quel feu vorace se rétracte dans le cœur de cet homme, quand l'enveloppe se fend ainsi et que chaque fibre cède l'une après l'autre ! C'est la main de Dieu qui m'a guidé vers toi, fils de la douleur, pour m'humilier devant ta patience ! ? Parle, parle, apprends-moi à composer, avec mes gémissements, l'hosanna de la victoire, sur les agonies qui me font plier, quand je me fatigue le plus à ép pointer leurs épines par mon impatiente rébellion. Dis-moi à travers quelle fibre indemne et invulnérable te parvient de l'esprit aux lèvres ce sourire qui est le tien ! Fais en sorte que je goûte le fiel de chaque larme que tu as essuyée avec le poignet de ta soutane sur tes joues labourées ! Ne tombe pas, arbre béni, sans que j'aie cueilli les fruits de ta bénédiction dans ces majestueuses frondaisons qui s'abaissent au niveau de ma misère. Si tu as deviné un malheureux en l'homme qui a laissé dans ta mémoire vingt pages de son cœur juvénile, indique-lui d'ici le chemin le moins escarpé jusqu'à sa sépulture ; apprends-lui à convertir chaque épine en fleur ; serre autour de ses reins le cilice qui revigore l'âme ; rends-la plus douce avec l'amertume des larmes d'un pénitent ; donne-lui la force de l'homme, et réserve à Dieu ton essence d'ange.

\*\*\*

*C'était là son refuge, c'était là son repos.*  
Vie de l'Archevêque Dom Frei Bartolomeo Fernandes dos  
Mártires  
FRÈRE LUIS DE SOUSA

**L** tristesse des ruines est une tristesse particulière, qui n'affecte même pas toutes les âmes. C'est ce que j'ai maintes fois observé dans l'expression de gens qui sont allés visiter avec moi un palais écroulé, les apprentis d'un couvent ou le vaste pan de mur d'un château.

Je me trouvais un jour, par un après-midi d'été, dans un couvent de franciscains à Viana, ce sont là de saintes reliques sous les voûtes desquelles on croit entendre le murmure des Frères contemplatifs qui prient, avec un ami qui avait beaucoup écrit sur la poésie de la croix. Nous sommes montés sur un tertre d'où l'on apercevait des plaines désertes et grasses. Le front de mon ami me sembla illuminé par l'éclat sacré de l'inspiration. J'ai attendu, dans un silence respectueux, la strophe que lui inspirerait cette solitude, émaillée par les couleurs de ce lieu, autant de poésies composées par un génie qui les saurait lire. Le poète entrouvrit ses lèvres, comme la fleur du matin son calice au premier baiser du soleil et dit :

*Si tout ce que je vois d'ici était à moi, je voyagerais dans un  
vapeur à moi, j'achèterais un palais à Milan, un autre à Paris, un  
autre à Londres, et je me vautrerais dans un luxe surpassant les  
fastes orientaux que Byron a imaginés pour son Sardanapale.*

Je n'ai pas répondu tellement cela m'a rendu triste, et tellement je l'étais déjà.

Un autre jour, je suis allé avec un autre ami au château de Palmela. Je suis descendu dans les cachots où il ne serait pas difficile avec une bêche de ramener à fleur de terre les ossements de ceux qui y sont morts emmurés sur les ordres du Comte de Oeiras. Je me suis évadé par la pensée de cette flaque sanglante de notre Histoire, et je suis parti à la recherche des gloires des premiers siècles dans ces remparts de notre indépendance, contre la Castille et les Maures. Ces méditations m'enlevaient quand mon ami, en baissant la tête, à un angle des remparts, grogna :

*Nous avons fait une énorme sottise en n'apportant pas de  
Setúbal un morceau de rôti et deux bouteilles de Cartaxo : c'est  
un excellent vin, et il aurait un goût ici encore plus fameux que le  
nectar des dieux.*

Or ce poète était un grand amoureux des ruines, quand il les célébrait à l'intérieur de son bureau, dans des articles où il exprimait sa nostalgie de ce que nous avons été, tout en fulminant contre les gouvernements barbares qui laissaient la masse iconoclaste démolir les vieux monuments de notre grandeur éteinte.

Un autre exemple :

Il y a dans les faubourgs de Lisbonne un vaste jardin abandonné attendant à une maison criblée de balles, et ouverte de larges fentes, depuis à peu près 1833. Entre les herbes et les buissons sauvages poussent quelques rares tiges chétives de fleurs disséminées qui s'obstinent à refleurir en leur saison, comme si l'espoir n'était pas mort en elles de retrouver les soins de la main délicate qui les y avait semées et soignées, avec un cœur également en fleur. Qui se rappelle encore la belle jardinière qui descendait dès le lever du soleil cueillir dans son jardin les plus beaux atours de sa chevelure ? La belle est enfuie, et les buissons de roses minuscules fleurissent encore au pied du myrte, à l'ombre du roncier et du grenadier, étouffés par les massifs de coquelicots qui constituent l'éphémère ornement des sépultures. Quelle était ma tristesse en y songeant, quand mon ami, l'auteur d'idylles qui faisaient aimer la botanique et adorer les fleurs, m'offrit ce couplet :

*Ce jardin, aux portes de Lisbonne, si son propriétaire y plantait des choux frisés et des haricots verts, ça pourrait rapporter vingt livres et quelques par an.*

Sur ce, il me demanda si nous irions dîner chez le *Mata*, ou à la *Taverne Anglaise*.

C'est pour ces raisons et d'autres que j'ai avancé que la tristesse des ruines est une tristesse particulière qui n'affecte même pas toutes les âmes.

Moi, qui ai eu mon lot de chagrins intimes, j'évite à présent les lieux où règne une lamentable solitude, parce que celle-ci ne m'a jamais proposé les remèdes qu'elle a proposés à bien des gens qui ont été maltraités par le monde. Ce sont les ruines particulièrement qui me font fuir à bride abattue, à cause du souvenir de certaines heures malheureuses, et du poison que j'en ai conservé, à la place du baume qui n'est d'après moi salutaire que pour les âmes meurtries dont la conscience ne partage pas la douleur.

Les uniques ruines dont je garde un souvenir nostalgique, sont celles du pavillon où vivait le Père Álvaro Teixeira aux Olivais.

Il y avait dans cette maison d'indiscutables vestiges d'un petit palais. Les angles étaient restés debout, ils soutenaient quelques pans de murs, découpés en degrés inégaux. À travers neuf fenêtres, sur les quatorze de la façade, filtrait le bleu du ciel, à peine intercepté par quelques poutres et voliges déformées et tordues sous l'effet de la chaleur. Sur les linteaux et les corniches jaunissaient des fougères et d'autres herbes desséchées qui faisaient ressortir le vert du lierre. Celui-ci grimpaient de l'intérieur des murs jusqu'aux battants et aux gonds des fenêtres sans volets et, à certaines, il s'entortillait en formant une trame si agréablement tissée qu'on eût dit que la nature mérite d'autant plus d'attirer le regard qu'elle échappe au cadre de l'art.

Nous franchîmes un vaste portail qui s'ouvrait sur une cour spacieuse, tapissée d'herbe aux points où les dalles se joignaient. Les murs autour étaient recouverts d'un carrelage

bleu avec des motifs, qui représentaient des scènes mythologiques et champêtres. Sur le bord supérieur de ce carrelage, il y avait tout autour de grands anneaux fuligineux, qui devaient avoir servi à attacher les montures, durant les chaudes après-midis, quand les anciens seigneurs, bien installés sur leurs chaises en cuir venaient, à partir du palier donnant sur la cour, jouir du spectacle des chevaux noirs et alezans qui hennissaient, grattaient, et se lançaient dans de gracieuses croupades.

Nous montâmes les marches menant au palier, et nous entrâmes dans une pièce peu éclairée mais très vaste. Je jetai un coup d'oeil vers le plafond qui était de châtaignier et très haut, avec des moulures rustiques et, au centre, un blason d'une taille et d'une facture extraordinaires. Y était suspendu par une chaîne de cuivre une grande lampe dont les vitres enfumées ne laisseraient passer qu'à peine la clarté d'une torche. Je n'ai vu aucun ornement dans cette pièce, mis à part deux chaises à coffre en châtaignier avec un dossier très haut, dont la peinture ocre reproduisait les armes du plafond.

Je suivis le prêtre le long d'un grand couloir avec des chambres de chaque côté, comme dans le dortoir d'un cloître. La plupart de ces chambres n'avaient ni plafond, ni portes, ni plancher. Une vieille était assise au bout du couloir, quand nous arrivâmes à l'autre extrémité. Elle se leva alors et s'employa à extraire de sa ceinture deux clés accrochées à un cordon, une opération peu aisée parce que le cordon s'était coincé à des chapelets, ceux-ci à un fuseau, et celui-ci à la filasse.

- Ne vous impatientez pas, Madame Eufémia, dit le prêtre. Prenez donc votre temps, nous ne sommes pas pressés.

- Plaise au ciel ! dit la vieille exaspérée. Ce diable de cordon, on dirait qu'il le fait exprès ! Voyez-moi ça ! Regardez où est allé se fourrer le rosaire.

Madame Eufémia était déjà en sueur, et ne cessait de compliquer encore les choses quand le prêtre lui prit son ouvrage des mains. Tout en débrouillant l'écheveau, il souriait et taquinait la vieille qui n'avait pu se tirer de cette situation difficile parce qu'elle avait deux doigts de la main gauche occupés à serrer une bonne prise de tabac, qu'elle savoura tandis que le prêtre démêlait patiemment cet embrouillamini.

Nous passâmes de là à la partie la mieux restaurée et la plus habitable du petit palais, qui lui servait de résidence. Elle consistait en un petit salon et deux chambres contiguës. Dans l'une d'elles, il y avait le lit et la bibliothèque du prêtre, l'autre était réservée aux hôtes. Cette salle avait un mobilier qui avait été somptueux au début du siècle dernier ; c'étaient des trumeaux dorés, des chaises rembourrées étroites avec un haut dossier et des dorures en forme de fleurs, des grandes tables rectangulaires aux bordures en rocaille dorée, avec des serrures d'argent dentelées ; et des potiches indiennes aux nuances chatoyantes d'écarlate et de bleu. Aux murs où couraient des rinceaux peints à l'huile, pendaient des portraits de Dom João V, de Pedro III, et de Dona Maria I<sup>re</sup> à l'intérieur d'un seul retable. Plus espacés, d'autres portraits sans noms, à part celui du ministre de la Justice sous le règne de Dom Miguel, João de Matos Vasconcelos Barbosa de Magalhães, natif de Barcelos et

mort en exil, ornaient les quatre murs du salon, dont la propreté faisait honneur au travail de madame Eufémia.

Le père Álvaro ouvrit les vitrages de sa chambre, et j'allai examiner à la fenêtre les alentours de la maison. Je vis en bas une petite partie cultivée d'un jardin, entrecoupée par des méandres de myrte et de romarin. Le reste était abandonné. Des gerbes d'herbe desséchée étouffaient un cygne de porphyre qui se dressait sur un pentagone de granit au centre d'un bassin de marbre tout à fait sec et fendillé. Des arbres aux frondaisons drues et aux troncs épais formaient dans leur enchevêtrement, l'énorme haie de l'ancien jardin. À travers les clairières insinuées entre les troncs, j'entrevis un marais, reste de ce qui avait dû être un lac étincelant. Quelques canards pataugeaient dans cette mare, et des grenouilles sautillaient et croassaient pour accompagner le chant des cigales.

En face, à deux cents pas, je vis une noble demeure toute carrelée de jaune, avec ses trois cheminées peintes en bleu, et un blason dont les armes avaient été récemment rafraîchies, au sommet triangulaire du fronton de l'édifice.

– Qui est-ce qui vit dans cette jolie maison ? demandé-je.

– Cette maison appartient à un commerçant de Lisbonne, répondit le prêtre. Elle a appartenu à ceux qui étaient les propriétaires de celle où je vis...

Je remarquai sur le visage du prêtre un changement de couleur, et beaucoup de tristesse dans le regard qu'il jetait sur les fenêtres du petit palais. On eût cru, à la façon dont il fixait cette fenêtre avec insistance, que quelqu'un devait y apparaître. Mais celle-ci, comme toutes les autres, était fermée, et aucun signe de vie, si ce n'est le gazouillement des hirondelles le long des corniches de la maison, ne pouvait justifier cette attention continue. Ce n'était pas de l'observation, c'était un ravissement dont le lecteur connaîtra la raison en temps voulu.

Comme revenant brusquement à lui, le prêtre sortit de ce transport et dit en se tournant gaiement vers moi :

– Nous allons voir, mon ami, si vous vous accommoderez de la bien modeste hospitalité que je vous offre. Venez.

Je le suivis dans la chambre voisine où se trouvait madame Eufémia qui s'affairait à déplier des draps pour le lit. C'était un grand lit à l'ange à châlit d'ébène et baldaquin à quatre hampes. Pour compléter le mobilier de la chambre, il y avait deux chaises et un petit banc, un lavabo en fer, sur lequel on voyait déjà une serviette fine et très blanche. Au mur, il y avait douze estampes avec un cadre en ébène, lesquelles représentaient Barnabé Chiaramonti, avec des références à Napoléon, d'après le récit qu'en fait Beauchamp dans son *Histoire des Infortunes et de la Captivité de Pie VII*. Le plus bel ornement de ma chambre était un feston de plantes grimpantes, avec une fleur écarlate qui ombrageait la moitié supérieure du vitrage. La propreté, la fraîcheur, le parfum et la douce mélancolie de ce réduit n'avait rien à envier à des pompes, s'il en est, dignes d'être comparées à ma jolie chambre dont je garde la nostalgie, dans les ruines des Olivais.

– Vous savez déjà, dit le prêtre, qu'il vous faut expier la légèreté avec laquelle vous vous en êtes remis à mon hospitalité.

– Comme c'est charmant, Père Álvaro, dis-je sans simuler mon enthousiasme. La poésie, on la trouve ici !

– La poésie des prophètes de Jérusalem, répliqua le prêtre, la poésie des larmes.

– Et de l'espérance qui est si belle, autant celle du ciel, que celle des infortunés de ce monde ! ajouté-je, transporté par ces cinq minutes de ravissement. C'est ici que les invincibles adversaires de l'adversité doivent venir frictionner leurs bras avant de rentrer dans l'arène. C'est ici que se restaurent les forces de l'esprit, exténué de perdre son sang, qui est la foi, la foi perdue des pusillanimes qui rabaissent l'œuvre de Dieu à une guerre brutale entre le fort et le faible, entre la créature menottée, disgraciée et vile et ce fauve qui fait jouer toute la puissance de ses muscles d'or, de son impavidité et de son orgueil. Malheur à celui qui fuit le monde et se replie sur lui-même ; c'est une erreur : cela revient pour un homme à se livrer aux griffes du dragon qu'il renferme et qu'il nourrit du poison dont le malheur transperce son sein. L'homme, incapable de maîtriser le hasard dont dépendent le bonheur, le bien et la fortune, ne peut rien pour lui-même, et ne doit pas non plus se lacérer de ses propres ongles pour extirper avec son sang la racine du mal. C'est en dehors de soi que réside le salut. C'est en Dieu...

– *En Dieu*, fit le prêtre en m'interrompant. C'est à ce mot que je vous attendais, mon ami. Ne vous contredisez pas. Vous venez de dire : *Le bonheur, le bien, la fortune dépendent du hasard*. Quand on a cette impression, l'on ne juge pas absolument nécessaire l'intervention de la volonté divine dans les contingences purement casuelles de cette vie. Vous m'invitez à croire, mon ami, que vous n'avez pas médité sur les conséquences fâcheuses de vos principes. Si le bonheur – celui de la conscience, s'entend – est l'œuvre du hasard, le hasard est la loi de Dieu dans l'ordre de ce monde. Le paradoxe saute aux yeux. Ce ne sera pas moi qui demanderai à Dieu le miracle de devenir favorable à mon intention, au point de mettre à ma disposition une chaîne de hasards heureux. Une bonne vie, mon ami, est une conséquence aussi rigoureuse d'une bonne conduite que la lumière vient de cet astre qui se trouve là-bas dans le ciel, et proteste contre votre théorie des hasards. L'homme ne trouve pas en lui les soulagements de la raison quand les vices la dégénèrent. La raison dépurée des sédiments de la faute originelle dans le creuset de l'Évangile, c'est Dieu. Dieu n'est pas qu'amour pur, il est également raison pure. Et si ce n'est pas le cas, considérez que ceux qui s'en sortent le mieux dans le naufrage de la vie, sont ceux qui, ballottés d'une vague à l'autre, émergent chaque fois à la fleur de ce vacarme, embrassés à la raison, leur planche de salut infailible. Celui qui s'enivre de son bonheur illusoire, et croit un moment dominer les tourmentes, peut avoir un sourire méprisant ou moqueur en voyant à quel point sont insipides et misérables les jours qui passent pour le juste. Dira-t-il que la brise du hasard heureux souffle sur lui, et celle du hasard funeste sur l'autre ? Il le dira : cependant, mon ami, il n'y aura que ténèbres autour de celui qui se vante de ses biens apparents, quand la roue du hasard tournera dans l'autre sens. Le *moi* intérieur, dans lequel je me

réfugie quand je suis accablé, c'est ma raison. Si les passions ont éteint en moi cette lumière bénie, à qui demanderai-je l'aumône d'une autre lumière, si ce n'est à Dieu ?

Vous avez raison de dire, mon ami : *Malheur à celui qui fuit le monde et se replie en lui-même*. Il ne pourrait être mieux conseillé, le naufragé qui, échappé à la haute mer, estimerait que son salut consiste à être constamment renvoyé sur les rochers de la côte. Autant prolonger son agonie dans l'espoir d'une voile providentielle qui peut nous appeler et nous ranimer en vue de nouveaux combats. Autant vider le calice de l'injustice humaine, sans le repousser, en attendant que le Seigneur des mondes prenne ses reptiles en pitié, en suscitant de ces rencontres imprévues : c'est là que se dessinent les lignes de la sagesse divine. Les bons, ceux qui sont absous par leur conscience, s'en trouvent soulagés, entrent en convalescence et guérissent dans la solitude. Il est cependant préférable qu'ils ne viennent pas ici *frictionner leurs bras avant de rentrer de nouveau dans l'arène*. L'attitude la plus indiquée, la meilleure, à tous les égards, pour les *invincibles adversaires de l'adversité*, c'est de ne pas se vanter de se mesurer à elle et de laisser cette arène aux vainqueurs couronnés de lauriers l'espace d'une heure, et aux vaincus menottés l'heure suivante. Cela dit, mon ami, je vous demande si vous avez l'habitude de dîner à une heure précise.

Ce coq à l'âne, accompagné d'un rire malicieux, me fit rire moi aussi. Comme je lui répondis avec la courtoisie de rigueur, nous passâmes à table, et celle-ci se trouvait près de la cuisine, assez loin, dans une autre partie habitable de la maison, à laquelle nous accédâmes par une passerelle de madriers appuyés aux seuils de deux portes.

\*\*\*

*No has visto mas?... Vuelve á la pradera y hijo mio, por que hay en ella cosas mas dignas de tu atencion... Dios estaba en médio de los campos. No le has visto ? A él debe la pradera su belleza ; las miradas de Dios animabam la claridad del sol.*

*No has oido mas que el murmullo de los arroyos, el gorgéo de las aves, y el viento que meda las ramas de los árboles? Vuelvete al bosque, hijo mio, porque tus oidos percibiran cosas mucho mas grandes...*

Himnos de la primera edad  
ILDEFONSO MIRANDA

**T**ROIS JOURS passèrent sans que je pense qu'il serait courtois, sinon de mon devoir, de prendre congé de mon accueillant ami, tellement je trouvais de douceur à cette tranquillité reposante et à cette quiétude de l'esprit.

Ma vie devenait plus légère avec nos conversations, la méditation, les lectures, toutes instructives et profitables, d'autant plus qu'il suffit à l'âme de quelques pages pour se nourrir à une généreuse ruche, comme l'était celle-là, de ce miel qui adoucit ensuite les amertumes de longues années.

Il y avait certaines heures, le matin, et au cours de l'après-midi, où le prêtre évitait délicatement de m'imposer sa présence, et où il s'enfermait dans sa chambre. La troisième après-midi, je me trouvais au bord de l'étang où se regroupaient les canards, quand je vis, entre les frondaisons du bois, le prêtre à la fenêtre de sa chambre, le visage entre les mains, les coudes appuyés au rebord, et les yeux immobiles, fixés en face, sur la maison du négociant de Lisbonne. Naturellement, et je ne sais si ce n'était pas de la curiosité, je tournai mon regard vers cette maison et je vis, comme toujours, les fenêtres hermétiquement closes. Je l'observai jusqu'au moment où retentirent les ave-Maria. Le Père Álvaro leva alors les mains à la tête, ôta sa calotte, et s'éloigna de la fenêtre, les mains encore levées.

À l'heure du thé, la plus taciturne et la plus recueillie pour le prêtre, je lui dis :

– Vous n'avez sûrement pas encore remarqué mon affection pour vos ruines ; je ne le crois pas, parce que vous êtes bon, et que vous ressentez ce bien-être dont vous voulez me faire profiter. J'aurais dû cependant me rendre compte que ma visite touchait à son terme, sans toutefois penser que j'aie épuisé votre accueillante bonté, mon si cher ami. Ne m'en tenez pas rigueur, prenez-vous en à votre affectueuse convivialité, ainsi qu'au monde qui ne m'offre pas un autre ami comme vous, Père Álvaro...

Il m'interrompit :

– Où voulez-vous en venir avec ce plaidoyer ?

- C'était le prologue de mes adieux et de mes remerciements que je faisais.

- Eh bien, tenez-vous en au prologue ; et si vous voulez poursuivre à tout prix ce discours, contentez-vous de reconnaître que vous vous ennuyez, et que vous voulez aller vous amuser dans les cafés de Lisbonne.

- Ce serait la première injustice que vous commettriez si vous pensiez cela de moi.

- Restez alors huit ou quinze jours de plus. Si vous avez envie de chasser, je vous procure l'équipement ; si vous avez envie de faire de plus longues promenades, je vous procure aussi des montures ; si vous êtes obligé de vous rendre à Lisbonne, allez-y et revenez ; si cela vous suffit, et que vous vouliez en rester là, ne prenez pas congé de moi, et ne me remerciez pas, car cela revient à me rappeler que c'est moi qui suis votre obligé.

Le vénérable vieillard m'avait alors mis sa main sur mon épaule, et je lui répondis en la lui baisant. J'ai pleuré, et je puis donner l'explication de ces larmes. Je me suis souvenu de mon père, dont j'ai baisé le visage dans son cercueil il y a vingt-sept ans. Les dernières paroles tendres que j'ai entendues d'un homme aux cheveux blancs, c'était mon père qui me les avait dites. Je n'en ai plus entendu d'autres, si ce n'est celles du prêtre. Voilà la raison de mes larmes que ce saint homme vit et dont il me récompensa en m'embrassant.

Le lendemain, nous sortîmes le matin à la fraîche, et gravîmes les pentes d'une oliveraie, qui s'élargissait à son sommet en un terrain plat et herbu, ombragé de grands arbres. Madame Eufémia vint nous retrouver avec le déjeuner, et repartit, avec l'ordre de nous apporter le dîner au même endroit.

De cette éminence, les yeux allaient chercher très loin la suave mélancolie qui élève l'esprit. On tombait sous le charme des marais, avec leurs troupeaux, des groupes de maisons blanches, des granges éparpillées sur les terrasses, des orangeries, des oliveraies, et du murmure confus et indistinct des oiseaux, des ruisseaux, du doux bruissement des arbres, du son de voix lointaines dans les plaines qui s'étendaient au pied et autour de notre tertre. Il y avait entre les arbres des pierres moussues qui invitaient à se reposer.

Le prêtre s'assit sur la moins confortable et dit :

- Déjeunons ici. Ma plus longue promenade, depuis vingt ans, mène à ce point du mapa-mundi. Voici les seules beautés que je montre à mes rares invités. Ce peuplier auquel vous appuyez votre épaule, c'est moi qui l'ai planté le 8 Juin 1832. Il a vingt-deux ans.

Je remarquai un autre arbre à côté, et je vis deux initiales : L. A. presque illisibles à cause des nouvelles couches d'écorce.

- Et ces lettres, c'est également vous qui les avez gravées, Père Álvaro ?

- Oui.

La brièveté de ces réponses m'obligeait à garder un silence discret, ainsi que le recueillement visiblement chagrin du prêtre. Je sortis du panier les provisions du déjeuner, et je les posai sur la pierre qui s'y prêtait le mieux. Je préparai le thé, et je servis le prêtre, en débitant les plaisanteries qui me vinrent à l'esprit sur les cénobites qui habitent les buissons, leur estomac trempé

par les fruits sauvages et les racines, et ne connaissaient même pas l'existence du thé hysson ni celle du sucre, ni du beurre de Cork, ignorées de Théocrite lui-même, de Columelle, et d'autres amoureux de la nature et du lait. Si le lecteur ne trouve aucun sel à ces traits, le prêtre, lui non plus, n'en a pas trouvé. En l'espace d'un instant je vis s'assombrir son expression, lumineuse et ouverte, un quart d'heure avant, au bonheur intérieur.

- Qu'est-ce que cette tristesse ?! demandé-je.

- Celle de l'homme qui ne peut être un ange, répondit-il, s'efforçant de réprimer ses larmes.

Il faisait des réponses brèves, et telles que je ne trouvais rien à dire, ni des mots pour le consoler.

Les minutes où nous déjeunâmes s'écoulèrent ainsi, moroses, avant que le prêtre sortit du fond du panier deux livres : l'un était le bréviaire pour ses prières, l'autre était un roman... Un roman ! Et, de plus, un roman intitulé *Volupté*. Volupté ! Un cadeau de cet homme de Dieu, de ce vase d'élection, du saint, dont j'avais hier baisé la main avec la ferveur d'un catéchumène enflammé par un rayon de grâce que la prière du juste m'avait amené du Ciel ! La *volupté* de Sainte-Beuve, ici, à cet endroit, près du livre de Job, du roi pénitent, des idées de l'Esprit Saint !...

Je pris le livre et lus, dans la préface, ces lignes :

*L'éditeur de cette œuvre comprend que les personnes excessivement scrupuleuses, qui seraient effarouchées par le titre qui est le sien, ne perdraient guère en vérité, en ne lisant pas un écrit dont la moralité, aussi sévère soit-elle, ne regarde que des cœurs moins purs et moins insoucieux. En revanche, en ce qui concerne les personnes attirées justement par ce titre qui fait fuir les autres, celles qui ne trouveront pas dans ce livre ce qu'elles cherchent, il n'est pas à craindre qu'elles en soient dépravées.*

Je le feuilletai, je parcourus les chapitres et les passages de l'œuvre qui pouvaient me donner le plus rapidement une idée de l'intrigue. Je l'ai parfaitement comprise après trente minutes de lecture. Il s'agit d'un homme qui a aimé, et couvert de son suaire de lévite la femme qu'il avait aimée et perdue. C'est l'analyse minutieuse et poignante d'une passion, et cette analyse pourrait être également instructive, si le spectacle d'un naufrage avec ses angoisses suffisait à glacer de terreurs les futurs navigateurs et à laisser l'océan rugir tout seul dans sa fureur.

Le prêtre ferma son livre et je continuai à lire.

- Sainte-Beuve a écrit ce livre, dit le prêtre, sous la forme d'une lettre à un ami. Si vous aviez en moi un ami capable d'écrire dans un style profond et spirituel, et si vous me demandiez des conseils, je préférerais avoir écrit ce roman pour vous que le *Manuel d'Épictète* ou l'*Imitation de Jésus Christ*. Vous y verrez le philosophe, le savant, le mondain, le pénitent, le chrétien, et le martyr, si vous voulez. Et non content d'être tout cela, il est plus encore, il est l'HOMME. Qu'ils sont rares les livres qui définissent bien l'homme, à part celui de Job : *Homo natus de muliere... Repletus multis miseriis* (L'homme né d'une femme... est rempli de beaucoup de misères).

Je l'interrompis :

- Pourrais-je vous poser une question en me passant de préambule ?

- Pourquoi pas ? Posez-la.

- Entre vous, Père Álvaro Teixeira, et cet homme qui est venu serrer sa haine sur ses reins dans un cloître au bord du Tage, il existe une douleur qui vous est commune, n'est-ce pas ?

- Il existe une douleur identique, le même calvaire - pardonnez-moi cette profanation - mais par des sentiers bien différents.

Après quelques secondes de silence, que je n'osai interrompre par une question gênante, le prêtre leva son visage enflammé, avec des yeux étonnamment luisants et vifs, et dit impulsivement.

- Je vous montrerai des dates que j'ai notées dans un livre. Il ne s'agit pas d'une autobiographie, ni d'un prétendu roman où l'on a modifié les noms, ni de mémoires visant une plate postérité. Ce sont des cautères appliqués à une plaie incurable... Vous lirez ces papiers.

- Est-ce que je mérite que vous en fassiez tant ? dis-je. Je me sentais fier de sa confiance et flatté dans mon avide curiosité.

- La lecture de mon livre ne récompense pas les mérites de qui que ce soit, ce n'est même pas une leçon, ni un bon exemple ; c'est un moment moins fastidieux d'une journée que j'offre à mon hôte. Vous le lirez cet après-midi.

Le prêtre resta plongé dans sa méditation, sans quitter le peuplier et les lettres des yeux, puis continua en ces termes :

- Si je ne l'avais pas écrite, je vous conterai ma vie. J'avais besoin de m'épancher de la sorte. Je la dis à chaque nuit que Dieu m'envoie avec ses silences pour mieux m'écouter. Je la répète à chaque aurore qui s'illumine, ce n'est plus pour moi, je n'espère plus la voir se lever qu'au-delà de ma sépulture. Ce désir est naturel chez les malheureux qui veulent être plaints dans leurs douleurs. Ce désir même je l'ai soumis au joug des autres. Je n'ai jamais parlé de l'homme passé à ceux que la simple curiosité a menés ici, quand ils voulaient voir l'homme actuel, au cœur même de son obscurité, un secret stimulant pour les désœuvrés. L'essentiel de ma vie, beaucoup de gens la connaissent, et je ne sais combien il court de romans sur le compte de mes souffrances. Je sais que les vieillards de ma génération me traitent de *romantique* ou de *fou*, ce qui revient au même. Parmi eux, certains n'ont pas encore voulu vieillir et à chaque pas je les croise à Lisbonne, tels que je les ai laissés il y a vingt ans, gracieux, parfumés, galants, vicieux, et ils échappent aux quolibets par le peu de cas qu'ils font de leur dignité. Le même vice en a fait vieillir d'autres, et il faut croire qu'ils me jugent à leur image, quand ils voient mes cheveux à ce point blanchis. Il y en aura peut-être un pour lire dans mon cœur et compenser l'injustice des autres ; celui-ci ne me pardonne pas le triste cours que j'ai spontanément donné à une vie qui avait montré à ses débuts un visage agréable, et dont on pouvait attendre tous les biens que l'on tient pour les plus réels en ce monde. C'est ainsi que j'ai vécu, et que je suis mort tout seul avec moi-même, en éprouvant autant d'affection pour ceux qui me plaignent que pour ceux qui me raillent. Les uns et les

autres n'ont aucune volonté, ils errent çà et là. Dans la société dans laquelle ils ont prospéré et acquis du crédit, je suis et je dois être ce qu'ils pensent de moi : un original qui se complaît dans ses excentricités ; ou un martyr tourmenté par son imagination chagrine et insociable. Il est hypocrite de ne présumer que l'on ne m'attaque pas, parce que l'hypocrisie n'est pas en ce monde dissociée de l'âpreté au gain, et que l'on sait bien que je n'ai rien gagné, ni rien sollicité. Ce que je vous dis là présente un petit air de plaidoyer, n'est-ce pas, mon ami ?

- De plaidoyer, ce n'est pas mon impression, Père Álvaro ! répondis-je. Railler ou plaindre, ce n'est pas accuser. Ce que je tire de votre discours, c'est que vous pardonnez aux bas esprits qui veulent s'élever pour vous jauger, et retombent dans la boue.

- Vous exagérez, dit-il sans dissimuler ses humeurs charitables. Soyons généreux, et même compatissants envers ces âmes engourdies et ramollies par cette laborieuse fabrique qui produit les positions, les honneurs, les biens de la fortune, l'immortalité et la postérité des noms dans les richesses et la gloire qu'on transmet à ses descendants. Dans ces conditions, quoi de surprenant à ce que je sois considéré comme inutile, comme le moins prévoyant des trois hommes entre lesquels le Seigneur a distribué ses talents ? Le sacerdoce passe pour un métier, et le prêtre qui ne se contente pas de chercher à obtenir un camail, ou une abbaye rentable, est un maladroit qui est revenu, par une route sombre, aux temps obscurs de la religion. Que diront les gens éclairés selon les critères actuels d'un homme qui a été riche, et a pris l'état de prêtre avant d'être pauvre, qui l'est devenu, n'a pas essayé de regagner grâce à d'infaillibles artifices les faveurs de la fortune, et n'a pas eu un seul mot pour se plaindre des ingrats ?

- Ils diront simplement, rétorquai-je, ému, que l'homme qui a accompli cela est un des élus de Dieu, un exemple, et un titre de gloire pour l'espèce humaine.

- L'espèce humaine n'a que faire de gloires à un prix aussi modique. J'ai vécu quelques années comme un homme social et façonné dans le moule ordinaire. Eh bien, sachez que si l'on m'avait alors demandé quelles étaient les gloires de l'espèce humaine, j'aurais cité César, Alexandre, João de Castro, Colomb, Vasco de Gama, Camões, et d'autres qui ont inscrit leur nom sur un monument célébrant la découverte d'un monde nouveau, la page d'un livre, ou la lame d'une épée. Si on m'était allé dire qu'ici, à Olivais, vivait un prêtre qui n'avait même pas écrit les sermons de Vieira, ou les *Oraisons Funèbres* de Bossuet, j'aurais sûrement répondu avec un sourire dédaigneux à l'admiration de celui qui serait venu me parler de gloires aussi niaises de l'espèce humaine.

La conversation se poursuivit sur ce thème jusqu'à l'heure du dîner.

Nous dînâmes.

Je ne veux pas que le lecteur dise que personne ne sait ce que mangent, et quand mangent les héros de mes romans. Ma sincérité m'invite à faire manger, à la bonne franquette, non seulement les héros qui méditent de mauvais coups, mais aussi les saints, comme le Père Álvaro.

*Ibit homo in domum aeternitatis suae*  
L'homme s'en ira dans la maison de son éternité  
ECCLESIASTE. XII, 5.

CETTE APRÈS-MIDI-LÀ, le prêtre me demanda d'aller le rejoindre, devant la table où il écrivait. Il ouvrit l'un des quatre tiroirs de son bureau, et en tira un gros volume en papier d'écolier, relié avec du carton, sans autre couverture.

– Voici mon livre, dit-il en me le remettant. Lisez-le comme on lirait une histoire authentique romancée, de la main d'un homme guère habitué à écrire des romans. Vous y trouverez le cœur de votre ami, la cendre des fleurs de vingt printemps, fleurs déjà consumées au moment de s'ouvrir, parce que le bulbe de chacune était déjà infecté, avant de bourgeonner, par les larmes vénéneuses dont on l'avait arrosé.

Je me souviens que j'ai reçu ce livre des mains du prêtre avec le respect du servant qui reçoit l'évangile des mains de l'officiant. Il se peut que dans ma révérence il y ait eu moins de respect pour le rituel que de dévotion sincère.

Je rentrais dans ma chambre, et je jure que ma main tremblait quand j'ouvris le livre. Sur la première page, je lus ce conseil d'Isaïe :

*Ingrederi in petram et abscondere in fosso humo.* Soit : Entrez dans la pierre, et cachez-vous dans les ouvertures de la terre...

Et plus bas, ce vers du psaume 117 :

*Non moriar, sed vivam, et narrabo opera domini.* Ce qu'on peut rendre ainsi en langue courante : Je ne mourrai point ; mais je vivrai et je raconterai les œuvres du Seigneur.

La narration est distribuée en années en mois et en jours. Certains chapitres sont incomplets, et j'en ai vu qui s'interrompent sur une conjonction ou une virgule. L'expression est simple, familière, mais correcte, et la langue reste toujours pure. Les pages sont rares où l'on trouve une correction ou un ajout. De toute évidence, c'était le cœur qui parlait, ses premiers mots étaient les plus expressifs et reflétaient fidèlement sa pensée.

La première après-midi, je ne lus que quelques pages tellement je mettais d'attention à les étudier et à les relire. La nuit était déjà fort avancée quand j'entamai vraiment la lecture, et j'éteignis la lumière, parce que le soleil me rendait l'autre inutile.

Je connaissais alors Álvaro Teixeira, de ses seize à ses vingt-sept ans. Cela me suffisait pour ne pas attribuer à la modestie du lévite mon enthousiasme effréné, que l'on aurait plus justement qualifié d'idolâtrie.

Cet écrit pouvait se passer des commentaires de l'auteur. Je n'ai pas demandé d'explication ni de précision. Tout était clair et minutieux, comme un compte-rendu détaillé, heure par heure, entre une larme et l'autre, d'un cœur consacré à l'humanité, et d'une conscience vouée à Dieu.

Le huitième jour, je fermai le manuscrit, et j'allai le rendre au prêtre. Je ne suis pas arrivé à fléchir le genou quand il me le prenait des mains ; mais mon cœur me pesait comme pour tomber et s'humilier aux pieds de ce juste. Il s'en rendit compte, m'ouvrit les bras et me serra sur son sein, ému de mon embarras, en balbutiant :

– Vous connaissez mon secret ; je n'ai jamais encore serré contre moi quelqu'un d'autre qui le connût. Dites-moi à présent : quel profit en avez-vous tiré ?

– J'ai appris à reconnaître la majesté de l'être ultime de la création. Je sais après cela ce que je n'étais pas encore parvenu à comprendre dans les Saintes Écritures : *que Dieu avait fait l'homme à son image et à sa ressemblance.*

– Et vous avez vu que l'argile de l'homme se recuit au feu du malheur....

– Et j'ai vu que de cette dépuration à feu doux sortait l'ange...

– Vous avez peu appris, rétorqua le prêtre. J'attendais de vous plus que tout cela... Je voulais vous apprendre à être patient quand vous serez malheureux. Je ne puis vous faire un résumé plus simple de tout ce que vous avez lu, et je ne vous donnerai pas, que vous le demandiez ou non, de conseil qui soit fondé sur une plus longue expérience. La patience, c'est l'arme, c'est le triomphe, c'est la part divine de l'homme, c'est sa béatitude. C'est en souffrant que les yeux de l'âme se dessillent pour rencontrer ceux de Dieu. La patience est le point de rupture, la faille irrémédiable et commune ; la résignation constitue la perfection. La vertu, à laquelle tous parviennent à condition de le vouloir, c'est d'offrir, à leurs amis comme à leurs ennemis, les uns leur or, les autres leurs lumières, les autres leur bras et leur temps libre. La vertu d'une poignée d'hommes, la plus grande vertu, la plus édifiante, c'est de souffrir sans maudire, dans le dégoût de la pauvreté, le désarroi du discrédit, l'ignominie de ne pas avoir d'amis. Cela personne ne le voit, personne ne l'admire, personne ne l'offre à la vénération publique. À quoi cela mène-t-il ? Dieu me suffit. Je ne puis douter qu'il me voit. Je Le sens dans le repos de ma conscience. Le cœur est pénétré de douleurs, l'esprit en proie aux angoisses, je ne vois pas la fin de la nuit au bout de vingt ans. C'est ainsi ; mais qu'importe ? Il me suffit que ma conscience me dise : *Tu n'aurais pas dû souffrir, parce que tu es bon.* Quand l'homme qui souffre se dit cela, c'est Dieu qui le lui dit. Voici le rocher élevé qui voit les tourmentes frémir à sa base. Voici le providentiel berceau de l'enfant, jeté dans les ondes, et que Dieu envoie chercher, pour raconter au monde ses premiers jours. Voici l'arche du juste, la caverne des lions inoffensifs, et le *post tenebras spero lucem* de Job.

Écoutez, mon ami, d'une oreille bienveillante, ces *Exercices spirituels*, avec lesquels je commence à éprouver votre patience. Cela vous arrivera encore, parce que c'est une habitude de prêtre de recourir volontiers aux homélies quand l'auditoire ne lui offre pas assez de champ pour le prêche, ni même pour marcher hardiment.

---

\* ...et j'attends que la lumière reparaisse après les ténèbres. (Job - XVII, 12 )

Madame Eufémia survint au moment où j'allais répondre. Elle apportait une lettre de Lisbonne. Le Père Álvaro rougit en la lisant ; mais il retrouva sa pâleur habituelle quelques instants après. La persévérance que mettait l'infortune à l'accabler lui avait donné une poigne de fer pour contenir l'impétuosité de son sang.

– Je pars ce soir pour Lisbonne, me dit-il, placidement avec une certaine tristesse. Si vous voulez rester et m'attendre, mon ami, cette bonne Eufémia reste ici pour s'occuper de vous. Si vous voulez venir aussi, et rester là-bas, faites-le ; et si vous préférez revenir dans ces ruines, je serai plus heureux en rentrant.

Je me rendis avec le prêtre à Lisbonne. Sans lui, la solitude des Olivais m'aurait été pénible.

Nous nous séparâmes au Rossio, où nous descendîmes de la voiture qui nous avait amenés de Santa Apolónia. Le prêtre me donna l'adresse de son hôte, et je m'en fus à mon hôtel. Je suis allé le chercher le lendemain : il était sur le point de partir au couvent des religieuses de Santa Marta. Le lecteur saura en temps voulu ce qu'il allait faire deux fois par jour au couvent de Santa Marta.

Vingt jours de suite, peut-être plus, j'accompagnai le Père Álvaro Teixeira jusqu'à la cour du couvent, et de là chez lui. En ce court espace de temps, l'état de cet homme qui souffrait déclina rapidement : son teint devint livide et sa maigreur cadavérique. Les derniers trajets, il les fit dans une voiture, et, même ainsi, il était pris de syncopes qui l'exténuaient au point que nous l'avons porté une fois dans nos bras de la voiture à une grille où l'attendait une dame très âgée, d'un aspect vénérable, que le prêtre appela abbesse. J'ai vu, en passant, que cette dame sanglotait et essuyait ses larmes quand nous nous approchâmes de la grille.

Je suis ressorti aussitôt avec le cocher qui m'avait aidé à soutenir mon ami ; mais j'ai eu le temps d'entendre ces mots de la religieuse : *Vous êtes arrivé au bout de vos peines.*

Au moment où sonnèrent les *ave Maria*, la concierge du couvent me fit venir pour me dire que le Père Álvaro me demandait d'avoir la bonté de lui offrir mon bras pour s'y appuyer. Je fus émerveillé de le trouver à ce point ranimé ; mais je compris tout de suite que c'était l'excitation de la fièvre. Je ne l'entendis pas prononcer un seul mot pendant le trajet. Il avait, comme la première fois où je l'avais vu, les mains croisées sur son sein, et les paupières baissées comme s'il voulait me cacher ses larmes dont je voyais bien qu'elles s'étaient tariées sur ses rides, comme celles qui gèlent sur le visage d'un cadavre.

Et moi, qui ne pouvais me tromper sur la raison de ce désespoir, j'étais si absorbé, et j'y prenais une telle part, que je ne trouvai aucune parole à lui dire pour le soulager.

La voiture s'arrêta.

Je sautai pour aider le prêtre à descendre.

– Ayez la bonté, me dit-il sans bouger, de monter au troisième étage et de demander au maître de cette maison de prendre la peine de venir me parler ici.

Je montai, le maître de maison descendit avec moi, et le prêtre lui adressa ces mots :

- Je n'ai plus rien à faire à Lisbonne, mon ami. Je pars pour Olivais tout de suite, si le cocher consent à faire ce voyage de nuit. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette pauvre femme se trouve avec Dieu. Il ne nous reste plus, à nous qui l'avons connue, qu'à lever les mains pour lui rendre grâce. Quant à moi, je me rapproche de mes ruines comme le serpent blessé à mort de la caverne familière où il veut être seul pour agoniser. Tendez-moi votre main, celle d'un ami, et adieu.

Il se tourna vers moi, et me dit :

- Quand je vous écrirai pour vous appeler auprès de moi, venez, si vous pouvez le faire sans que cela vous cause trop de désagréments.

Je me récriai :

- Vous ne voulez plus de ma compagnie, maintenant ? !

- Non, pas pour l'instant. Ces premiers jours, personne ne peut les partager avec moi, ni m'apporter la moindre consolation.

Je lui baisai la main, qui se couvrait d'une sueur brûlante.

- Voulez-vous demander au cocher s'il peut m'amener à Olivais ?

Je lui rapportai la réponse affirmative et la voiture partit à bonne allure.

Je restai là, pour échanger quelques mots avec l'ami du prêtre.

- Nous ne le reverrons plus, me dit-il, consterné. Il ne reste pas beaucoup de jours au Père Álvaro, vous verrez. Avant, quand je le voyais abattu et qu'il ne donnait guère de signes de vie, je lui disais : *Pensez à cette malheureuse qui n'a plus personne au monde*. On aurait dit que cela ranimait son âme ! Il n'y a plus rien maintenant qui le rattache à la vie, à part sa souffrance...

Je l'interrompis :

- Je crois, moi, que le Père Álvaro trouvera toujours dans sa vie des occasions de se montrer utile à beaucoup d'autres malheureux, bien qu'ils présentent des titres bien moins sérieux pour mériter sa bienveillance. Tant qu'il y aura un homme qui lui demande des conseils, une aumône, d'intercéder pour lui devant Dieu, tel qu'on le connaît, ce prêtre ne peut juger que sa mission en ce monde est terminée.

- Ce sont là d'édifiantes conjectures, pénétrées de bon sens, rétorqua le bonhomme, mais les affaires touchant le cœur d'autrui ne répondent pas à nos raisons, bien conçues, et l'esprit libre, bien que les malheurs de notre ami nous touchent.

Et nous tombâmes d'accord pour envoyer prendre le lendemain de ses nouvelles .

Notre messenger ne nous apporta aucune réponse à notre lettre. Madame Eufémia avait hésité à la lui apporter dans sa chambre, où il s'était enfermé. Elle avait fini par y aller ; mais elle était revenue sans réponse, ni promesse de répondre quand il le pourrait.

Une semaine s'était écoulée où nous ne pouvions qu'espérer, avant que l'ami du prêtre vînt me trouver pour me dire que la vieille Eufémia lui avait écrit pour lui faire savoir que la vie de son maître ne tenait plus qu'à un fil. Nous sommes aussitôt partis pour Santa Apolónia, et de là pour Olivais.

Le prêtre était assis sur un fauteuil, à côté d'une fenêtre qui donnait sur le petit palais du négociant de Lisbonne, en face. Il nous tendit ses mains, dont chacun d'entre nous approcha ses lèvres. Il répondit à cette marque de déférence par un sourire, et ces mots posément prononcés :

- Le martyr, auquel on parvient par les passions d'ici-bas, connaissent aussi leur sanctification. Vous m'honorez à l'instar d'un Saint François de Sales ou d'un Vincent de Paul...

- Ce sourire laisse entrevoir une lueur d'espoir à vos amis, Père Álvaro, lui dis-je.

- Et je me félicite de vos espoirs, mes bons amis. Moi aussi, je vois cette lumière qui nous illumine et nous embrase... *Ardere et lucere*<sup>1</sup>... J'ai beaucoup souffert, et beaucoup attendu de ces dernières heures. Les misères et les oppressions d'une longue vie s'achèvent : *Miser factus sum ego, et curvatus sum usque ad finem*<sup>2</sup>. Le corps est courbé, oui, car le dérèglement total de cette fragile machine s'accompagne des soubresauts de la douleur ; mais l'âme se réjouit, et sourit à la toute fin de la journée : *Ridebit in die novissimo*<sup>3</sup>.

Ces propos l'exténuèrent comme s'il avait mis de la véhémence à se soulager. Mon compagnon se répandit en paroles qui devaient à son sens calmer la fébrile suffocation du malade. Je n'accordais aucune confiance à ses consolations et encore moins aux miennes. J'assistai en silence à la verbosité pardonnable de l'un, et au recueillement anxieux de l'autre.

On parla d'aller chercher des médecins à Lisbonne. Le prêtre sourit, en fixant son ami qui avait proposé cette consultation.

- Des médecins !... murmura-t-il... Le cercueil... Le linceul, le voici.

Et il saisissait, en disant cela, les pans de sa soutane, de ses mains convulsées. À la fin de l'après-midi, nous le priâmes de regagner son lit et il répondit, en levant les yeux vers le ciel :

- D'ici, je vois mieux ma patrie ; mais l'heure n'est pas encore venue. C'était déjà assez pénible d'attendre... Le Seigneur est compatissant pour ceux qui ne désespèrent pas, et avec les êtres patients. J'attends... Et, puisque j'ai beaucoup souffert, je ne dirai pas comme l'ignorant : *Mon âme, repose-toi, tu possèdes beaucoup de biens*<sup>4</sup>. J'attends tout de la divine Providence.

Il poursuivit, par intermittences, son discours ; et jusque tard dans la nuit, il ne nous permit pas de fermer la fenêtre.

Nous passâmes la nuit à ses côtés et le vîmes dormir deux heures sereinement. Je lui pris le pouls et le sentis plus frais, sans la moindre pointe de fièvre. Je retrouvai quelque espoir, contrairement à mon compagnon de veille.

Aux premières lueurs de l'aurore, le prêtre nous regarda tous les deux, et dit d'un ton compatissant :

- L'amitié paie un lourd tribut !... Allez vous coucher, mes amis. Je vais mieux. Dites à ma servante d'aller chercher le curé.

<sup>1</sup> Jean était une lampe ardente et luisante ( Jean - V, 35 )

<sup>2</sup>... et il n'y a dans ma chair aucune partie qui soit saine. (Psaumes -XXXVII, 7)

<sup>3</sup> ... et elle rira au dernier jour. (Proverbes - XXXI, 25 )

<sup>4</sup> ... et je dirai à mon âme : tu as beaucoup de biens... repose-toi...(Luc - XII, 19)

J'allai donner mes instructions, et je retournai dans la chambre, dont je sortis quand l'abbé entra.

J'appris au cours de la journée que mes espoirs étaient démentis par des défaillances et des crises d'étouffement passagères chez le malade. La servante pleurait fort à chaque rechute, et je voyais, à la mine crispée de mon ami, combien ces cris le faisaient souffrir. Je demandai à la servante de réprimer ses sanglots et elle me répondit :

– Vous ne savez peut-être pas, Monsieur, que j'ai allaité moi-même ce saint qui est en train de mourir !... Et elle se jeta à genoux pour prier à voix basse. Je m'inclinai devant cette douleur et devinai les angoisses de cette femme ces vingt dernières années.

Le soir, on administra l'extrême onction au mourant. Nous voulûmes alors le coucher presque de force, sans y parvenir.

– La mort est douce partout. Je m'endormirai ici. *Dulcis est somnus operanti*<sup>1</sup>, dit-il.

Et fixant le bleu du ciel de ses yeux embués, il poursuivit :

– Le ciel de ma jeunesse ! C'était ainsi dans ces nuits d'un amour si grand et si pur ! La sérénité de la nature et les angoisses de la créature ! Il n'y a que l'homme qui plaint l'homme, et Dieu qui plaint tous les êtres. Les sublimes créations de l'univers regardent toutes leur Créateur, et ne savent comment meurt le serpent, ni quand la feuille sèche se détache de l'arbre.

Ces paroles étaient prononcées avec autant de lassitude que de violence. Nous lui demandâmes de ne pas parler, il appuya sa barbe sur sa poitrine, et croisa ses mains, en murmurant des paroles imperceptibles.

À onze heures du soir, l'agonisant frémit sur sa chaise et étira ses bras convulsifs. J'ai pensé que c'était le tout dernier râle. Il retrouva pourtant son calme, et me vit à genoux, mes mains appuyées sur ses genoux. Il posa sa main sur mon visage et dit :

– *Beati qui lugent*<sup>2</sup>.

Les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge murale. Le prêtre semblait les compter, avec un mouvement nerveux de ses lèvres. Le dernier coup avait résonné quand il dit :

– *Media autem nocte clamor factus est : ecce sponsus venit*<sup>3</sup>.

Il leva les mains, dans un geste de prière, inclina la tête vers le dossier de la chaise et soupira. J'ai pensé qu'il allait s'endormir quand j'ai vu ses mains retomber lentement sur les bras de la chaise.

C'était ce sommeil glacial, qui attend le jour nouveau annoncé par l'ange du Jugement Dernier.

Je m'agenouillai à nouveau, et dis :

– Priez Dieu pour moi, saint homme, et pour tous les malheureux.

## FIN DE L'INTRODUCTION

<sup>1</sup> Le sommeil est doux pour celui qui a travaillé.

<sup>2</sup> Heureux ceux qui pleurent.

<sup>3</sup> On entendit à minuit cette clameur : l'époux est arrivé. (Matthieu - XXV, 6)

## I

*Grande, très grande révélation. Ce n'est pas ici un vain spectacle d'art et de sensibilité, simple volupté du cœur et des yeux. Non, c'est un acte de foi, un mystère...*

La Femme.

MICHELET

**Á**LVARO TEIXEIRA DE MACEDO est né à Lisbonne en l'an 1813. Son père était un riche commerçant, le bâtard d'un *fidalgo* de la cour.

Álvaro grandit sans que jamais ses lèvres prononçassent le mot de mère, et sans que son cœur conservât d'elle le moindre souvenir. Il entra dans un collège. Il y entendit de ses camarades cette parole si douce, qui contribuait à renforcer leur nostalgie tout en les stimulant. L'un disait : *Ma mère me conseille d'étudier beaucoup, car elle va m'amener à la foire du Campo Grande* ; l'autre, en partageant des amandes et des dragées avec des condisciples, disait : *C'est ma mère qui me les a envoyées* ; celui-ci écrivait à sa mère pour lui demander d'envoyer quelqu'un le chercher, le samedi suivant ; celui-là pleurait et tombait malade tant il languissait de sa mère.

Álvaro devait croire que la sienne était morte ; mais personne ne le lui avait dit ; jamais son père, ni même sa nourrice ne lui parlèrent d'une mère.

Il était en vacances chez lui, et il avait neuf ans, quand il demanda à sa nourrice pourquoi elle ne lui avait jamais parlé de sa mère. Eufémia, prise de court, bafouilla quelques mots, qui trahissaient son embarras ; elle soupçonnait l'intelligence précoce d'Álvaro.

- Je vais demander à mon père, dit-il.

- Il ne manquerait plus que ça ! répondit sa nourrice. Pourquoi iriez-vous poser une telle question à votre père, mon garçon ?! Ne cherchez pas à connaître de telles choses.

- Qu'est-ce que cela peut faire ?! rétorqua Álvaro, de plus en plus interdit, et curieux comme un enfant. Il faut bien que j'aie une mère, n'est-ce pas ?

- C'est vrai, mais...

- Mais quoi ?

- Et si elle était morte !?

- Si elle est morte, ça change tout... Dites-moi alors qu'elle est morte. Elle est morte ou non ?

- Ça suffit, mon petit ; cessez de chercher à savoir ce qui ne vous regarde pas, dit pour conclure la nourrice bouleversée, pour éviter de nouvelles questions.

Le père d'Álvaro, Manuel Teixeira, aimait son fils de tout son cœur. Il le dorlotait à cette âge-là, comme il le faisait à son berceau. Son amour semblait croître à mesure que se dessinaient les traits de l'enfant, qui devenait son portrait.

Le jour même où il avait mis Eufémia dans tous ses états, l'enfant était assis sur les genoux de son père qui ordonnait les boucles de ses cheveux, et lui faisait les ongles.

- Dis, papa, fit Álvaro, avec un geste tendre, ma mère est-elle morte ?

Manuel Teixeira resta un moment silencieux, mais il continua de faire les ongles de son enfant et, pour éviter de répondre, lui posa quelques questions à propos du collègue.

Álvaro allait sortir du cabinet de son père quand, cédant à une providentielle impulsion, il revint sur ses pas et dit :

- Vous ne m'avez pas dit, papa, si ma mère est morte...

- Elle est morte, dit sèchement son père.

Ce fut le premier signe d'agacement qu'il surprit sur son visage, toujours riant et tendre.

L'enfant raconta cet incident à sa nourrice et celle-ci, profondément blessée, lui dit sévèrement :

- Ne vous ai-je pas dit de ne pas poser de telles questions ?

Álvaro retourna à son collègue, et conta innocemment à l'un de ses maîtres, le mieux disposé à son égard, ce qui s'était passé avec sa nourrice et son père. Son maître en fut surpris et se dit qu'Álvaro était le fils naturel du capitaliste et peut-être de la domestique qu'il appelait sa nourrice. Ces soupçons ne pouvaient être confiés aux neuf ans du collégien, et le maître les garda pour lui. L'enfant, pourtant, ne parlait que de cela, et insistait pour obtenir des éclaircissements, jusqu'à ce que son maître lui dît, agacé :

- Étudiez, Álvaro, ne cherchez pas à savoir plus qu'il ne faut.

Álvaro avait été l'élève le plus studieux de son collègue jusqu'à ce jour. Il émerveillait son père et ses maîtres par son niveau, et son désir d'exploiter son talent naturel. Tout à coup, il surprit autant ses maîtres et son père en devenant le plus inattentif de ses condisciples, et celui qui délaissait le plus les études ; mais aussi, en même temps, le plus triste, et le plus renfermé.

Quand on le lui apprit, Manuel Teixeira fut affecté par la tristesse de son fils et fit peu de cas des regrets de ses maîtres en ce qui concerne les études. Le négociant ne voulait pas que son fils fit des Lettres, et ne se piquait pas non plus d'avoir engendré un talent. Ce qu'il désirait, c'était lui donner le vernis de la bonne société, et le préparer à épouser une nièce à lui, une morgada issue de sa lignée paternelle, une fille qui devait avoir dix ans à cette époque. Il fallait pour beaucoup attribuer ces projets à l'orgueil du bâtard qui, après avoir gravi les degrés de la richesse, était parvenu à se mettre sur le même pied que les enfants légitimes de son père, et à leur venir en aide, également par orgueil, dans les nobles embarras où ils se trouvaient pris après une nuit passée à jouer, ou un bal, ou des mariages et des fêtes anniversaires à la cour.

Trois ans s'écoulèrent. Durant cet espace de temps, Manuel Teixeira songea à maintes reprises à retirer son fils du collège, en invoquant sa maigreur, sa lassitude, son état de santé, et mille raisons qu'invente un père affectueux. Álvaro résistait à la tendresse de son père, et lui demandait de le laisser rester au collège, où il s'était attaché à sa chambre, à ses maîtres, et à certains condisciples dont il aurait beaucoup de peine à se séparer.

Álvaro Teixeira avait déjà douze ans. Les trois derniers, gâtés à lire des livres, lui donnèrent précocement du discernement et un port mâle. Parmi ses professeurs, celui qui avait de l'estime pour lui et s'entretenait avec lui, le considérait comme un homme, et lui parlait comme à un homme. Parfois, quand ils se retrouvaient entre eux, ils se rappelaient l'insistance de l'un pour obtenir des renseignements sur sa mère, et les réponses contraintes de l'autre. Mais le maître nota que ces souvenirs renforçaient la tristesse de son élève, et il s'abstenait de les évoquer. À quoi bon, si Álvaro ne pouvait les oublier, ni le maître ignorer ce qui provoquait la mélancolie de son disciple !?

- Vous êtes un homme d'esprit, monsieur Álvaro, lui dit un jour son maître d'anglais, qui lui était si attaché ; je vais vous dire ce que je n'ai pas voulu confier à l'innocence de vos neuf ans, quand vous me demandiez des éclaircissements sur votre mère. J'ai présumé en ce temps là que votre père avait une raison forte, ou du moins excusable, de ne pas vous dire qui était votre mère. Il était fort probable que vous ayez été le fils de l'une des domestiques de votre père, ou même d'une dame dont la réputation eût risqué d'en être souillée. Je crois que vous me comprenez...

- Souillée... Pourquoi ? dit Álvaro.

- Parce qu'elle aurait été votre mère.

- Parce qu'elle aurait été ma mère !... Je ne saisis pas !...

- C'est ce qu'il me semble ; mais je vais éclairer votre lanterne. Elles s'honorent d'être mères, et le monde les honore comme telles, celles qui sont unies par un sacrement aux pères de leurs enfants. Vous m'avez sûrement compris.

Álvaro fit signe que oui, et dit :

- Ma mère n'était pas unie de cette façon à mon père ?

- C'est ce que je croyais ; mais ma curiosité m'a incité à demander des renseignements que j'ai obtenus tout de suite, et que j'aurais déjà pu vous communiquer, si je les avais jugés de quelque utilité, il y a plus de deux ans. Je vais maintenant vous raconter ce que je sais de votre mère. Je connais la raison de votre tristesse : c'est elle. Cet amour vague d'un fils est inspiré par le Ciel. Dieu veut qu'il se cache quelque chose dans cet amour ; c'est ma conscience qui me force à parler.

Votre père a épousé, il y a quatorze ans, une femme d'une beauté rare, et riche, la fille d'un négociant portugais de Macau. Votre mère s'appelle Maria da Glória.

Les yeux d'Álvaro brillaient et la pourpre de son visage s'enflammait à mesure que son professeur déchirait le voile qui lui cachait, pour ainsi dire, un nouveau monde de tendresses, de sentiment, d'espoirs, et un destin imprévu.

Le maître continua :

- Vos parents étaient extrêmement heureux, et vous êtes né à l'époque où ils l'étaient. Vous aviez quelques mois quand votre mère a cessé de vivre avec votre père pour entrer, quelques jours après, dans un couvent du Minho, où elle vit à présent. Ne me demandez pas des éclaircissements que je ne puis vous donner à votre âge, et je ne les donnerais pas pour flatter votre sens de l'honneur, si vous aviez, monsieur Álvaro, vingt-quatre ans au lieu de douze. Sachez que votre mère est vivante.

Ce furent les dernières paroles que le maître dit, sans rien ajouter, à ce sujet.

Álvaro ne répondit pas, il devait être naturellement confus. Son éducation, le fait de vivre avec des jeunes gens innocents comme lui, l'ignorance des romans où un esprit apprend à déduire, par comparaison, des vices réels à partir de vices imaginaires décrits dans toute leur crudité, contribuaient à faire paraître absolument mystérieuses les raisons qui avaient poussé sa mère à entrer dans un couvent, de telle sorte que son père la jugeât morte pour lui, et voulût que son fils la tînt lui aussi pour telle.

Álvaro prit la décision de passer quelques jours chez lui. Manuel Teixeira fut surpris de l'extraordinaire vivacité du garçon. Il fut heureux du changement, et s'en fut remercier ses professeurs, et particulièrement celui qui entretenait des liens plus étroits avec son fils, des progrès de son enfant. Álvaro était en fait préoccupé par une idée qui aiguisait son esprit.

Il avait eu un jour, avec Eufémia, une conversation habilement orientée, de telle sorte qu'il finit par lui dire :

- Comme j'aimerais voir un portrait de ma mère !

Eufémia le dévisagea, l'embrassa, lui donna des baisers, comme quand elle l'allaitait, et, entre les larmes et les sanglots, balbutia :

- Si vous la voyiez !...

- C'est absolument vrai qu'elle est morte, mon Eufémia ? reprit-il en la cajolant. Dites-moi la vérité... Ne mentez pas à votre Álvaro !...

- Pourquoi me poses-tu cette question, mon enfant ?! Que Notre Dame des Remèdes me vienne en aide ! Et que Dieu ne me sauve pas, si je sais ce que je vais vous dire...

- Dites la vérité : c'est ce qui est le plus agréable à Dieu.

Eufémia voulut s'échapper ; Álvaro la retint par la jupe et ajouta :

- Approchez-vous, asseyez-vous, et répondez-moi, si vous m'aimez. Pourquoi ma mère se trouve-t-elle dans un couvent ?

- Doux Jésus ! s'écria Eufémia en se portant les mains à sa tête. Qui vous a dit cela, mon petit ?

- Qu'est-ce que cela peut vous faire de savoir qui me l'a dit ? Est-ce que c'est vrai ? Ça l'est, je sais que ça l'est ; ce que je vous demande, c'est la raison pour laquelle ma mère n'est pas ici, chez nous.

- Si vous continuez à me poser de ces questions, monsieur Álvaro, je m'en vais de cette maison, répondit la nourrice, bien décidée à s'en aller.

- J'arrête, fit Álvaro, ne vous inquiétez pas, je ne vais plus en parler ; mais promettez-moi de ne rien dire à mon père.

- Moi, mon garçon ? Il ferait beau voir ! Je voudrais que même en rêve il ne pense pas que vous ayez dit ça !...

L'un des jours suivants, Manuel Teixeira de Macedo était parti précipitamment, et avait laissé ouvert un tiroir dont il n'oubliait jamais la clé.

Álvaro entra dans le bureau, il réfléchit et se dit :

- N'y aurait-il rien ici qui me parle de ma mère ?

Et il dit, dans son livre, en ces termes, ou en d'autres semblables, qu'il avait entendu comme une voix du Ciel qui lui demandait d'ouvrir le tiroir du secrétaire.

Les mains tremblantes, le garçon se hasarda à faire ce qu'il n'avait jamais osé. Il vit une boîte en velours noir, avec une fermeture en argent. Il ouvrit la boîte : c'était un portrait de femme sur ivoire.

- Serait-ce elle ? se dit-il. "Une dame d'une rare beauté", m'a dit mon professeur ; et celle-ci est si belle !...

Eufémia entra soudain dans le cabinet particulier de son maître et, voyant Álvaro à côté du mystérieux tiroir, un portrait à la main, courut vers lui en disant :

- Que regardez-vous, mon petit ?

- Ce portrait, c'est celui de ma mère ? répondit-il sans se troubler.

Après y avoir juste jeté un coup d'oeil, Eufémia s'exclama :

- Oui, c'est elle, mais, pour l'amour de Dieu, ne restez pas là, mettez ce portrait dans le tiroir, il ne faut pas que votre père s'en aperçoive. Venez, venez avec moi, mon enfant !

- Non, dit-il fermement. Dans ce tiroir, il y a un secret que vous ne voulez pas me raconter, Eufémia. Je vais chercher dans ces papiers une lettre de ma mère.

Eufémia s'affola et fut fort effrayée de l'inébranlable gravité de cette réponse.

- Fermez ce tiroir, je vous promets de tout vous raconter, dit-elle. Venez vite, j'entends des pas... C'est votre père qui arrive.

Ce n'était pas lui ; mais la peur inspirait d'horribles idées à cette femme craintive.

Álvaro sortit après avoir reposé le portrait à sa place avec un tel soin que rien ne pouvait trahir une main étrangère.

- Racontez-moi maintenant ce que vous savez, reprit-il pour convaincre sa nourrice.

Eufémia hésita encore ; mais, contrainte par un geste justement sévère d'Álvaro pour lui reprocher cette hésitation, elle dit :

- La raison pour laquelle votre mère est entrée au couvent... Même si je vous la disais, vous ne la comprendriez pas.

- Dites-la moi toujours, et vous m'expliquerez après, si je ne comprends pas.

- Eh bien, votre père est allé à Macao toucher un héritage de sa mère, qui était de là-bas...

- Je sais.

- Vous savez ?! Qui vous l'a dit ? Mon Dieu ! Il doit y avoir de la sorcellerie là-dessous.

- Et après ?

- Quand il est revenu, au bout de quelques jours, votre père a envoyé votre mère dans un couvent...

- Du Minho, je sais cela aussi ; mais ce n'est pas ce que je vous demande : ce que je veux savoir, c'est pourquoi.

- C'est parce que votre mère a été victime d'une calomnie. Maintenant, vous savez... Laissez-moi, mon petit, je vous demande par pitié de me laisser.

- Une calomnie ! Quelle calomnie !?... C'est donc ça que vous m'avez promis, Eufémia ?

– Vous voulez savoir, monsieur Álvaro : que celui qui vous a dit ce que vous savez vous dise le reste...

Eufémia s'éloigna d'Álvaro et s'en fut, en courant comme une folle, se réfugier dans sa chambre, et demander à Dieu de ramener vite son maître à la maison.

Álvaro se dirigea tranquillement vers le bureau, ouvrit de nouveau le tiroir, et tira au hasard un petit paquet de lettres parmi bien d'autres, sur lesquels était posé celui du portrait. À ce moment précis, on entendit le timbre reconnaissable de la sonnette : c'était Manuel Teixeira. Álvaro était si maître de lui qu'il glissa dans sa poche le paquets de lettres, ferma le tiroir et sortit du bureau.

Manuel Teixeira était obsédé par la clé qu'il avait oubliée. À peine fût-il entré dans le cabinet, il courut à ce tiroir et l'examina ; il le referma, et ne conçut pas le plus léger soupçon sur la curiosité de son fils, ni celle des domestiques qui, à part Eufémia, n'entraient jamais dans ce réduit.

Álvaro, à l'heure la plus calme de la nuit, quand tout le monde était couché, décacheta le paquet de lettres, les lut et les relut avidement comme s'il les avait reçues de la première femme aimée, dans ces jours d'amour sacré, de lumière céleste et de fleurs sans épines, où tout vous arrive comme un don du ciel, où même les lettres, nous les croyons dictées par les anges.

Dès la première, il comprit que ces lettres étaient de sa mère ; elles avaient été écrites au couvent de Vairão, en 1820, quatre après sa réclusion, et cinq ans avant cette année-là.

Toutes formulaient la même prière, non qu'on lui pardonnât, mais qu'on eût pitié d'elle, en lui accordant l'aumône de donner un baiser à son fils, le seul espoir dont se nourrissait et vivait cette mère malheureuse. Les expressions d'une tendresse naturelle et les supplications émouvantes au père inflexible de l'enfant se faisaient plus pressantes devant le silence méprisant que l'on réservait aux lettres de Maria da Glória. Dans la dernière que lut Álvaro, elle disait qu'elle n'avait pas la force de se révolter contre la volonté de la Providence et qu'elle craignait fort que sa foi en la Justice Divine l'abandonnât. Elle terminait en s'adressant directement à son bourreau, et en protestant de son innocence devant Dieu.

Le matin suivant, Álvaro dit à son père qu'il partait pour son collège et ne reviendrait pas à la maison pendant un mois, parce qu'il allait se consacrer entièrement à la traduction d'un livre anglais. Le négociant voulut le dissuader de s'atteler à cette tâche qui pouvait compromettre sa santé ; mais, à force de le câliner et de lui promettre de ne pas se fatiguer, le garçon obtint la permission de rester au collège un mois.

Il alla ensuite trouver Eufémia, et ils eurent cette conversation :

– Je vais voir ma mère, Eufémia.

– Que dites-vous, mon garçon !? Vous êtes fou !?

– Je viens de vous dire que je vais voir ma mère : mon père n'en saura rien, puisqu'il pensera que je suis au collège.

Eufémia répondit en invoquant une masse de raisons qui n'eurent aucun effet sur Álvaro et dont la plus forte était celle-ci :

- Et vous croyez que l'on peut se rendre à ce couvent sans argent ? Dites-vous bien qu'il s'agit d'un voyage de sept ou huit jours pour y arriver et autant pour en revenir. Qui vous donnera cet argent ?

- Vous me le prêterez, Eufémia, pour aller voir ma mère ; et si vous ne me le prêtez pas, je demanderai l'aumône.

La nourrice pleura en embrassant son fils, comme elle l'appelait, et ne lui refusa ensuite ni l'argent ni les conseils pour lui permettre de parvenir à ses fins. L'après-midi de ce jour-là, elle alla elle-même, avec l'aide de son frère, louer des montures et engager un domestique pour accompagner le garçon à Vairão, en prenant toutes les précautions dans ces démarches afin que personne ne fût exposé à la colère de Manuel Teixeira, si par hasard on les découvrait.

Álvaro se rendit au collègue et confia à son maître préféré son projet d'aller à Vairão. Son maître trouva l'audace de jeune homme si honnête et si respectable qu'il n'essaya même pas de l'en dissuader. Il l'embrassa avec une vibrante admiration pour une âme si énergique et si noble à cette fleur de l'âge, et promit de son côté de mentir pieusement à son père, au cas où il lui arriverait de le rencontrer. Il dit aux autres professeurs qu'Álvaro allait passer un mois aux Olivais avec ses oncles, chez qui il avait l'habitude de passer ses vacances.

Au matin du jour suivant, le fils de Maria da Glória quitta Lisbonne.

\*\*\*

## II

Le ciel commence à s'éclaircir.

*Le vicaire de Wakefield.*

Oliver GOLDSMITH

**A**PRÈS AVOIR LU en tremblant la lettre qu'elle avait reçu du courrier de Vila do Conde, Maria da Glória courut, transportée, à la cellule de son amie Cecília, et se jeta dans ses bras, en pleurant de joie.

- Qu'est-ce qui se passe, ma fille ? s'exclama la religieuse, alarmée.

- C'est la première joie que Dieu me donne en douze ans de martyre. Regarde, c'est une lettre d'Eufémia... Laisse-moi te la lire...

Et Maria lut une lettre dans laquelle sa domestique lui racontait dans tous les détails les conversations qu'elle avait eues avec son fils; jusqu'au moment où elle l'avait trouvée en train de contempler le portrait de sa mère.

- Oh mon Dieu, mon Dieu ! cria cette femme transportée, en s'agenouillant devant l'oratoire de Cecília. Bénie soit votre main qui jusqu'à aujourd'hui m'a écrasée pour que je ressente le plaisir si profond de cette nouvelle ! Parlez, mon divin Jésus, parlez au cœur

de mon fils, et dites-lui que si sa mère fut coupable, elle a déjà effacé avec des larmes de sang les souillures de son cœur, pour accueillir dignement votre miséricorde et l'amour de son fils.

Cette prière courte et pleine de douceur fut suivie d'une défaillance. Il faut croire que l'esprit exténué de la pénitente n'avait pas la force de vibrer longtemps, ébranlé qu'il était par la joie. Cecília la prit dans ses bras, et la ranima, en lui faisant miroiter les joies futures qui viendraient compenser les peines passées, grâce à l'amour de son fils et peut-être grâce au remords du père.

Cette nouvelle se répandit dans les dortoirs, et toutes les religieuses se réjouirent parce que Maria da Glória était aimée de tous et respectée des plus scrupuleuses par sa résignation et sa soumission. Sa chambre se remplit de monde, on la félicitait, comme si, dans l'esprit des plus vertueuses, resplendissait la perspective qu'à partir de là commençait à se dénouer la trame que le malheur avait tissée autour de l'innocence de la recluse, durant les meilleures années de sa vie.

Cette mère fébrile passa quelques heures de la nuit à écrire à son fils et à sa domestique. C'était des pages qui se succédaient, pénétrées d'amour et d'allégresse, comme un hymne d'actions de grâce, que la lettre qu'elle écrivit à Álvaro. Tout cet amour immense, replié depuis onze ans sur lui-même sans trouver de soulagement dans le sein même de la religion, s'y dilata en des termes si tendres que jamais l'imagination passionnée d'un poète n'en trouva de tels.

Trois jours passèrent dans cette fiévreuse attente d'autres nouvelles. Le quatrième, Maria da Glória recevait une nouvelle lettre d'Eufémia, écrite au moment où celle-ci louait des montures pour le voyage du jeune garçon jusqu'à Vairão.

Le cœur ambitieux de cette mère n'aspirait pas et ne rêvait même pas à tant. Elle fut submergée par un transport de joie ; et ses formidables angoisses n'avaient jamais produit un tel effet. Ses amies et surtout son inséparable Cecília voulurent changer ces soubresauts d'espoir en une sereine allégresse. Elles n'y parvinrent pas. La violence de ses pulsations dénotait la fièvre et déjà, ces femmes timides s'inquiétaient plus de son bonheur que des flagellations infligées par onze ans de regrets.

Maria dut s'aliter ; et le troisième jour, après la dernière lettre, elle échoua dans ses efforts pour se lever. Ce qui la rendait à présent malade, c'était la crainte que les projets de son fils ne fussent contrariés par l'un des mille accidents que son imagination échauffée se forgeait. La bienveillante abbesse, pour la rassurer, lui promettait, dès l'arrivée de son enfant, de lui ouvrir le portail, contrairement aux statuts de la règle bénédictine, et de lui donner une chambre à côté de celle de sa mère. On eût dit qu'Álvaro était attendu avec impatience par les religieuses qui se préparaient toutes à fêter son arrivée, avec des cadeaux et des gâteries, et il régnait un air de fête, comme si le jour très solennel fût imminent du saint Patron dont elles étaient les filles.

Elles étaient fort enjouées, et je ne sais si elles étaient également saintes, ces créatures du monastère de Vairão où fleurissait en ce

temps là, par les dons de son esprit et la délicatesse de son cœur, la séculière qui épousa ensuite un des plus grands talents du Portugal, l'inimitable poète António Feliciano de Castilho ! Avec quel amour et quel ravissement on y lisait alors les trésors balbutiants du barde d'*Écho et Narcisse*, et les tendres gazouillis de ce *Printemps* où l'esprit hivernal du lecteur peut encore aujourd'hui sentir verdoyer les baumes des fleurs qui, jouissent d'une vigueur et d'un arôme perpétuels dans la guirlande de ce temps-là, ainsi que le poète toujours jeune aujourd'hui !

L'heure de l'action est arrivée, et l'on ne pourra lui rendre que faiblement justice, non que nous n'en ayons qu'à peine ébauché l'idée, mais parce que le dessein de Maria da Glória, quand on lui dit que son fils était entré dans la cour du monastère, le langage ne saurait le rendre, il faudrait pour le préciser le pinceau d'un artiste à la sensibilité délicate.

Álvaro arriva dans la cour du monastère.

C'est Cecília qui lui apporta la nouvelle, et elles arrivèrent toutes après, heureuses de l'annoncer, à bout de souffle.

Maria s'assit, tout émue, sur son lit, et elle embrassait, prise dans un tourbillon, toutes celles qui étaient accourues à son chevet. Même la supérieure, moins goutteuse que les autres jours, tricotait des jambes sans même se soucier des mâtines qui sonnaient ! La mère d'Álvaro demandait des vêtements, et toute lui en proposaient à l'envi, de ceux qu'elles avaient de rechange, dans un gazouillis confus dont même les novices étaient effarées. Déjà Maria sautait de son lit, à moitié vêtue, quand l'abbesse entra et l'obligea doucement à se recoucher, c'étaient les ordres du médecin, et il n'était pas nécessaire d'aller chercher pour le porter dans ses bras un garçon qui finirait bien par arriver sur ses pieds.

En même temps, l'essaim de novices courut à la porte de la cellule, dès qu'il eut entendu de loin le craquement des bottes dans les couloirs sonores des dortoirs. Álvaro arrivait avec la sœur tourière, la sœur économe, et la religieuse chargée cette semaine-là d'accompagner les médecins aux cellules des malades.

En voyant un groupe de treize novices avec leurs voiles blancs et leurs gracieuses coiffes, encadrant des visages plus rouges que séraphiques, le fils de Maria da Glória ne se fit pas une idée tout à fait effroyable du cachot de sa mère. L'intérieur du monastère représentait pour lui quelque chose de nouveau, et, bien qu'à cette époque, la fréquentation des parloirs fût courante et à la mode dans les bonnes familles, Álvaro n'avait jamais vu de religieuses et se les imaginait par rapport à celles, blêmes et maigres, qu'il voyait dans les rétables des églises.

Ne pouvant toutes tenir dans la chambre de Maria da Glória, les novices se regroupèrent dans le couloir, d'un côté de la porte, pour laisser le passage à leur hôte et aux trois dames. Sur le seuil de la cellule, se trouvait la supérieure, qui prit la main du garçon, et le guida jusqu'au chevet du lit. Maria était sur le point de glisser de sa couche quand elle reçut son fils dans ses bras et le serra contre son sein ; elle l'embrassait avec passion, et l'éloignait d'elle de temps à

autre un instant pour le contempler, avec un regard de frénétique et des convulsions sur le visage comme si elle était prise de folie.

– C'est mon fils ! s'écria-t-elle en laissant errer ses regards plus orgueilleux que doux sur les religieuses qui pleuraient. C'est mon fils ! Ce sont là toutes mes richesses ! J'ai vécu onze ans en souffrant mille morts pour cet instant... Laissez-moi reprendre mon souffle, le bonheur m'étouffe...

Et elle gesticulait, repoussant derrière son dos ses tresses dénouées.

Álvaro contemplait sa mère, visiblement stupéfait. Il avait vu un portrait qui représentait un ange correspondant à la façon dont il se les imaginait à cet âge. La femme qu'il voyait était maigre, livide, et des rides trahissaient une vieillesse précoce sur les bords macérés de ses yeux. La malheureuse conservait à trente-quatre ans quelques rares vestiges de ses anciens traits, un âge auquel une touche morbide et languissante donne souvent à la beauté plus d'attraits que la fraîcheur de ses vingt ans.

– Tu ne t'attendais pas à me voir si vieille, mon fils ? dit-elle, passant ses mains sur le visage d'Álvaro.

– Vous ne ressemblez pas vraiment au portrait que papa garde là-bas de vous, dit le garçon qui arrivait à peine à parler tant sa mère le serrait dans ses bras.

– Quand je me suis fait faire ce portrait, j'étais heureuse, mon fils, et j'avais seize ans. Ne sais-tu pas que tu as été arraché de mes bras il y a onze ans, Álvaro ? Onze ans à demander à Dieu de m'accorder ce jour, mon fils chéri !... Onze ans !... Et Dieu sait si je te reverrai !

Maria da Glória fondit en larmes et ne put s'empêcher de crier. Toutes les sœurs lui prodiguèrent un moment des paroles apaisantes et pleines d'espoir. Voyant que sa mère allait tomber, à bout de forces, sur le dossier de son lit, Álvaro l'attira vers lui, et appuya contre son épaule la tête pendante et ruisselante de sueur de sa mère.

La supérieure fit partir les religieuses qui se pressaient dans la chambre mal aérée. La petite fenêtre fut ouverte et Maria revint à elle en sentant la main de son fils écarter de son visage ses cheveux déjà séchés d'une copieuse transpiration.

L'abbesse, discrète, sortit à son tour et ferma la porte.

– Je me sens mieux... dit Maria. Tiens, mon fils, entre dans cette cellule et attends-moi là.

Álvaro passa dans une sorte de boudoir dont sa mère disposait, ainsi que d'un service intérieur, par une grâce spéciale de la supérieure, parce qu'elle avait plus de ressources qu'il n'en fallait pour les prétendus privilèges du couvent.

Álvaro vit dans ce réduit modeste, mais coquet et même joli avec sa décoration élégante, une librairie qui occupait l'un des quatre côtés, quelques portraits de ses aïeux maternels, et des tableaux pieux. Il s'assit au bureau où sa mère écrivait et jeta un coup d'œil sur les papiers en vrac, répandus dessus. Parmi ceux-ci, il y avait la lettre, ouverte, qu'Eufémia avait écrite à sa patronne. Le garçon ne

sentit pas qu'il serait délicat de ne pas laisser ses yeux se poser sur ce qui aiguisait sa curiosité. Il lut la lettre et comprit la promptitude avec laquelle on avait ouvert les portes d'un monastère inaccessible, selon sa nourrice, en dehors des parloirs et de quelques instants à l'entrée si sa mère sollicitait le plaisir de l'embrasser. Il s'émerveilla qu'Eufémia fût parvenue à garder son secret devant lui, et à cacher ses relations épistolaires avec sa mère. Il se crut encore plus tenu d'accorder son estime à cette femme vertueuse qui se cachait de tout le monde pour écrire à la recluse, de crainte qu'on la chassât de la maison où vivait le fils de la martyre, elle qui était la seule âme à laquelle sa mère pouvait confier ses peines, et dont elle pouvait attendre des paroles qui apaiseraient ses regrets sans espoir.

Maria da Glória, vêtue sans apprêt, entra dans la chambre où se trouvait Álvaro.

Elle s'assit sur un siège à dossier, attira vers elle son fils apparemment abattu par la mélancolie.

– Tu es si triste, Álvaro... C'est la vue de ta mère qui te rend triste ?

– Non, madame ; c'est le chagrin de ne pas vous voir chez nous. Pourquoi vivez-vous ici depuis tant d'années, ma mère ?

Maria pâlit et balbutia entre les baisers qu'elle lui donnait pour soulager la violente angoisse provoquée par cette innocente question.

– Tu ne comprendrais pas, si je te disais la raison de mon infortune, fils de mon cœur. Tu es trop jeune pour comprendre la calomnie dont je suis la victime.

Álvaro l'interrompit ; il s'arrêtait par moments, des pauses qui trahissaient son innocence plus que son ignorance des calamités de la vie.

– Mais mon père ne peut être méchant au point de vous avoir enfermée ici sans que vous ayez rien à vous reprocher, ma mère... Eufémia m'a dit qu'il vous était très attaché, et mon maître d'anglais m'a dit aussi que j'étais né à l'époque où vous étiez heureux.

– Tais-toi, tais-toi, mon fils, s'exclama Maria, que ses sanglots étouffaient.

– Ne pleurez pas comme ça, ma mère, répondit le garçon, en pleurant avec elle ; écrivez à papa, demandez-lui de vous tirer d'ici ; peut-être qu'il aura pitié de vous, maintenant. Vous ne lui écrivez plus, ma mère, comme il y a quatre ans ?

– Qui t'a dit que je lui écrivais, mon fils ?

– J'ai lu les lettres, en cachette de mon père, et je les apporte avec moi, parce que je n'ai plus trouvé ouvert le tiroir d'où je les ai tirées. Elles sont toutes de 1820. Vous n'en avez pas écrit d'autres, ma mère ?

– Non, parce que ton père n'y a jamais répondu.

– Écrivez-lui, maintenant, vous voulez bien ? Écrivez-lui quand je serai revenu à Lisbonne...

– Que ferais-tu, mon fils chéri, à quoi cela rimerait-il que j'écrive à ton père ?

– Je lui demanderai de vous prendre en pitié, ma mère...

Le dialogue se poursuivit ainsi, jusqu'à l'heure où l'on demanda à Maria da Glória et à son fils de venir dîner chez l'abbesse.

Toutes les religieuses et toutes les novices furent leurs commensales dans le banquet offert par la supérieure au fils de cette dame appréciée de toutes. Álvaro se retrouva assis entre sa mère et l'abbesse. En face de lui, il y avait une religieuse d'un âge fort avancé, que l'on ne pouvait rencontrer depuis des mois que dans sa cellule et au chœur. Elle n'avait pas été conviée eu égard à son austère solitude et aux continuelles prières intérieures, où elle s'entretenait avec Dieu. C'est elle-même qui avait proposé d'assister à ce repas, en disant qu'elle ne pouvait manquer cet honneur que l'on faisait à un ange de douleur et de patience. Dans la bouche de Sœur Joana des Cinq Plaies du Seigneur, il y avait de quoi impressionner profondément les esprits de certaines dames pour qui l'innocence de Maria da Glória était une pieuse hypothèse. Pendant le dîner, cette sainte – on tenait pour telle et on appelait ainsi cette moniale décrépite – s'entretint par moments avec Álvaro : tantôt, elle lui demandait s'il souhaitait rester avec sa mère, tantôt, elle déplorait que son arrivée laissât prévoir que bientôt celle-ci serait enlevée à ses amies du couvent.

À ces mots, Maria da Glória répondit que l'arrivée de son fils était un bonheur qu'elle devait aux prières de Sœur Joana et d'autres dames vertueuses, ses dignes compagnes sur terre comme au Ciel ; elle ajoutait cependant, qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'on lui rendit son fils et sa dignité d'épouse.

Toutes virent la moniale lever son bras décharné et ouvrir la main comme pour imposer le silence à des paroles dubitatives et contredisant celles de l'esprit divin qui lui parlait. Il se fit un silence religieux, si profond que l'on n'entendait pas le bruit des respirations.

Voici les mots que prononça Sœur Joana des Cinq Plaies de Notre Seigneur :

*La mère sera rendue à son fils et l'épouse regagnera le cœur de son mari et le respect du monde.*

Pourquoi les cheveux se dressèrent-ils et un frisson courut-il dans les nerfs de toutes les personnes qui furent frappées par le ton prophétique de la vertueuse ancienne ? On sentait en fait que le Ciel s'exprimait dans ces mots, et leur son avait à la fois la force électrique qui ébranle notre ouïe, et cette douceur balsamique qui baigne notre âme dans la lumière de la foi.

Maria da Glória demanda à son fils de baiser l'habit de la moniale. Álvaro obéit, si pénétré de dévotion et comme transporté par la sainte poésie de cette scène, qu'il se mit à genoux pour lui prendre la main.

Sœur Joana lui donna sa main tremblante à baiser, fit un geste pour le redresser dans cette humble attitude et, posant ses doigts effilés sur les joues pâles du garçon, elle dit avec une malicieuse

tendresse, comme si Dieu faisait passer sur ses lèvres un sourire de Sa Miséricorde :

– L'ange du rachat est enfin venu ; et il n'est pas venu trop tard parce qu'il est venu à l'heure où Dieu lui a demandé de venir.

Les esprits restèrent si absorbés par cette scène pleine d'affection, que les rires et les plaisanteries ne reprurent que lorsque, après le dîner, la sainte se retira, soutenue par deux religieuses qui avaient été ses disciples durant leur noviciat et comptaient plus de soixante-dix ans.

Deux heures après le dîner, Maria da Glória alla visiter Sœur Joana avec son fils. Ils la trouvèrent en train de prier, et allaient partir, quand elle leur fit signe de rester.

– Comme je regrette, dit la moniale d'un air fort gai, de ne rien avoir dans ma pauvre cellule à offrir à cet enfant, qui lui rappelle la vieille qu'il a vue dans le monastère de Vairão.

– Vos paroles se gravent à jamais dans nos cœurs, Madame, dit Maria da Glória en baisant son scapulaire.

– N'en parlons plus, reprit la religieuse. Je vais voir si je ne vous laisse pas partir sans un souvenir de moi... Quand partez-vous, mon enfant ?... Vous ne devez pas tarder à le faire...

– Je souhaitais rester plus longtemps, dit Álvaro, mais il faut absolument que je m'en aille demain pour que papa ne s'aperçoive pas de mon absence.

– Demain ! s'exclama Maria. Tu me quittes dès demain ?!

– Et il faut qu'il parte demain, répondit Sœur Joana, avec une irrésistible fermeté, comme si elle donnait des ordres.

– Quand te reverrai-je, fils de mon âme ? fit la mère d'Álvaro, en fondant en larmes.

– Femme de peu de foi... murmura la sainte, avec un doux sourire, et un triste hochement de tête. Vous partez à l'aube, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant vers lui, et en prenant ses mains entre les siennes.

– Oui, Madame, si ma mère le permet.

– Votre mère vous le permet. Eh bien, venez me dire adieu, à quatre heures, avant que l'on sonne matines. Laissez-moi à présent, mon enfant, allez avec votre mère rejoindre les autres dames qui ne se remettront pas de son absence.

Et ils sortirent tous les deux, saisis d'une surnaturelle allégresse, et le cœur plein d'espoir. Les moniales, les novices et les domestiques vinrent à leur rencontre dans les dortoirs, le cloître, l'enclos pour prendre part à la fin de ses malheurs, elles manifestaient toutes une confiance totale aux prophéties de la sainte. Maria ne doutait plus. Elle accueillait les félicitations comme si une telle promesse descendait directement du Ciel vers elle. Cela ne la faisait plus autant souffrir de se séparer de son fils. Un monde nouveau s'ouvrit dans cet esprit. Les oiseaux de la forêt entonnaient pour elle des hymnes à Dieu. Les fleurs, les massifs, exhalaient les parfums de sa jeunesse. Le bleu du ciel n'avait pas la teinte triste et métallique qu'il prend pour des yeux baignés de larmes. Les oiseaux, le ciel et les fleurs riaient pour elle. La nature entière lui

souhaitait la bienvenue ainsi que son fils ! Et lui, toujours à côté d'elle, les traits embrumés d'une si douce mélancolie qu'ils évoquaient le visage grave et serein du chérubin qui, dans le retable du temple, porte à la Vierge de Nazareth la nouvelle de sa maternité.

Les heures du jour fuyaient. Celles, silencieuses, de la courte nuit qui suivit, la mère les passa, sans fermer l'œil, auprès de son fils qui s'était endormi de fatigue. Toutes les heures, elle le réveillait sous la pression de ses baisers, puis le cajolait, comme si le souvenir de l'amour avec lequel elle veillait sur lui au cours de sa première année la rendait folle de joie.

Trois heures sonnèrent. Le domestique se trouvait déjà dans la cour avec les montures harnachées. Comme on l'en pressait, Maria s'efforçait de se résoudre à réveiller son fils, mais n'y arrivait pas.

- Le réveiller pour le voir s'éloigner de moi !... disait-elle, les larmes aux yeux.

Une commission de Sœur Joana la décida : celle-ci lui envoyait dire qu'elle attendait l'enfant, et qu'il ne fallait pas tarder, car c'était l'heure du chœur. Les paroles de la sainte lui donnèrent la force d'affronter cette épreuve.

Álvaro se dirigea vers la cellule de la moniale, avec sa mère.

- Entrez, mes enfants, dit Sœur Joana. Approchez-vous, mon petit : nous n'avons guère de temps à perdre. Voici le souvenir que vous emporterez de votre vieille amie. Dès que vous arriverez à Lisbonne, avant de rentrer chez vous, allez remettre cette lettre. Il s'agit d'une personne bien connue, n'importe qui vous dira où elle habite. Que la très Sainte Vierge vous accompagne. Quand vous reviendrez, vous me donnerez des nouvelles de la personne à qui j'écris. Quant à vous, ma pénitente, continua-t-elle avec un geste tendre pour Maria, notez bien ce que je vous dis. Je vous interdis de regarder l'adresse sur la lettre qu'emporte votre fils. Vous entendez, Maria ?

- Oh, Madame, dit cette mère bouleversée, en lui baisant la main. Je suis incapable de vous désobéir.

- Je le sais bien ; je connais votre cœur mieux que vous-même. Que Dieu vous accompagne, mes enfants.

Maria embrassa son fils pour la dernière fois avant de tomber, sans connaissance, dans les bras de Cecilia.

Álvaro pleurait rarement. Il se sentait le cœur ferme d'un homme. Mais quand il tourna les yeux vers le portail qui se refermait, il ne vit que le voile blanchâtre de ses larmes.



### III

*Qui ne voit pas, après cela, que le monde est un juge inique ?*

Introduction à la Vie Dévote

SAINT FRANÇOIS DE SALES

**J**E CRAINS qu'on ne me traite de conteur de miracles et que l'on ne prenne ce livre comme un supplément de *La Fleur des Saints* de Ribaneira . Je refuse une telle réputation. Je vais démontrer que Sœur Joana des Cinq Plaies de Notre Seigneur ne faisait pas de miracles ; elle se contentait de prévoir, avec les yeux d'une âme extrêmement vertueuse, les conséquences de ce qu'elle connaissait déjà. Sachez, lecteur, que, pour avoir le mérite d'être véridique, ce roman a peu de choses à faire : c'est la nature qui s'en charge.

On sait déjà que Manuel Teixeira de Macedo est allé en 1815 à Macao liquider l'héritage paternel de sa femme.

Maria da Glória avait alors vingt-trois ans, et elle était fort belle. Je ne dirai pas qu'elle aimait son mari, qui avait douze ans de plus qu'elle, mais elle concevait beaucoup d'estime pour lui. Elle ne l'avait pas épousé par passion, ni même de son propre gré. Son père, un commerçant laborieux, se prit de sympathie pour l'infatigable bâtard de l'aristocrate ; il prit le pouls de ses avoirs, et le trouva déjà riche à trente-deux ans ; et, après avoir confié ses affaires en Inde à des caissiers, il pressa le mariage dans le double but de se débarrasser des tracasseries qui troublaient ses loisirs de riche retraité. Je ne veux pas dire que l'aiguillon de la passion garantisse un bonheur durable : on ne manque pas d'exemples du contraire ; je suis, en revanche, prêt à affirmer que ce sont les mariages involontaires qui ne garantissent aucun bonheur.

En l'absence de son mari, la vie de Maria da Glória était toute entière à son amour émerveillé pour l'enfant de trois mois. Elle ne souffrait pas beaucoup de l'absence de son mari, et en concevait encore moins de jalousie. Toute à son fils, elle n'accordait aucune importance à d'autres sensations, comme si elle ne s'appartenait plus et ne vivait que pour lui.

En face de chez elle, demeurait un homme d'un certain âge, d'une quarantaine d'années, mais doué de plus de qualités qu'il n'en faut pour plaire. Il se recommandait par sa mine, sa position, et son crédit. C'était un magistrat, et il s'appelait João de Matos e Vasconcelos Barbosa de Magalhães.

Vous êtes, cher lecteur, comme stupéfait de voir dans un roman un galant qui ne s'appelle pas *Alfredo*, *Ernesto*, *Artur* ou *Júlio*. Il faut vous y faire, c'était le nom de cet homme qui fut ensuite Intendant

Général de la Police, Ministre d'État et sacrifié pour ses idées libérales qui lui valurent la déportation, bien qu'il dût son exil au souverain illégitime qu'il avait honorablement servi.

João de Matos révérait la morale saine, n'avait jamais violé ses devoirs de bon citoyen, respectait les droits d'autrui de lui-même, n'avait rien à faire de cet égoïsme utile qui équilibre les actes des hommes, et constitue le pilier des vertus sociales, sans dépendre le moins du monde des prescriptions religieuses. Il partageait les idées de Bentham, et ne s'était pas mal trouvé d'un tel guide. La voie du philosophe anglais n'est pas aussi jalonnée d'épines que celle des moralistes ascétiques, et a cet avantage qu'elle conduit au même point — la vertu, sans imposer de pénitence au corps ni à l'âme.

João de Matos aimait Maria da Glória.

L'on me demande peut-être de revenir sur le paragraphe où je célèbre les qualités du magistrat. Les vertus sociales ne sauraient justifier de l'indulgence pour un tel amour. C'est l'opinion du vulgaire, qui se trompe.

J'ai ouvert à cette occasion un livre très célèbre. C'est *Le Devoir* d'un Professeur de Morale en France. L'Académie lui a donné un prix, ses concitoyens s'arrachent les éditions, et deviennent meilleurs. Ce livre donne des préceptes pour dominer tous les penchants de l'âme. Il explore leur origine, et tente de les corriger à leur racine.

Quand il est question en revanche du mot sublime d'*amour*, il s'exprime de la sorte :

*Quelle est l'origine de l'amour et quels sont les aliments dont il se nourrit ? Comment croît-il ? Comment s'achève-t-il ? On ne peut le dire, mais l'amour trouve mille avenues pour s'insinuer dans l'âme. On connaît les mots que prête le poète à Othello : Je lui racontais mes malheurs, je n'ai usé d'aucune autre magie...*

Ailleurs, il dit :

*D'où vient que nous aimons les belles choses ? Parce qu'elles sont belles ; et les bonnes ? Parce qu'elles sont bonnes.*

Autre passage :

*Une passion s'empare de nous et nous quitte, sans qu'on en puisse déterminer la raison. Nous allons à nos affaires et, en tournant au coin d'une rue, nous tombons sur une femme qui nous va transfigurer le cœur.*

Dernière citation :

*Comment faire des conjectures sur une passion qui justifie d'elle-même tous les excès ? Une absurde entreprise ! Pour la passion, il n'est qu'un frein : c'est le dégoût ou la lassitude.*

Conclusion à en tirer en faveur de la passion de João de Matos, sans mettre en cause ses admirables qualités :

Il ne savait pas comment était né son amour ; il savait encore moins comment le tuer. L'amour lui fut inspiré par les yeux de Maria da Glória ; mais l'amour avait gravi les mille avenues de son âme. Il aimait la belle femme parce qu'elle était belle. Il se sentit transfiguré dans son cœur, en le croyant écrasé sous le poids des

calculs qui devaient lui apporter la gloire à laquelle il aspirait. Il voulut refréner les assauts de ses sentiments ; mais, avant la lassitude, il n'est pas d'heure où l'amour, à l'instar du lion saisi par la fièvre, se laisse enchaîner.

J'en reste là. Si je n'ai pas réussi à excuser le magistrat avec ce livre, *Le Devoir*, pardonnez-lui, chers lecteurs, par compassion.

Quels furent au demeurant les excès du voisin de Maria da Glória ? Il écrivit une, deux, six lettres, longues et éloquentes, que devaient lui dicter son cœur et son tempérament. L'épouse de Manuel Teixeira pécha en lisant la première, et en les lisant toutes, mais elle ne répondit à aucune.

João de Matos monta un jour les escaliers de l'épouse loyale et s'agenouilla au moment où elle sortait de son boudoir pour aller donner un baiser à son fils dans son berceau. Maria da Glória montra la porte du doigt et dit à l'homme défait et halluciné :

– Qui vous a ouvert pour cette infamie ? Sortez, Monsieur !

Il ne répondit pas et sortit.

Cette femme pure appela le domestique qui lui avait remis les lettres en passant par la nourrice. Elle ne le regarda pas. Elle lui jeta ses gages et le congédia. Le domestique voulut lui expliquer l'intrusion de João de Matos. Maria da Glória, d'un geste sévère, lui intima le silence, et le pria de suivre celui qui avait acheté sa fidélité. Elle hésita à renvoyer la domestique. Alors qu'elle balançait, elle regarda son fils, et dit à la nourrice : *Je te pardonne à cause de mon fils, et parce que je sais que tu t'es laissée entraîner par ta bêtise, et non par ton immoralité.*

Maria da Glória avait un crime à se reprocher : elle avait lu six lettres de João de Matos, et s'était dit : *Ça fait passer le temps.*

Manuel Teixeira de Macedo revint de Macao. Après avoir embrassé son épouse, il réveilla son fils, et le cajola avec tant d'ardeur que l'enfant pensa en mourir étouffé. Le bonheur était là, dans la vie de Manuel Teixeira. Avec une femme à lui, belle et vertueuse et tendre ; père d'un enfant joli comme les amours ; riche, sans aucune ambition qu'il ne pût réaliser en y mettant le prix, avec son or ; sincèrement estimé des uns et flatté par d'autres ; débordant de santé et avec de longues années devant lui... Que peut offrir de plus le monde ?

Le monde ne peut rien offrir de plus ; mais il peut nous enlever tout cela en un instant.

Un soir, Manuel Teixeira entra dans la chambre de son épouse et lui dit, le visage sombre et menaçant :

– Pourquoi as-tu renvoyé notre domestique Gregório ?

– Parce qu'il ne me convenait pas, répondit Maria en pâlisant.

– Pourquoi pâlis-tu ?

– J'ai donc pâli ? balbutia-t-elle. Ton visage m'effraie, il n'est plus le même.

Manuel Teixeira sortit parce qu'à ce moment précis Eufémia entra avec l'enfant.

Maria le suivit et entra derrière lui dans une pièce.

– Pourquoi me poses-tu cette question ?! dit-elle, bien décidée à

lui raconter l'incident.

Son mari la fixa, elle, puis les fenêtres de João de Matos. Maria allait parler quand il lui tourna brusquement le dos et sortit.

– Dieu connaît mon innocence ; je ne crains rien, dit-elle.

Il est certain que nos crimes n'échappent pas à Dieu non plus que notre innocence ; mais il consent (et loués soient en cela les desseins très élevés de Notre Seigneur !) que les innocents soient condamnés devant bien des instances avant de comparaître à son tribunal suprême, et — l'on pourrait en parler longuement — il semble qu'il constate sans que sa justice en soit affectée l'impunité de ceux qui se sont rendus coupables d'un délit. Ce sont les théologiens qui sont capables de dire ce que cela signifie, et ils nous persuadent que les romanciers sont les moins qualifiés pour débrouiller cet écheveau. Consultons donc les théologiens.

À la porte jouxtant celle de João de Matos, vivait un épicier qui avait été le domestique de Manuel Teixeira et s'était établi grâce à un prêt qu'il lui avait consenti. Le boutiquier alla trouver son ancien patron et lui raconta qu'il avait vu João de Matos entrer et ressortir de chez lui, au moins une fois, tandis que son protecteur se trouvait à Macao. Avant et après ces révélations, le marchand expliqua les raisons de cette délation : il se sentait obligé de ne pas permettre que son second père fût déshonoré par une femme indigne. Et il dit de telles choses dans ce sens, en montrant un un tel chagrin, qu'il finit par en pleurer.

Manuel Teixeira ne vit pas sa femme vingt-quatre heures durant. Quand elles furent écoulées, il l'invita à une promenade en voiture à la campagne. En s'habillant pour sortir, Maria tremblait, prise d'une vague terreur. Quand elle fut prête, elle se dirigea vers le berceau de l'enfant, et s'agenouilla pour lui donner un baiser. Manuel Teixeira contempla cette scène, imperturbable. Comme cet homme prenait sur lui ! Ne parlons pas de méchanceté.

Dehors, il y avait une litière, une femme sur une selle, et deux chevaliers que Dona Maria ne reconnut pas. La voiture s'arrêta.

– Descendez, dit-il, après avoir rapidement sauté du cabriolet.

Maria sortit machinalement.

– Entrez dans cette litière.

– Où m'emmène-t-on ? ! s'écria-t-elle.

– Vous le saurez quand on vous y aura déposée. Il ne nous reste pas de temps pour des explications. Cette femme est votre domestique.

– Et mon fils ?

– On l'enverra là-bas. Ces hommes sont vos domestiques jusqu'au moment où ils se sépareront de vous. Adieu.

– Mais mon fils ! s'exclama-t-elle en tendant les bras vers son mari. Donne-moi au moins mon enfant, puisque tu me chasses si cruellement loin de toi.

– On vous entend Madame, tenez-vous. Les altercations ne servent plus seulement à rien, elles sont indécentes.

La domestique avait mis pied à terre. Maria da Glória fut transportée jusqu'à la litière, presque sans connaissance. Manuel

Teixeira n'était plus là pour voir ce tableau douloureux.

Laissons partir cette martyre et espérons en Dieu.

Le capitaliste ne pénétra plus dans sa maison. Des étrangers s'occupèrent de tout ce qu'elle contenait. Eufémia et l'enfant furent accueillis dans une famille, puis emmenés de là à une autre adresse où les attendait Manuel Teixeira. Dans cette nouvelle résidence, correctement aménagée, il n'y avait pas un seul meuble de l'ancienne qui pût raviver d'exécrables souvenirs.

Des bruits coururent sur ces événements, répandus par les mille bouches de la diffamation. On disait que l'épouse criminelle de l'infortuné avait été enfermée dans un couvent en Espagne, qu'elle y succomberait au remords ; que l'affectueux mari était à deux doigts d'en perdre la raison ; que ses amis passaient la nuit à son chevet, de crainte qu'il ne se donnât la mort. Voilà ce qu'on disait dans les familles où celles qui se laissaient étourdir par la renommée allaient chercher une sanction des Évangiles.

Entre-temps, João de Matos, dont on faisait l'amant de Maria da Glória, se trouvait à Barcelos, sa terre natale, où il se remettait des souffrances de son cœur, soignées en leur temps par la blessure de son amour-propre. De retour à la capitale, il entendit l'histoire, et prit la noble résolution d'aller trouver Manuel Teixeira, et de le détromper en témoignant de l'innocence de son épouse, et en reconnaissant sa propre responsabilité. Cette intention était honorable, mais arrivait trop tard. Le richard était parti en voyage en Italie, avec son fils aux mamelles de sa nourrice, et avait acheté une propriété dans les faubourgs de Naples.

Trois ans s'écoulèrent avant que Manuel Teixeira revînt dans sa patrie. Parvenu au sommet des grandeurs sociales, João de Matos ne s'aperçut même pas de l'arrivée du négociant, et l'on n'est pas fondé à croire que le souvenir des événements passés le troublât dans l'exercice de ses hautes fonctions. Il croyait Maria da Glória en Espagne et, par respect pour elle et pour lui, ne chercha jamais à savoir où ; il ne lui paraissait pas facile, en outre, de ses renseigner là-dessus. C'est dans la nature de l'homme.

Et Manuel Teixeira était aussi un homme. On n'a pas à le croire d'une autre étoffe, en le voyant ramener de Naples avec lui une charmante Italienne, et deux enfants, qu'il installa à Lisbonne dans un petit palais de Belém. On est au demeurant soulagé de dire que le fils de Maria da Glória était le préféré, celui qu'il serrait contre son cœur, les larmes aux yeux, qu'il prenait toujours sur ses genoux à partir de ses quatre ans, dans sa voiture, et qu'il permettait à ses amis de cajoler.

Entre-temps, la martyre de Vairão, s'agenouillant comme une suppliante, ou s'éloignant, le blasphème à la bouche, des marches de l'autel, se sentit mourir dans d'atroces agonies durant les millions d'instantes que renferment quatre années. Elle se trouvait toujours entre les mains de Dieu, parce qu'il était envoyé par Dieu, l'ange qu'elle voyait à ses côtés, sous l'habit de Joana des Cinq Plaies de Notre Seigneur.

Durant ce large espace de temps, elle reçut des nouvelles de son

fils de loin en loin : c'étaient des lettres qu'Eufémia lui écrivait de Naples. Dès qu'elle en reçut de Lisbonne, elle écrivit à son mari de nombreuses lettres qu'il lisait avec émotion. Elle n'obtint de réponse à aucune. Vous savez déjà ce qu'elle demandait : voir son fils avant d'être rappelée avec son père devant le tribunal de Dieu.



#### IV

*Dico vobis : omnia quaecumque orantes  
petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis.*

C'est pourquoi je vous dis :  
Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière,  
croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé.

MARC - XI , 24

**E**N 1825, il y avait un homme qui était employé, en qualité d'alguazil, à l'Intendance Générale de la Police, et avait mérité que João de Matos partageât avec lui les secrets les plus importants de cette administration.

En présence de l'Intendant et de cet homme, quelqu'un parla un jour de Manuel Teixeira de Macedo, dont on disait qu'il avait été soupçonné l'année précédente, d'être un partisan de Dona Carlota Joaquina et des assassins du Marquis de Loulé.

La conversation tomba sur la gracieuse Napolitaine qui s'exhibait à Belém, et son épouse qui avait été enfermée dans un couvent en Espagne.

L'agent qui avait assisté en silence à cette conversation, au cours de laquelle João de Matos laissait voir encore des traces de ses

anciennes souffrances, lui demanda, une fois seul avec lui, sans que nul pût l'entendre, l'autorisation de lui dire que l'épouse de Manuel Teixeira ne se trouvait pas en Espagne, mais bien à Vairão, où il l'avait conduite avec un autre homme en qui il faisait confiance, une mission pour laquelle il avait été fort libéralement rémunéré, sous la condition qu'il répandrait le bruit qu'elle avait été remise, à la frontière, à des personnes chargées de la conduire dans un couvent espagnol.

João de Matos fut bien heureux d'entendre une telle nouvelle et écrivit aussitôt à une tante à lui, professe au couvent de Vairão, en lui demandant très discrètement des renseignements sur Maria da Glória, entrée au couvent en 1817. Sœur Joana des Cinq Plaies de Notre Seigneur était la tante de João de Matos.

La religieuse discrète s'abstint de parler de cette lettre à sa malheureuse amie, et raconta à son neveu, avec des expressions pieuses, la vie affligeante de cette pauvre mère qui, vue sa totale innocence, dont elle était convaincue, devait déjà avoir dans la main des anges sa couronne de gloire.

Le magistrat récrivit à sa tante, insistant sur l'intérêt qu'il portait à la recluse ; il se confessait en lui rapportant exactement les faits qui avaient précédé la disgrâce de cette malheureuse femme. Il ajoutait qu'il mettrait à la disposition de Maria da Glória toute son influence pour une action en divorce contre son mari, la séparation des corps et des biens, et la garde de son fils, vu que le père, vivant dans un scandaleux concubinage avec la mère de ses bâtards, ne pouvait dignement veiller à l'éducation, ni gérer correctement le patrimoine de son fils légitime.

Sœur Joana s'opposa à ce qu'on recourût à la justice comme l'envisageait son neveu, en disant que le Seigneur ne faisait pas défaut, le moment venu, aux victimes humbles, et aimait à voir les malheureux s'en rapporter à Lui pour la pleine exécution de sa justice.

João de Matos protesta en avançant que la justice humaine était l'expression de la justice divine ; mais la religieuse répondit avec une telle fermeté que son neveu n'eut pas le courage de la contredire, et réfléchit à un moyen plus simple de libérer Maria da Glória, sans avoir à tenir compte de la volonté de son mari.

Ses projets étaient sur le point d'être réalisés quand Maria da Glória reçut la lettre où on lui annonçait le départ d'Álvaro. Les jours qui précédèrent cette heureuse nouvelle, sœur Joana ne sortait guère du chœur. On l'y voyait comme transportée dans une prière silencieuse, et elle devait être si fervente, cette prière, que des larmes, qu'on n'avait jamais vues sur le visage de la sainte, semblaient couler intarissables durant les heures qu'elle passait au chœur. Parfois, quand elle se voyait entourée d'autres religieuses, elle levait la voix, et criait : *Demandez avec moi à Notre Seigneur Jésus Christ de faire éclater la force de son bras dans une œuvre indispensable.* Alors les moniales, et Maria da Glória avec elles, priaient avec ferveur.

On dit que sœur Joana se trouvait dans le chœur au moment où

arriva l'heureuse nouvelle de la venue d'Álvaro, et que, sans que personne la lui eût communiquée, elle s'était répandue à voix haute en actions de grâce, en présence de nombreux témoins qui ne purent découvrir la raison de cette soudaine exaltation. Je ne l'affirme pas ; mais, en ce qui me concerne, je veux le croire. C'est en cela que consiste la poésie du Ciel. Il n'y a rien d'autre, à ma connaissance, qui me fasse monter aux yeux les larmes de mon cœur. Qui voudra me voir pleurer et vibrer de je ne sais quel enthousiasme véhément et religieux, qu'il me raconte des cas de cette nature ; qu'il me fasse croire en l'existence d'âmes qui vont s'entendre avec Dieu grâce à un resplendissant rayon de grâce divine.

Vous me permettrez, cher lecteur, de ne pas vous rafraîchir la mémoire sur la part qu'a prise Sœur Joana dans ces événements durant les vingt-quatre heures qu'a duré la visite d'Álvaro à sa mère. Vous savez à présent qu'il ne faut pas voir de miracle, derrière le ton prophétique de la sainte. Les faits se produisirent d'eux-mêmes, naturellement, après l'échange de lettres qui a précédé, entre la moniale et son neveu. La vertu trouve d'elle-même des issues si merveilleuses qu'il n'y a rien à dire si nous les mettons sur le compte de miracles, nous qui sommes aveugles à cette lumière céleste où se reconnaissent les âmes élues, à quoi elles s'éclairent dans les obscurités de la vie, toujours ténébreuses pour nous... *Pour moi*, aurais-je dû dire parce qu'en vérité je ne puis et je ne dois pas douter de la pureté des entrailles et de la réputation sans tache de mes lecteurs.

Le moment est venu de retourner à Lisbonne avec Álvaro. Nous allons y aller. Mais, tandis qu'il voyage, qu'il pleure désespérément en pensant à sa mère, et qu'il sourit aux espoirs que lui a donnés la moniale, voyons les tristes conséquences que ne peut manquer d'entraîner la témérité de ce bon fils.

Le troisième jour après son prétendu départ pour le collège, le *morgado* des Olivais, Sebastião de Brito e Macedo, et sa fille Léonor, allèrent à Lisbonne et descendirent chez Manuel Teixeira, le demi-frère, comme on l'a dit, de ce fidalgo d'un lignage ancien.

Léonor était l'épouse que l'on destinait à Álvaro depuis le berceau. Cette union représentait pour le bâtard le but que s'était fixé sa vanité, pour le fils légitime, la réalisation de son ambition. À mesure que Manuel Teixeira s'enrichissait, Sebastião de Brito devenait plus accessible. Ce dernier s'accrochait à un projet qui devait restaurer sa fortune ; l'autre jubilait à chaque nouvelle hypothèque que faisait son frère. S'il lui prêtait des sommes considérables, il se faisait signer des reconnaissances de dettes, c'étaient des armes pour se venger, si le *morgado* manquait à sa parole, en cassant les espoirs intéressés d'un autre prétendant.

Léonor demanda son cousin au moment même où elle montait l'escalier. Manuel Teixeira dit qu'Álvaro se trouvait au collège, et qu'il avait demandé qu'on le laissât seul un mois pour se consacrer tout entier à la traduction d'une oeuvre. Sebastião de Brito raila les exténuantes tâches littéraires de son neveu, et dit qu'il ne voulait

pas de philosophes, ni de poètes pour gendres. Il critiqua le fait qu'Álvaro n'eût encore pas reçu de leçons d'équitation, indispensables à un jeune homme portant le nom de Brito e Macedo. Manuel Teixeira apprécia cette critique, et dit que son garçon avait à peine douze ans et qu'il était d'une complexion trop délicate pour supporter les fatigues de l'équitation. Le *morgado* répondit que traditionnellement, dans la famille des Brito e Macedo, les enfants mâles passaient du berceau à la selle. Si un autre l'avait dit, c'eût sans doute été une épigramme.

En attendant, Leonor disait que, si son cousin ne venait pas la voir, c'est elle qui se rendrait seule au collège dans la voiture de son oncle. On applaudit le procédé galant de la jeune fille ; Sebastião Brito la confia à son frère et s'en fut visiter des cousins et des cousines.

Manuel Teixeira et sa nièce se rendirent au collège, dans l'intention de surprendre Álvaro et de le ramener chez lui. C'est le professeur d'anglais qui fut surpris.

– Ne faites pas savoir à mon fils, dit le négociant, que je veux apparaître tout à coup devant lui avec sa cousine.

– Monsieur Álvaro ne se trouve pas ici, dit le directeur du collège.

– Comment ? ! Mon fils est sorti ?

– Il nous a dit, il y a quatre jours, qu'il allait passer un mois chez ses parents des Olivais, répondit le directeur.

– Qu'est-ce que cela signifie ? ! répliqua Manuel Teixeira, entre la colère et l'effarement en s'adressant au professeur d'anglais.

– Monsieur le Directeur a dit la vérité... répondit-il avec un embarras et une confusion manifestes.

– Cela veut donc dire que c'est mon fils qui m'a menti ? demanda le commerçant, bouleversé. Je ne vous crois pas ! Il y a quelque chose de pas clair là-dessous.

– Que peut-il y avoir de pas clair là-dessous ? dit aigrement le propriétaire de l'établissement.

– Je ne sais pas ; il faut qu'on me dise où est mon fils.

– Nous ne le savons pas, Monsieur Macedo ; nous vous avons déjà dit que nous le croyions aux Olivais ; si votre fils vous a menti, punissez-le vous-même, et ne nous reprochez pas d'avoir cru à la parole d'un enfant qui méritait toute notre confiance.

Manuel Teixeira sortit si abasourdi qu'il aurait laissé là sa nièce si elle ne l'avait pas suivi. Sa première idée fut... Qui peut dire quelle fut la première idée du négociant, dont l'amour paternel prenait d'énormes proportions ? Sa première idée ce fut sûrement de ramener Leonor chez lui.

Dès qu'elle vit Leonor sortir avec son oncle, Eufêmia, se doutant de ce qui allait se passer, fut prise de fièvres et s'évanouit tout à fait quand elle entendit la voix retentissante de son maître qui appelait son fils.

Tous les domestiques accoururent, à part elle. Leonor alla dans la chambre d'Enfêmia, et la trouva sans connaissance. Elle alla trouver son oncle et lui dit l'état dans lequel elle avait laissé la pauvre nourrice.

Au milieu de cet affolement, la sonnette retentit et le professeur d'anglais se fit annoncer ; il demandait à parler au maître de maison en particulier. Manuel Teixeira reprit courage.

– Apportez-vous quelque bonne nouvelle ? s'exclama le négociant, dont le visage s'était éclairci.

– Je crois que oui.

– Mon fils est-il réapparu ? Allez, parlez !

– Votre fils n'a jamais été perdu, Monsieur Macedo.

– Où est-il, alors ?

– Vous savez que je suis le maître pour lequel votre fils a le plus d'estime.

– Je le sais et vous le méritez.

– Le noble cœur de votre fils ne pouvait garder un secret que je ne connusse. Il y a quatre jours qu'il a dit au directeur de notre collège qu'il allait rester aux Olivais quelque temps ; mais il m'a dit, à moi, qu'il allait voir sa mère au couvent de Vairão.

Manuel Teixeira tressauta sur sa chaise trois fois, et s'exclama, à la quatrième :

– Qui a dit à Álvaro que sa mère se trouvait à Vairão ? !

– C'est moi, Monsieur Macedo.

– Et comment savez-vous, Monsieur, qu'elle se trouve à Vairão ? !

– Je l'ai appris par la rumeur publique.

– Et que vous importe la rumeur publique, pour que vous la rapportiez à mon fils ?

– Je ne me soucie guère de ce que dit la rumeur publique, mais je tenais vraiment à servir les nobles sentiments de votre fils.

– Vous lui avez rendu un fier service, il n'y a aucun doute ! dit ironiquement le négociant. Avez-vous quelque chose d'autre à me dire ?

– Presque rien, dit le professeur. Je veux vous rendre, Monsieur, les six mois d'avance qu'a reçus le directeur du collège.

Sur ce, il tira de son portefeuille quelques billets qu'il posa sur le bureau sur lequel Manuel Teixeira appuyait son coude droit.

Une insolence resta en travers de la gorge du négociant.

Ce noble professeur était sorti en tournant le dos au richard.

Leonor, inquiète, ne tarda pas à entrer pour demander ce qui se passait. Son oncle ne répondit pas, et lui demanda de sortir avec une insolite brusquerie. Peu de temps après, il prenait sa voiture pour appliquer un plan qu'il venait d'improviser. Il était simple : dès l'arrivée de son fils, l'envoyer en Angleterre, le laisser quelques années dans un collège, intercepter sa correspondance avec sa mère, et faire passer celle-ci dans un couvent à l'étranger. Il envisagea de donner des ordres pour qu'on allât chercher Álvaro à Vairão ou sur le chemin du retour ; mais, à la réflexion, il se dit qu'il était plus prudent de le laisser arriver sans qu'il se méfiât de rien, afin d'éviter qu'il ne se dérobat au châtement prévu.

Eufémia fut interrogée sévèrement sur les révélations qu'elle avait pu faire au jeune garçon ; et comme elle balbutiait en répondant, elle fut congédiée et menacée de la prison, s'il venait à découvrir qu'elle fût complice dans la fuite de son fils. La pauvre femme partit,

et écrivit à sa patronne ; sa lettre parvint à Vairão deux jours après le départ d'Álvaro, sans avoir été interceptée à la poste de Lisbonne, parce qu'elle était adressée à l'une des domestiques de Maria da Glória.

Voici à présent Álvaro à Lisbonne.

À peine eût-il mis pied à terre, il s'enquit de l'adresse de João de Matos Vasconcelos Barbosa de Magalhães et alla lui remettre la lettre de la religieuse. Le magistrat était en réunion avec de hauts dignitaires de l'État, pour des affaires très graves, quand on lui annonça la présence d'un jeune garçon qui apportait une lettre de Vairão. Il prit Álvaro à part, lut la lettre, en s'interrompant à maintes reprises pour jeter un coup d'œil embué sur le garçon. À la fin de sa lecture, il l'attira vers lui, lui donna un baiser, et lui dit avec beaucoup de tendresse :

– Votre mère s'est-elle montrée vraiment tendre avec vous ? Combien d'heures de bonheur lui avez-vous apportées !... Laissez-moi faire, vous serez très heureux avec elle... Attendez-moi ici un moment, je reviens tout de suite.

Quand il fut revenu, il y eut un coup de sonnette. On écarta la portière, et l'alguazil apparut, qui avait escorté Maria da Glória à Vairão.

– Où habite cet enfant ? dit João de Matos.

– Au 12 de la rue São Bento, répondit le sbire

– Rendez-vous tout de suite au 12 de la rue São Bento avec cet homme qui est détenu au Limoeiro, dit l'intendant. Allons-y, mon enfant.

La voiture blasonnée du neveu de la sainte de Vairão les attendait.

– Qui peut bien être cet *homme du Limoeiro* ? ! se demandait le fils de Maria da Glória.



## V

*Les insensés ne comprennent pas les liens  
qui se tissent entre le mérite et le bonheur.*

Faust  
GOETHE

**M**ANUEL TEIXEIRA vivait une de ses heures malheureuses d'impatience et de rage quand on lui annonça qu'une voiture s'était arrêtée à sa porte, avec les insignes de l'Intendant Général de Police. La bouche à demi-ouverte d'effarement, il n'avait pas encore détaché sa langue de son palais, quand le concierge fit annoncer João de Matos et Álvaro. Nous ne disposons pas de termes adéquats pour donner une idée précise de la façon dont le visage du négociant était déformé d'un coup par la surprise et des accès de folie. Tout le monde est à même de s'imaginer le trouble qui devait affecter le mari de Maria da Glória, quand il vit entrer son fils en compagnie de l'amant de sa femme.

João de Matos se trouvait déjà dans la salle d'attente, quelque peu gêné de sa situation singulière ; mais apparemment tranquille. On attendait le maître de maison depuis un bon moment quand la porte de la salle immédiatement contiguë s'ouvrit, et qu'un écuyer vint dire à son Excellence que Monsieur Teixeira de Macedo n'allait pas tarder.

Álvaro tremblait et devenait pâle. João de Matos prenait les mains du garçon entre les siennes et lui disait.

– Qu'est-ce que cette peur, mon enfant ?! Votre père ne vous fera pas de mal. Rassurez-vous, ce n'est rien. Pourquoi tremblez-vous ?

– Je ne saurais le dire... Ce n'est pas de la peur...

Durant ce court dialogue ainsi engagé entre l'homme et l'enfant, le négociant marchait comme halluciné de long en large, il se dirigeait vers la porte de la pièce où on l'attendait, puis reculait, avec des gestes de plus en plus désordonnés. Toujours en proie à cette affligeante indécision, il revint à sa chambre, tira d'un étui un pistolet à deux coups, le glissa dans la poche de sa robe de chambre en cachemire, et pénétra dans la pièce, sinistrement serein.

João de Matos se leva et dit posément, l'air grave :

– Il ne m'est pas difficile de lire sur votre visage, Monsieur, l'émotion qu'a suscitée en vous mon nom. Ce sentiment de haine est si naturel que vous seriez déshonoré si vous ne l'éprouviez pas à mon encontre.

– Et vous vous présentez chez moi ? ! dit Manuel Teixeira, les yeux fixés sur la surface du sol qui les séparait.

– Je viens chez vous, Monsieur Macedo, pour m'offrir seul et sans armes à votre juste vengeance.

Le commerçant l'interrompit en jetant un regard fulgurant sur Álvaro :

– Et comment se fait-il, Monsieur l'Intendant, que mon fils soit à côté de vous ?

– Vous allez le savoir, Monsieur ; mais je vous demande, mon garçon, de nous laisser seuls quelques secondes.

Álvaro sortit de la pièce ; João de Matos ferma la porte ; et Manuel Teixeira s'appuya au bord d'un trumeau, et croisa les bras dans une attitude qui eût été dramatique, si elle n'avait été incivile.

João de Matos, la main gauche sous le revers de sa veste et sa droite, qui tenait son chapeau, à la ceinture, lui adressa ces mots :

– Je crois, Monsieur Manuel Teixeira, que vous avez assez d'esprit pour comprendre qu'un homme tel que moi, en votre présence, chez vous, c'est le signe d'un événement extraordinaire, provoqué par une impulsion tout aussi extraordinaire.

– Je désire effectivement savoir ce que vous venez faire chez moi.

– Je viens...

Il ne put achever : un domestique vint dire qu'un officier de justice accompagné d'un détenu escorté de deux soldats voulait parler à Son Excellence.

– À moi ?! dit le négociant.

– À moi, répondit João de Matos en souriant. Veuillez permettre, Monsieur, que ce détenu soit sous mes ordres dans la salle d'attente.

Manuel Teixeira haussa les épaules, et dit, interloqué par ces événements surprenants :

– Mais y a-t-il un rapport entre ce détenu et moi ?

– Il constitue un élément important en ce qui nous concerne, répondit João de Matos, et il ajouta tristement : – C'est la clé de la voûte dont vous sentirez, Monsieur, le poids sur votre cœur... Veuillez m'accorder votre attention. J'ai habité, il y a onze ans, en face de votre hôtel particulier. J'avais passé l'âge des passions violentes, mais... j'étais un homme. J'ai aimé Dona Maria da Glória parce que je l'ai vue, et parce qu'elle ne me donnait pas la moindre marque de son estime, ni même qu'elle s'inquiétât de mes constantes sollicitations. Le cœur humain est à ce point absurde. Vous vous êtes rendu en Inde à cette époque, et j'ai cru comme un misérable que votre fidèle épouse cesserait de l'être en l'absence de son mari. Il y avait chez elle un domestique qui devinait mes intentions et se proposa pour remettre une lettre à sa patronne. J'ai accepté, et j'ai libéralement payé le service que me rendait votre domestique ; j'ai écrit pourtant cinq lettres de plus où j'insistais pour obtenir une réponse à la première. Votre épouse ne m'a jamais répondu. Un jour, j'ai été encouragé par mon confident à entrer furtivement chez elle, et à attendre le moment où elle passerait de sa chambre à un salon. Aveuglé par ma passion, je ne compris pas que je commettais un acte abject ; mais votre femme me le lança au visage, et je suis sorti de chez elle, convaincu d'avoir été suffisamment puni par le mépris qu'une femme me signifiait d'un simple geste. Quelques instants après, le domestique fut également congédié, et l'épouse sans tache estima que Dieu avait béni sa décision, et que le monde témoignerait toujours de son honnêteté, et

l'applaudirait. Voilà tout. Maintenant, je vous demande l'autorisation de faire amener ce détenu devant nous.

Manuel Teixeira fit un geste d'automate. João de Matos leva le loquet de la porte et dit à l'officier de justice.

– Entrez... Vous connaissez cet homme ? dit-il au négociant en lui désignant le prisonnier.

– Il me dit quelque chose, répondit Manuel Teixeira en le regardant attentivement.

– Dis à Monsieur qui tu es, reprit l'Intendant, avec une mine terriblement sombre.

– Je suis ce domestique, nommé Gregório, qui se trouvait il y a onze ans chez Votre Seigneurie.

À peine eut-il proféré ces paroles, il tomba à genoux au pied de Manuel Teixeira.

– Faites lever cet homme, dit l'Intendant. Le juge, ici, c'est moi. Lève-toi et réponds. T'est-il arrivé de remettre des lettres de moi à ta patronne, l'épouse de ce Monsieur ?

Gregório balbutiait, et João de Matos l'interrompit avec les accents d'une formidable colère :

– Si tu t'écartes un tant soit peu de la vérité, je te fais fracasser les poignets dans deux bracelets de fer. As-tu remis des lettres de moi à Dona Maria da Glória ?

– Oui, Monsieur, dit le prisonnier.

– M'as-tu remis des lettres de Dona Maria da Glória ?

– Non, Monsieur.

– Qui m'a dit d'entrer chez ta patronne, et m'a conduit à l'endroit où elle devait passer ?

– C'est moi, Monsieur.

– Quelle a été la réaction de ta patronne quand elle m'a vu agenouillé à ses pieds ?

– Elle vous a demandé de sortir de chez elle...

– Et qu'a-t-elle dit, à toi ?

– Elle m'a chassé.

– Qu'as-tu dit à ton maître quand il est revenu de Macao ?

Le prisonnier s'agenouilla de nouveau aux pieds de Manuel Teixeira, en criant :

– Je vous ai menti, Monsieur, et j'ai fait le malheur de ma patronne ; mais ç'a été sur les conseils d'un boutiquier qui avait été caissier chez vous. Pardonnez-moi, pour l'amour de Dieu. Cela fait trois mois que je me trouve les fers aux pieds, dans un cachot sans air et sans lumière.

João de Matos fit un signe à l'agent de police, qui tira Gregório par le col de sa veste et le traîna presque hors de la pièce, tandis que Teixeira, comme s'il se réveillait d'un sommeil vertigineux, armait son pistolet et le pointait, les yeux convulsés et injectés de sang, sur la poitrine du détenu.

João de Matos s'interposa entre le négociant et son prisonnier, en disant :

– Un tel homme ne se châtie pas de la sorte, Monsieur Macedo. Il faut tuer une vie dans chacune de ses fibres. La mort instantanée

de ce misérable ne vaut pas onze ans de larmes.

Les yeux déjà baignés de larmes, et la voix étranglée par les sanglots, le négociant se laissa tomber en haletant sur un canapé.

Alerté par le bruit, Álvaro se précipita dans le salon en courant. João de Matos prit la main de l'enfant, et l'attira vers son père, en disant.

– Dites à votre père que votre mère lui a pardonné ; et demandez-lui à genoux pardon pour le seul homme qui en ait besoin, moi-même.

Álvaro se mit à genoux, et se sentit serré dans les bras de son père, qui n'arrivait qu'à balbutier des exclamations entrecoupées de gémissements.

Embrassé de cette flamme électrique que connaissent les âmes passionnées dans ces angoisses terriblement sublimes, João de Matos tira de sa poche une lettre qu'il lut d'une voix solennelle, profonde, que rendaient encore plus pénétrante ses tremblements nerveux :

*Mon neveu,*

*Quand tu recevras cette lettre des mains du fils de Maria da Glória, demande à Dieu, de toute la ferveur de ton âme, de dicter à ton cœur les paroles propres à convaincre le père de cet enfant de l'innocence de cette sainte. Que l'orgueil de ton rang ne constitue pas un obstacle pour toi et la volonté divine. Va le trouver, fils de mon frère, vas-y, et ne demande pas le pardon pour Maria da Glória : elle n'est pas coupable ; demande-le pour toi qui as été l'instrument de son malheur, et de celui d'un autre dont tu seras encore accablé, si tu es le témoin des remords de son mari. Va, mon neveu, va le trouver, guidé par cet ange, et Dieu t'aidera à éclairer alors le cœur de ce malheureux mari ; malheureux, oui, parce que je suis presque certaine que les heures de souffrance de cet homme sont tout-à-fait comparables à celles qu'a endurées cette noble et sublime infortunée. Vas-y tout de suite, mon cher João, et ne retarde pas la rédemption de cette martyre qui est pure aux yeux du Seigneur, mais perdue dans l'opinion des personnes à qui Dieu ne conte pas les secrets que renferme le cœur des créatures qu'il a élues. J'attends avec inquiétude que tu me dises ce que mon cœur espère. Si le ciel jette quelque lumière sur ma foi, Maria da Glória rejoindra vite son mari et son enfant qui occupe tout son cœur. Je serai privée de la compagnie de l'ange de cette communauté, mais je compte qu'elle y trouvera le bonheur, et que, quel que soit l'endroit où elle se trouve, elle me donnera toujours le plus doux de ses sourires et les plus amères de ses larmes. Je ne te dis plus rien parce que mes infirmités, béni soit Notre Seigneur Jésus-Christ, ne me permettent pas d'écrire. Je te donne ma bénédiction, neveu de mon âme. Écris-moi par retour du courrier.*

Joana des Cinq Plaies de Notre Seigneur.

– Que dois-je répondre à cette lettre, Monsieur Manuel Teixeira ? dit João de Matos.

Le négociant se leva en essuyant ses larmes ; il tendit la main à João de Matos, et dit :

– Je vais apporter moi-même votre réponse à votre tante.

Le magistrat parvint à refréner l'élan de son cœur qui le poussait dans les bras du négociant. Il fut retenu par la pensée qu'il ne pourrait jamais mériter l'amitié du mari de Maria da Glória, parce que la passion n'était pas une excuse, et qu'il ne faut pas confondre l'impossibilité de commettre un crime avec l'innocence.

Et ses propres sentiments lui permettaient de deviner ceux de Manuel Teixeira. Quel que fût son bouleversement quand il avait écouté le neveu de la religieuse de Vairão, cela ne suffisait pas pour que cet homme ému offrit son amitié à un autre qui avait pénétré chez lui afin de quémander, à genoux, le déshonneur d'une famille, bien que les résultats de cette criminelle tentative se limitassent à onze ans d'épreuves, et à la découverte de leur misérable cause. Il n'y avait cependant pas que de la douleur dans l'esprit de Manuel Teixeira. C'était pour lui une grande joie que d'être convaincu de la loyauté de sa femme ; il se sentait comme réhabilité aux yeux de sa propre conscience. Il faut l'attribuer à la vanité de cet homme, si l'on ne peut tout attribuer à son cœur. S'il était pris de remords, le grand amour qu'on voue aux victimes de l'injustice, est notre pénitence pour de telles fautes. Le repentir invente de nouvelles attentions ; et l'innocente semble se venger en pardonnant, et en souriant au bourreau qui implore son pardon en pleurant. C'est ainsi ; c'est ainsi que Dieu veut que cela soit ; mais ce qui est impossible, c'est qu'un mari qui a aimé sa femme et qui s'est aimé lui-même pour l'orgueil qu'il concevait de la posséder, pardonne à l'homme, qu'il soit d'un rang supérieur ou négligeable, qui a mis en marche l'engrenage qui devait finir par gêner son bonheur légitime, quoique l'inexpugnable pureté d'une épouse exalte encore l'éclat de sa vertu, en renforçant la vanité de son mari. On voit très clairement qu'au plus profond de son cœur, Manuel Teixeira haïssait João de Matos ; et celui-ci, en homme de cœur et d'esprit, se rendait compte de cette haine, et avait serré la main du négociant parce qu'il ne pouvait pas, sans déchoir, lui refuser la sienne.

Álvaro ne quittait pas de ses yeux baignés de larmes le visage affable et majestueux de l'Intendant.

Trente-quatre ans après, en me montrant le portrait de João de Matos, le Père Álvaro me disait dans cette maison des Olivais :

– C'est ainsi qu'il me contemplait avec ce visage illuminé par la grâce. Même mon âme ne conserve pas une image aussi fidèle du moment où il me dit : *Si vos parents vous le permettent, mon enfant, soyez mon ami ; profitez de ma vieillesse ; je vous dirai ce qu'est le monde, et le châtement amer des mauvaises actions.*

Ce sont les mots que prononça cet homme vertueux, en prenant congé de Manuel Teixeira. Celui-ci inclina à peine la tête pour répondre aux politesses de l'Intendant. C'est qu'une fois refroidie

l'émotion de ce moment, le négociant regrettait peut-être déjà d'avoir tendu la main à João de Matos, avec la chaleureuse ardeur d'un ami.



## VI

*Apollon prend les armes.*

Satires

VOLTAIRE

**L'**UN DES DERNIERS JOURS du mois de Septembre 1825, les fenêtres furent dès le lever du jour pavoisées, ainsi que les tours du monastère de Vairão. On faisait sonner le carillon depuis le petit matin. Des gerbes de myrte, et des fleurs de saison entraient à pleines charretées et sur des plateaux dans le couvent. Les domestiques pépiaient d'une fenêtre à l'autre et en groupes devant le portail, les religieuses se mêlaient aux jeunes filles, et les vieilles aux novices, l'on avait effacé provisoirement toute hiérarchie, et l'on ne tenait pas compte des différences d'âge. La domestique passait en courant devant sa maîtresse, la novice ne baisait pas la main de sa supérieure ; la supérieure laissait les jeunes filles jeter des pétales de rose sur sa coiffe. Certaines des novices portaient des vêtements masculins ; celle-ci se grimait en sous-lieutenant des milices, celle-là en conseiller, l'une en paysan, l'autre en pêcheur. Et, autour de chacune, l'on s'attroupait, et des rires stridents éclataient pour applaudir la malice de la novice déguisée.

On saluait par de telles facéties la nomination d'une abbesse : la supérieure devait être réélue pour la douzième fois, toutes lui

vouaient un amour filial plutôt que la soumission qu'on attend d'une inférieure.

À partir de midi, commencèrent à converger de diverses routes des individus bien mis sur leurs montures, avec un visage radieux qui à lui seul indiquait leur corporation et les hautes destinées qu'ils venaient accomplir en cet endroit : c'étaient des poètes. Les uns venaient sur invitation, d'autres d'eux-mêmes, ou aiguillonnés par une fureur prosodique. Les uns y couvaient des amours d'un caractère on ne peut plus idéal ; d'autres avaient déjà vécu et vieilli en leur compagnie ; et quelques-uns venaient dans le but de les mériter. Il y avait trois poètes de Guimarães ; un de Porto qui à lui seul en valait beaucoup d'autres, l'illustre Ferro, deux chanoines de Braga en Apollons, et quelques abbés circonvoisins, le fameux Mormo de Vila Real et le non moins renommé Mesquita dont le nom avait été distingué parmi ses condisciples à l'université :

Tout ce qu'on peut désirer d'Athènes,  
Tout ce qu'Apollon en son orgueil amène,  
Se répand ici dans des chapelles tissées d'or,  
De nard, et de l'éternelle verdure des lauriers.

Je ne m'attarderai pas aux chapelles tissées d'or ; mais que les moniales hébergeaient somptueusement leurs poètes en leur distribuant les plus rares gourmandises et des liqueurs de prix dont elles garnissaient leurs caves depuis des mois, ça, je vous le jure, et il reste des survivants qui tinrent pour épuisée la source Castalie le jour où les monastiques bombonnes se desséchèrent, brûlées par le soleil ardent de la civilisation qui (disons-le tout bas) amena avec lui le secret de civiliser par la faim, et de restaurer les droits en les violant.

La nuit, les fenêtres s'illuminèrent ainsi que les guichets, les frises des tours, et les corniches des églises. Le thé fut servi dans le spacieux parloir de l'abbesse, d'abord aux poètes et à leurs amis, puis aux nobles de ces contrées. La surface de la vaste cour était couverte de monde, l'on brûlait d'entendre des vers. Les religieuses, plus rompues à l'improvisation de bouts rimés, se trouvaient à leur poste : les signes avaient déjà été convenus entre la bonne sœur et son poète, la novice prétentieuse et son versificateur incognito, et entre la domestique elle-même, le *chaudron*, et le barde moins noble qui ne dédaignait pas d'encenser une jeune fille bien connue, qui distribuait généreusement les paniers les mieux garnis de gâteaux et de bouteilles de vin dérobés à sa patronne pour son Apollon.

Le concours débuta sous de bons auspices. Le 'docteur' Ferro avait improvisé un magnifique sonnet sans rien laisser passer de sa licence ordinaire. Les chanoines de Braga apportaient des odes de longue haleine, dont Ferro disait que c'étaient des *outrés*, et pas des *odes*. Les gens de Guimarães traitaient l'abbesse octogénaire de déesse de Paphos et de dixième Muse. Tout cela était interrompu par de fréquentes libations, qui excitaient ces bruyantes fureurs, et débordaient de la poitrine en colloques rimés respirant un tel amour

que, si le patriarche Saint Benoît lui-même s'était trouvé là, et avait pris sa part des paniers garnis qui descendaient des grilles, il aurait demandé un thème pour un dizain, sans aucun inconvénient pour sa sainteté et son bon-sens.

C'est après minuit que le très glorieux saint n'aurait pas voulu d'une telle compagnie. Les poèmes fusaient déjà, où ne s'exprimait plus l'ardeur d'un cœur, mais l'exubérance de l'esprit. De quel genre d'esprit il s'agissait, un des auteurs inspirés va le dire.

Cet auteur était l'abbé Mormo, de Vila Real, l'ennemi de son compatriote Mesquita. Ils ne s'étaient jamais croisés dans un concours sans en sortir étrillés par leurs mutuelles estocades métriques, et bien décidés à en découdre la fois suivante. Mesquita était le fils d'un boucher, qui avait dépensé bien des milliers de *cruzados* pour obtenir des certificats de bachelier, que la stupidité de cette époque n'accordait pas sans attestations garantissant la pureté du sang. Incapable de toute générosité, Mormo avait plus d'une fois, en heptasyllabes, fait de cruelles allusions aux origines de Mesquita, et celui-ci n'avait plus qu'un moyen de se venger : attaquer à coups de lancette la paillardise de l'abbé.

Le docteur Mesquita fut tirillé par le démon de la satire plus vite que son compatriote Mormo. Il en était déjà venu aux railleries cinglantes, comme celle-ci :

Voici que Pégase cède le pas.  
Il regimbe, rechigne, il hennit :  
Il entend braire cet être à vil prix,  
Ce pauvre abbé répugnant et paillard, etc.

C'est à de telles sottise que le poussaient les éclats de rire de ses contemporains ; et sa muse alcoolisée se serait plus franchement prostituée, si l'on n'avait pas proposé une autre rime pour imposer aux poètes un langage plus respectueux. Il fallait terminer par : *à la meilleure d'entre les abbesses*.

L'abbé Mormo se leva d'un tapis de gazon où il paraissait assoupi et tapa des mains dès que ce dernier vers fut annoncé.

– C'est parti ! dit-il. *À la meilleure d'entre les abbesses* :

Bonne nuit ! Je vous plante là.  
Je ne puis continuer de bâiller,  
Ni supporter ce chimpanzé  
Qui jamais ne dessoûlera.  
Il te faut en homme avisé  
Tenir tes couteaux aiguisés  
Pour égorger bêtes en presse  
Dans un concours aussi sanglant.  
Je rends justice en attendant  
*À la meilleure des abbesses.*

On ne pouvait se montrer plus nettement insultant envers le fils du boucher. Celui-ci, piqué au vif par ceux qui commentaient l'injure, chercha le vieil abbé dans la populace qui l'acclamait, et se jeta sur lui, les poings serrés. Sa cible n'était pas à même de lui résister ; mais elle avait plus d'admirateurs qu'il ne fallait pour la défendre en lui immolant le nez meurtri de Mesquita. Les amis du docteur accoururent et le combat devint si rude entre les deux partis que la cour du monastère se vida. Les religieuses d'une complexion plus fragile s'évanouirent. Les novices s'écartèrent des fenêtres pour ne pas froisser avec leurs rires les vieilles moniales. Les domestiques tendaient leurs bougies et leurs lanternes à travers les grilles afin d'éclairer le champ de bataille où claquaient les bâtons qui s'entrechoquaient, quand ils ne rendaient pas un son plus sourd en s'abattant sur des têtes. Les dalles de la cour étaient jonchées de chapeaux et de capotes. La mêlée s'était éloignée en formant des tourbillons dont le vacarme redoublait l'épouvante générale. L'abbesse fit éteindre les lumières, et demanda que l'on sonnât le retour au silence. Une demi-heure après, les poètes et les autres hôtes du monastère revinrent à l'auberge conventuelle, et ils passèrent le reste de la nuit à dormir à poings fermés, exceptés les deux chanoines de Braga qui partirent sur le champ avec leurs meilleures odes inédites, et sans leurs chapeaux. Le 'docteur' Ferro se trouvait déjà dans son lit, quand il apprit que les chanoines n'étaient pas revenus, et ne reviendraient pas les nuits suivantes, pour participer au concours. Il sauta d'un bond de son lit, et debout, son drap disposé autour de ses épaules à la façon d'une chlamyde grecque, les cheveux en bataille, il improvisa un sonnet qui commençait ainsi :

Souverain Seigneur Tout-Puissant !  
Rends honneur aux bourdons ronflants  
Qui ont fait battre en retraite ces ordes  
Bedaines, outre à vins pleines d'odes.

L'abbesse voulait mettre un terme aux festivités de son élection, en invoquant les désordres, et sa crainte de les voir se répéter. Un grand nombre de religieuses unirent leurs efforts pour lui faire changer d'avis, et les poètes, avec à leur tête le 'docteur' Ferro, se joignirent à elles pour la supplier de laisser le concours se poursuivre. Les demandes en vers finirent par être agréées, et la nuit suivante, mis à part les chanoines de Braga, les mêmes poètes se mesurèrent, y compris Mosquito et Mormo, lesquels s'étaient réconciliés par l'entremise de quelques dames qui avaient une grande influence sur eux.

Le déroulement de la soirée ravit les bonnes sœurs et les poètes. Aucune dame ne laissa de contribuer par ses applaudissements au triomphe des bardes, exceptée Maria da Glória qui passait la nuit dans la chambre de Sœur Joana, où elle lui racontait dans tous leurs détails son enfance heureuse et sa jeunesse triste. Il n'était question, dans leurs propos, que d'Álvaro. La religieuse essayait de

redonner quelque espoir à Maria qui pleurait l'absence de son fils, en s'inquiétant d'un futur incertain. Mais quand la sainte posait sur elle des yeux chargés de reproches, elle lui disait, pleine d'anxiété, d'un ton suppliant :

– Pardonnez, mon amie, pardonnez à mon infortune la tiédeur de sa foi. Je sais que Dieu vous écoute ; mais quand je me sens en proie à tant de suspicions, et si malheureuse, je me demande quelles nouvelles vertus je possède à présent pour mériter que le Seigneur oublie mes fautes passées ! J'ai toujours pensé comme aujourd'hui. Le crime ne s'est jamais présenté à moi sous d'autres couleurs, et jamais mon cœur ne s'est ouvert aux charmes du vice. Je suis ce que j'étais ; je pense que je serai toujours aussi malheureuse que je l'ai été.

Sœur Joana fit un effort pour s'agenouiller auprès du fauteuil où elle était assise, et elle y parvint avec l'aide de Maria da Glória. Celle-ci s'agenouilla aussi, sans y être invitée par la sainte, et entendit la religieuse prononcer ces douces paroles :

– À notre Seigneur, il faut parler avec humilité. Implorez-le, ma fille ; mais ne vous plaignez pas. Job avait une pierre en guise de lit, et une autre pour soulager les souffrances que lui infligeaient ses ulcères. Cet homme osa demander à Dieu pourquoi il l'avait tiré du ventre de sa mère. La miséricorde divine lui pardonna le ton arrogant de ses angoisses. Ne doutez pas que vous serez vous aussi pardonnée, Maria. Reprenez courage, et priez avec moi.

Cette prière silencieuse durait depuis quelques minutes, quand tout à coup il se produisit un grand remue-ménage dans les dortoirs. Maria da Glória sursauta et dit :

– Serait-ce une autre échauffourée, dehors ?

La moniale ne répondit pas, et ne détourna pas les yeux de Notre Seigneur Crucifié.

La rumeur s'amplifia en se rapprochant de la chambre, et l'on perçut des voix distinctes criant au miracle.

– On crie qu'il y a eu un miracle ! s'exclama Maria da Glória en se levant, les yeux fixés sur la religieuse.

Sœur Joana sourit et dit :

– Ce n'est pas un miracle, ma fille : c'est la justice de Dieu, que comprend la raison des hommes.

Une nuée de bonnes sœurs et de novices entra, en criant toutes ensemble :

– Votre garçon est là !

– Et je crois qu'il y a son père avec lui !

– Et beaucoup de monde à cheval !

– Et deux litières avec des dames !

– Et ils portaient des flambeaux !

Sœur Joana se tenait debout, appuyée à Maria da Glória dont les jambes tremblaient tellement qu'elle appela Cecília pour la soutenir.

– Oh, mes filles ! Vous me cassez ma pauvre tête en parlant toutes en même temps ! dit la sainte. Parle, toi, Cecília, dis-nous ce que tu as vu.

– J'ai vu monsieur Álvaro, et un homme avec lui, qui doit être

son père. J'ai vu d'autres personnes qui mettaient pied à terre, et des dames ont sauté des litières, et l'Abbesse est restée là-bas à la conciergerie.

Bien que soutenue par les bras de Cecília, Maria da Glória plia les genoux pour prier ; mais son émoi était tel qu'elle perdit conscience, à moins que son âme se fût toute entière plongée dans le sein de son Seigneur miséricordieux.

D'autres éclats de voix se rapprochaient de la chambre. Trois dames ne tardèrent pas à apparaître, de fort belle apparence, et, parmi elles une jeune fille d'à peine treize ans que le lecteur a déjà vue et dans laquelle il reconnaît à présent la fameuse Leonor des Olivais, la nièce de Manuel Teixeira. Avec ces dames, il y avait également Álvaro que son tout jeune âge autorisait, avec une seconde grâce spéciale de l'abbesse, à pénétrer dans le couvent. Étaient restés devant la conciergerie le mari de Maria, Sebastião de Brito, le père de Leonor, et trois messieurs mariés aux trois dames. Une femme était entrée après celles-ci ; elle n'osait pas se montrer à côté des autres, de crainte que son amour ne se déclarât au détriment de son humilité : c'était Eufémia, la domestique.

Les dames entourèrent Maria da Glória, l'appelant par son nom, et chacune lui demandait si elle la reconnaissait après ce temps. Leonor lui disait qu'elle était sa nièce, Álvaro lui donnait le doux nom qui la faisait frissonner jusqu'au fond de son être. Quant à Eufémia, restée dans l'ombre à un coin de la chambre, elle attendait que sa patronne l'appelât.

– Où est Eufémia ? dit Álvaro, surpris. Elle était avec nous.

– Je suis ici, Monsieur Álvaro, dit la domestique, et les nonnes s'écartèrent pour la laisser passer.

– Venez-ci, à côté de ma mère, Eufémia...

Maria da Glória avait ouvert ses yeux effarouchés, elle les regarda toutes avant de croiser ceux d'Álvaro, qui était allé à la rencontre d'Eufémia. Elle les reconnut tous les deux, se leva, lâcha un cri, et les embrassa en même temps dans un tel transport que les femmes les plus proches durent soutenir ce petit groupe. Léonor se manifesta de nouveau pour dire qui elle était. Maria la contempla, avec amour, et lui dit :

– Soyez la bienvenue ! C'est la fête des anges !

Les trois dames se présentèrent sous ses yeux, en lui demandant si elle les reconnaissait.

– Oui, dit Maria, d'une voix exténuée. Je reconnais mes amies d'il y a quatorze ans. Vous n'avez pas changé, toujours jeunes et jolies. Le bonheur nous empêche de vieillir... Et moi, vous m'auriez reconnue ?

Elles ne répondirent pas : toute flagornerie eût été absurde, si elles avaient voulu cacher leur propre stupéfaction.

– Dona Maria, dit l'Abbesse, votre mari se trouve à la conciergerie. Trouverez-vous la force de descendre jusque-là, Madame ?

– Il ferait beau voir qu'elle ne la trouvât pas ! dit Sœur Joana des Cinq Plaies. Si j'y vais avec mes quatre-vingt-huit ans et ma goutte, pourquoi ne pourrait-elle venir ? Allons-y donc. C'est moi qui vous

donnerai le bras, et Álvaro me le donnera. Imaginez que vous avez l'éternité entre vous ; et je trouve que la comparaison n'est pas inepte : la bonne éternité commence avec l'innocence de la vie, que représente cet enfant, et se poursuit avec l'heureuse issue des souffrances, dont ma chère Maria m'offre un exemple, et, en plus, elle s'appelle *Glória* !

Cependant, la poésie dans la cour stagnait à l'intérieur des cœurs repus de ces bardes inquiets. Ils avaient vu arriver la caravane flanquée de flambeaux et c'est tout juste si le 'docteur' Ferro n'improvise pas une élégie à ce semblant de convoi. Parmi les apprentis poètes, quelques-uns se pressaient autour des sveltes matrones descendues des litières, et ils sentirent dans leur gorge s'enfler la veine de la poésie profane. Mormo voulait voir dans cet incident la réclusion forcée de ces dames, et fit preuve d'une aisance empressée en allant demander aux maris eux-mêmes qui étaient ces dames, et sur l'ordre de qui on les cloîtrait à minuit. Les maris eurent la complaisance d'éclaircir ce mystère, cette explication enflamma tous les fils d'Apollon et, sur chaque lèvres, bouillonna une strophe d'une ode enthousiaste à la rédemption de Maria da Glória. Apprenant qu'on préparait une flambée d'odes, Ferro dit à haute voix qu'il proposait une pièce à qui ramènerait dans une voiture les deux chanoines de Braga et les odes correspondantes.

Avec ces facéties et bien d'autres, les poètes imprimèrent un nouvel élan au concours, bien que les fenêtres se vidassent de toutes les sœurs, de toutes les novices, et de toutes les domestiques, attirées par cette scène inédite, et obéissant à leur cœur plus qu'à la curiosité.

On se souvient encore du premier quatrain d'un sonnet déclamé par le 'docteur' Ferro :

Partez, Sœurs, pars, novice, pars la fille,  
Goûter la joie d'un cœur qui se confie,  
Mais laissez là, pour nous prêter l'oreille,  
Une ombre au moins, sinon... une bouteille !



## VII

*Dans la prière qu'y a-t-il d'autre que cette  
force redoublée, capable de nous retenir dans  
la chute ou de solliciter pour nous le pardon,  
si nous nous abîmons ?*

Hamlet  
SHAKESPEARE

**M**ANUEL TEIXEIRA attendait, adossé à une colonne du portique. Ses amis s'employaient à le préparer à cette émotion. Ils le voyaient si agité qu'ils appréhendaient l'effet du choc qu'il ressentirait en revoyant Maria da Glória pour la première fois.

Sebastião de Brito disait :

– Tu dois t'attendre, Manuel, mon frère, à voir une femme bien différente de la femme délicieuse qu'était Maria da Glória, il y a onze ans. Les saints prétendent que les âmes respirent librement dans les couvents ; mais moi, qui ne suis pas un médecin, ni même un saint, je soutiens que l'atmosphère des couvents est forcément un poison pour les poumons d'une jolie jeune femme.

La suite eut le bon goût de rire au trait du morgado des Olivais ; mais le négociant eut un geste agacé, et s'essuya la sueur qui coulait sur son front.

La porte s'ouvrit : c'était la supérieure, à la tête d'une procession de moniales, de novices et de domestiques. Au milieu d'elles, il y avait Maria da Glória, au bras de Joana des Cinq Plaies, qui avait sa main gauche posée sur l'épaule d'Álvaro. La lumière qui les éclairait était dispensée par des cierges de cire à la clarté desquelles Manuel Teixeira cherchait, de ses yeux affolés, sa femme. Il la vit, et la reconnut. Poussé par son anxiété, il alla jusqu'à passer le seuil de la porte ; mais la supérieure, tendant la main vers lui, dit avec un sourire affectueux :

– Veuillez avoir la patience d'attendre ici : il est interdit d'entrer, même aux maris qui se repentent.

Maria da Glória ne pouvait clairement distinguer les silhouettes qu'elle devinait dehors, devant la conciergerie. Presque suspendue au bras fragile de la religieuse décrépite, elle demanda à Cecília de la retenir par l'autre bras. Toutes se disputaient pour la soutenir, et la portèrent presque jusqu'à la porte. Elle sentit alors des lèvres tremblantes qui lui baisaient les mains avec ferveur. C'était Manuel Teixeira qui s'était agenouillé devant elle.

– C'est toi ? dit-elle. Tu es donc arrivé à me reconnaître ?

– Comment aurais-je pu ne pas te reconnaître, ma pauvre Maria ? répondit-il, noyé de larmes, suffoquant à force de gémir.

– Toi aussi, tu as des cheveux blancs, reprit Maria da Glória en souriant. Les gens heureux vieillissent autant que les infortunés ! Ne reste pas comme ça, Manuel... On ne s'agenouille pas aux pieds d'une amie... Ou elle a pardonné avant qu'on s'humilie de la sorte,

ou elle ne pardonnera jamais. Lève-toi...

– Agenouillez-vous devant Dieu, oui, devant Dieu, Monsieur Manuel Teixeira, dit sœur Joana, et versez bien des larmes pour le louer et le remercier de vous avoir rendu cet ange. Maintenant, je repars avec elle ; pour l'instant, elle nous appartient ; demain, nous vous la rendrons. Allez avec vos amis à l'hôtellerie du couvent. Notre bonne Supérieure vous y fera servir du thé. Allez vous reposer, ou faites des vers si vous êtes poètes ; cette nuit, nous sommes tous poètes, nous recelons tous en notre cœur un hymne d'actions de grâce au Seigneur de la Miséricorde et de la Justice.

Maria da Glória serra la main de son mari, en balbutiant quelques mots, et en fit autant avec son beau-frère, qui lui servit cette tirade d'un homme de la cour amoureux de toutes les dames de la cour :

– Je me m'attendais pas à vous voir si ravissante, Maria, ma sœur ! Je vois à présent que les privilèges des immortelles sont passés dans les roses de votre beauté (Sebastião de Brito avait dit cela quelques mois auparavant à une marquise bien conservée, et appris qu'elle avait répété ce mot à tout le monde en affectant d'en être agacée ; mais ravie que la métaphore fût applaudie comme elle l'était en effet). La grâce du monde, continua-t-il, en offrant du tabac à l'abbesse dans une tabatière en or, flétrit les fleurs, et celle de Dieu les fait reflourir. Vous êtes telle que vous étiez, Maria, ma sœur ; et s'il n'y avait pas l'aimable pâleur qui accentue votre douceur, vous seriez moins belle, ou aussi belle que vous l'étiez.

Maria rit, mais délicatement, ainsi que les dames de Lisbonne. Quelques rires légers jaillirent en même temps d'un groupe, qui se muèrent en francs éclats de rire plus loin ; c'étaient les novices, de vraies sauvages, selon l'abbesse, qui mettaient le monastère sens dessus dessous, et qui ne pourraient jamais progresser dans les sentiers qui mènent au Ciel.

La sœur tourière parla de fermer la porte quand Brito fut venu à bout de son compliment ampoulé. Manuel Teixeira baisa la main de Maria, et lui demanda si le petit restait avec elle.

– Il reste avec elle, dit joyeusement sœur Joana, parce qu'il doit me ramener dans ma cellule. Si ces dames le désirent et si notre Mère Supérieure y consent, elles peuvent rester elles aussi. Saint Benoît, notre patron, tolère tout aujourd'hui, en l'honneur de notre ange, qui n'a pas demandé du bonheur que pour elle. Allons-y donc, avec l'aide de Dieu.

Les portes se refermèrent. Maria veilla toute la nuit ; il y avait, autour de son lit, ses vieilles amies, les religieuses les plus proches d'elle, et son fils qu'elle caressait, et qui s'était endormi, le front contre l'oreiller de sa mère.

Manuel Teixeira et ses compagnons, sauf Sebastião de Brito, passèrent la nuit dans l'hôtellerie du monastère. Le hobereau des Olivais, qui éprouvait autant d'amour pour les Muses qu'elles lui battaient froid, fut jusqu'à quatre heures du matin le spectateur le plus enthousiaste de l'assistance : il applaudissait d'une façon délirante, et braillait des *bis* en mobilisant toute la puissance de son admiration pulmonaire.

Je m'écarte un peu du cours des événements pour répondre aux remarques de quelque lecteur.

Il me dit :

Je m'attendais à lire quelques pages sentimentales et jolies, amenées par les retrouvailles entre Maria da Glória et Manuel Teixeira. J'ai été floué. Aucun des deux n'a rien dit qui fit pleurer ou nous procurât un semblant d'émotion. L'auteur laisse passer de pleines marées de poésie. C'était le moment d'exposer les trésors de son style plaintif. Même un apprenti romancier n'aurait pas manqué de tirer de la poitrine du mari quatre apostrophes détremées par un bon déluge de larmes. Il eût été beau de le faire discourir une heure durant à genoux aux pieds de son épouse pâmée toutes les cinq minutes. Qu'elle pardonnât, ce ne serait pas seulement juste, ce serait dramatique : une parole miséricordieuse devrait cependant échapper de son cœur, après que les religieuses auraient toutes pleuré en chœur, et que Sœur Joana se serait longuement étendue sur le pardon des injures. En plus, personne ne s'est évanoui ! Ce qui eût été touchant, c'est qu'elle eût été emmenée en haut dans les bras des épouses du Seigneur, et qu'il fût resté dehors, sinon sans connaissance, du moins pour déclamer une harangue d'un quart d'heure avant de tomber, exténué, dans les bras de ses amis. Ça oui, un tel passage suffit pour établir la réputation d'un roman, et faire vendre quelques milliers d'exemplaires de plus. Écrire les choses telles qu'elles se passent dans le monde, telles que nous les voyons à notre porte ! Il vaut mieux alors ne pas proposer des copies de la réalité. Ce que l'on veut, c'est que le romancier nous rende la société, la vie, et les passions pires ou meilleures qu'elles ne sont. C'est délicieux de lire une scène qui n'a rien de naturel, et de dire : *Ça ne se passe pas comme ça, mais si ça se passait comme ça le monde serait plus agréable* . Où se trouve l'imagination du romancier qui répète ce qu'il a vu, ce qu'il a lu, ou ce qu'on lui a raconté ?! C'est comme si l'on disait que le théâtre doit être une photographie de la vie ! Apportez vos petits drames véridiques, et vous verrez que même les musiciens de l'orchestre ne les supporteront pas. Pour le roman, c'est exactement la même chose. S'il ne nous émerveille pas, il nous ennuie. A-t-on jamais vu une chose pareille ?! Un auteur qui laisse se dérouler glacialement cette scène dans la conciergerie du couvent ! Les époux auraient aussi bien pu disserter au sujet de la calomnie qui a coûté onze ans de tourments à une épouse sans tache. Car le remords n'était pas un aiguillon suffisant pour mettre un mari hors de lui dans cet endroit si poétique, et le contraindre à s'emporter contre lui-même, et à faire assaut d'éloquence, de phrases bien senties et de larmes aux pieds de sa femme ! Pas même un *ah* ! Pas même un *oh* ! Nous n'avons rien entendu !... C'en est trop ! Il se peut que cela se soit produit de la sorte, et que le fait tel qu'il est ici décrit, l'auteur l'ait lu dans le manuscrit du Père Álvaro ; mais cela n'absout pas l'artiste qui reçoit une pierre des mains de la nature, et en fait une Niobé, ou un Laocoon. Le romancier est le sculpteur des passions : les embellir, les corriger, leur donner avec des mots l'expression

qu'elles sont incapables de rendre esthétiquement, voilà son métier. Et si l'auteur ne m'entend pas, je lui précise ma pensée : il faut croire que les témoins de la scène entre Manuel Teixeira et son épouse ont été émus parce qu'ils ont vu sur leur visage les mouvements de leur âme ; mais nous, qui ne les avons pas vus, nous avons besoin que la fantaisie de l'écrivain nous en offre une description qui ébranle nos nerfs, et enlève notre esprit à des hauteurs où les enlèvent les romanciers à la mode. Que cet amical reproche vous reste donc gravé dans la mémoire ; et la prochaine fois, fouettez votre imagination, si vous voulez que votre réputation de romancier reverdisse, humectée par la rosée de nos larmes, et saluée par nos éclats de rire. Pleurer ou rire, c'est tout ce qui importe. Celui qui ne parvient à aucun de ces deux résultats, qu'il ne vienne pas nous assommer.»

Je réponds en disant au lecteur entendu que je partage son avis, et que, si j'en crois mon expérience, la vraisemblance, une qualité que j'ai développée dans mon art, a porté de rudes atteintes à la valeur de mes romans. Il y a longtemps que je ne tue personne, si ce n'est de maladie : tout au plus, pour embellir la mort en lui donnant un nom apprécié des poètes et des lecteurs sentimentaux, j'ai appelé phtisie ou congestion cérébrale ce qui, en bonne pathologie, s'appelle hydropisie ou inflammation intestinale. Personne ne s'est donné la mort dans mes derniers romans, et aucune femme perdue n'a été réhabilitée dans un amour virginal. Cela contrarie mes modestes aspirations, je le sais bien ; mais puisque c'est ainsi, je ne reviens pas sur mes pas. Je continue sur ma lancée, sans vraiment solliciter mon imagination, un mal dont je suis gravement atteint, en employant mes plus belles couleurs et mes meilleurs pinceaux à copier la vérité, quoique celle-ci soit terne et insipide pour les amateurs d'images. Je me suis déjà épuisé à répondre dans d'autres livres à des observations que m'a faites la critique, pas celle que l'on imprime, mais celle de mon entourage. La France, chez Bernardin de Saint-Pierre, méprisait l'histoire simple de Paul. Ils reprochaient sa stérilité à l'auteur qui ne l'a pas fait se lamenter, dans un monologue empreint de désespoir, auprès du cadavre de Virginie. Ah, si je pouvais connaître, pour l'un de mes livres, ne serait-ce que l'ombre de la renommée de ce roman ! Combien de milliers de romans, d'après vous, cher lecteur, après une heure de décantation, ont été engloutis dans le gouffre de l'oubli, depuis que l'œuvrette du grand naturaliste reçoit le tribut des larmes que Napoléon lui payait à Sainte-Hélène.

Dans ce genre d'écrit, le sceau de l'éternité, c'est la nature qui le met. Le temple des livres immortels est desservi par peu de prêtres ; mais c'est une grande gloire pour eux que ce culte sans fracas ! N'allez pas croire que je garde ici un œil sur la niche du Temple de l'Éternité où vont me fourrer les générations futures — j'emploie le terme *fourrer* parce que nous ne pouvons pas y tenir tous ! Non, Messieurs. Mon intention à moi, c'est de vous convertir, cher lecteur, à la religion de la vérité, et je compte vous inciter à relire cette scène languissante et froide de la conciergerie de Vairão. Et si

quelqu'un me dit que j'offre des explications cavalières, je réponds que c'est ainsi que je respecte mes lecteurs, et que je me propose d'adoucir la dureté des quelques personnes qui me tiennent entre les dents de leurs critiques, parce que je ne les fais ni pleurer ni rire.

Voilà ma réponse, et je m'en retourne à ce concours de poésie.

L'on était arrivé au point du jour quand la plupart des poètes se retirèrent avec leurs Muses enrôlées par la fraîcheur de la matinée. Les dames de Lisbonne, fascinées par un concours aussi nouveau, ne se couchèrent pas et passèrent de grille en grille en demandant qu'on leur apprît à proposer des thèmes. Les religieuses notèrent que la petite jeune fille en particulier, si les vers qu'on lui proposait portaient sur un sujet sacré, n'était pas satisfaite et n'éprouvait aucun enthousiasme à les répéter à un poète. Mais si quelque idée amoureuse affleurait dans le thème, il fallait voir la stupéfiante vivacité, la façon presque langoureuse dont l'espiègle jeune fille prononçait les mots du vers. Son père, qui s'était, comme on l'a dit, mêlé aux poètes, était ravi d'entendre la voix de sa fille, et la présentait comme telle aux troubadours conquis par la voix argentine et insinuante qu'elle avait. Parmi eux, celui qui se trouvait dans l'âge le plus vert et nourrissait les plus vertes espérances, se sentit pris d'amour pour cette voix, et d'un amour si ingénieux que, même les vers d'inspiration sacrée, il en profanait l'idée pour en faire des madrigaux. Leonor était enchantée d'entendre son poète, et demandait déjà, avec une anxieuse curiosité, qui il était. On lui dit que c'était le puîné d'une noble maison de Vila do Conde, aussi bon poète que mauvais fils, qui avait donné bien des chagrins à ses parents. Cette dernière circonstance ne l'empêcha pas, jusqu'après le lever du soleil, de soutenir en compagnie de quelques novices le concours dont l'unique poète était celui de Vila do Conde. Elle ne voulait pas se retirer sans voir le visage du barde à qui l'on devait ces sonnets amoureux. Elle le vit, elle entendit sa prose, et le jugea aussi aimable prosateur que poète. Elle lui fit, entre les grilles, d'affectueux adieux, puis alla se promener dans le clos, et rêva, comme peuvent rêver les cœurs fatigués à quatorze ans.

\*\*\*

## VIII

*Oh... Nec te aleator ullus est sapientior...*  
Aucun pilier de tripot n'est plus adroit que toi  
PLAUTE

Maria da Glória, Leonor et ces dames sortirent avec Álvaro dans l'enclos attendant au parloir le plus vaste du monastère. Elles y étaient attendues par les hommes, excepté Manuel Teixeira qui avait fait demander à la supérieure un parloir spécial où il pourrait s'entretenir seul à seule avec sa femme. Maria da Glória, mise au courant de cette requête, écrivit à son mari ces quelques lignes :

*Ta dignité et la mienne nous imposent à tous deux la délicate obligation de ne pas prononcer un mot touchant les événements qui m'ont conduite dans cette maison. J'ai plus que suffisamment invoqué en vain mon innocence ; répare à présent la faute de ne pas m'avoir écoutée en te présentant à mes yeux comme si ta conscience ne te tourmentait pas. Si tu as besoin de t'épancher, adresse-toi à Dieu, et tu y trouveras du réconfort. La Divine Providence écoute les innocents et les criminels.*

*La requête que tu as présentée à Madame l'Abbesse ne peut-être, de mon côté, exaucée. J'irai au parloir, mais Álvaro sera là, avec nous. Je sais que tu te retiendras de confesser tes fautes en présence de ton fils, qui les ignore.*

Manuel Teixeira se trouvait déjà dans le parloir quand il reçut ce billet et, quelques minutes après, Maria apparut en compagnie d'Álvaro. Son mari la serra contre son cœur et lui dit :

- C'est ainsi que tu te venges, Maria ?
- Que je me venge !...
- Tu savais que les souffrances que m'inflige le remords, seules les larmes pourraient les soulager, et tu m'interdis de parler et de pleurer, pour que je n'entende pas de ta bouche le mot *pardon* !...
- J'ai pardonné, balbutia-t-elle.
- Et ton pardon, mon amie, doit-il me donner l'espoir que tu puisses me rendre un jour cet amour que j'ai payé si mal ?
- Tais-toi... Ne me parle pas d'amour... Que viens-tu demander à une femme malheureuse qui a vieilli et qui est morte ici ? On dirait que tu es incapable d'imaginer ces jours et ces nuits tout au long de onze ans ! Qui espère trouver un cœur chez une femme qui a tant souffert ! Demande-moi si je peux aimer mon fils, et rien de plus. Et que veux-tu de moi en plus, Manuel ?
- Je voulais posséder, ainsi que mon fils, une part de ton amour. C'est impossible ? Je ne me plaindrai pas. J'accepte ton indifférence

comme un châtement ; mais ne me hais pas, ma fille, ne me hais pas. J'ai été ton bourreau parce que j'étais sincèrement ton amant...

– Ça suffit !... dit Maria da Glória à grand peine, en jetant sur Álvaro un regard sans larmes. Avez-vous oublié ce que je vous ai demandé ?

Manuel Teixeira obéit à sa femme et la contempla en silence, tandis que Maria appuyait sur son cœur le visage de son fils. Durant les minutes que dura une telle contemplation, quel devait être l'état d'esprit de cet homme ? Une angoisse mortelle, un tourment sans nom, et aucun remède quand la compassion refuse de lui ouvrir le soupirail des larmes. Que voyait-il ? Les reliques d'une grande beauté, ses cheveux blancs, ses paupières violacées, les rides sur son visage décharné, la décomposition de ce visage qui avait été l'image, le symbole vivant de la grâce et de l'harmonie. Qu'avait-il fait durant ces onze années qui avaient dévoré sa beauté et son cœur de martyr ? Ce devait être la question qu'il s'était posée, tandis que les larmes bouillonnaient sur ses yeux. Qu'avait-il fait ? Il avait partout apparemment vécu dans la joie et l'opulence. Il avait eu des palais à Naples, et s'était à ce point élevé dans ses pompes qu'à Paris il fut remarqué par des personnages indifférents. Tandis que son épouse pure lui demandait, d'ici, juste une visite de son fils et laissait le père jouir pleinement du fruit de son patrimoine à elle, qui était cette femme qui, exténuée de bonheur, s'appuyait au dossier satiné de ses voitures, et se sentait lasse du luxe de ses palais de Naples et de Belém ? Comment a-t-il pu si vite se remettre des regrets que lui inspirait son épouse, avec les caresses vénales de cette italienne aux pieds de laquelle il déversait l'or qu'il avait ramené de Macao, et qu'avait engrangé le labeur infatigable d'un père qui se privait de ce qui lui semblait indispensable à la future aisance de sa fille ?

Telles devaient être les désolantes réflexions du négociant, ou alors il devait ressentir de plus grandes souffrances, quand il se jeta comme un fou aux pieds de Maria, en s'écriant :

– Tu ne peux me pardonner !

Maria se hâta de le relever, et lui dit :

– Si mon passé mérite à tes yeux quelque compassion, ne t'acharne pas sur moi. Lève-toi. Nous allons sortir, j'ai l'impression de manquer d'air. Nous allons éprouver mes forces. Donne-moi ton bras, Manuel. Nous irons voir de près les arbres que je vois depuis onze ans de ma cellule.

Manuel Teixeira se sentit réconforté par le courage et les sourires de sa femme. Ils sortirent, et seuls, et en silence. Álvaro voulait appeler Leonor, mais son père rejeta cette idée.

– Allons-y seuls, dit-il. Jouissons égoïstement de ce bonheur... quoiqu'il ne s'agisse que du mien...

Maria sourit et dit, avec des accents mélancoliques :

– Le *bonheur* !... L'as-tu connu avec l'amour de cet ange ?... Je te crois si tu me dis que oui... Du reste... Comment pourrais-tu être heureux, s'il y a un Dieu !...

Teixeira essuya le coup involontaire que lui avaient porté ces

paroles, et murmura :

– Dieu, qui a laissé ton innocence plongée onze ans dans les ténèbres... Quel Dieu !

– N'offense pas la main divine qui m'a soutenue... répliqua Maria.

Les familles réunies dans le parloir, ayant appris que les époux étaient sortis dans la cour, descendirent pour les y retrouver. Sebastião de Brito brailla de loin :

– Oh ! Attendez-nous là-bas, nous arrivons, nous aussi. Deux lunes de miel, ça fait beaucoup de lunes ! Vous pourrez parler tous les deux à Lisbonne, donnez-nous un bout de votre bonheur.

Quant tout le monde se retrouva ensemble, le morgado des Olivais continua :

– Tu veux savoir, Manuel ? Ta nièce Leonor est poète... Elle ne parle qu'en vers. Il faut qu'Álvaro soit poète.

Tous s'esclaffèrent parce que le projet de marier les deux cousins était connu de tous.

– Tu aimes donc beaucoup les vers, Leonor ? dit Maria.

– Beaucoup, surtout ceux que fait monsieur Sotto-Mayor.

– Qui est ce monsieur Sotto-Mayor ? répondit Maria da Glória sans se montrer autrement surprise.

– Elle connaît déjà les poètes par leur nom, répondit gaiement le père. Sotto-Mayor est un garçon de Vila-do-Conde et c'est pour sa Muse que la petite a déjà perdu cette nuit, et perdrait la vie, s'il lui promettait une éternité de sonnets.

– Déjà une telle passion pour les vers ! rétorqua la mère d'Álvaro. Sais-tu faire des vers, mon fils ?

– Non, Madame, je suis encore trop jeune, répondit Álvaro. C'est ma cousine Leonor qui a lu beaucoup de vers.

– J'ai déjà lu Bocage, fit la jeune fille soulignant cette phrase d'une mimique affectée. J'ai également lu *Belmiro*, et les poésies de Garção, et de Quita, et de Lobo, et bien d'autres que mon père a là-bas. Et Dona Catarina de Balsemão, et la marquise d'Alorna aiment beaucoup m'entendre réciter des sonnets et me reprennent quand je n'y mets pas le ton.

– Bravo, dit Maria. Te voici une vraie lettrée, ma nièce !... Veux-tu prendre le voile pour goûter les délices d'un concours poétique tous les trois ans ?

– Prendre le voile ! Dieu m'en préserve ! Je ne comprends pas que l'on puisse vivre dans un couvent ! Plutôt la mort qu'un tel sort !

Le morgado trouva très drôle ce trait de la jeune fille, et s'accorda avec elle pour ne pas comprendre qu'il y eût des gens qui voulussent se tenir à l'écart du monde qui, selon lui, n'était pas aussi mauvais que les misanthropes le disaient en le calomniant.

Tous les promeneurs se mirent à discuter à ce sujet, Maria da Glória soulignant le bonheur qui règne dans les couvents quand la paix règne sur le cœur et sur la conscience. Là-dessus, le poète de Vilar do Conde apparut et Léonor s'écria, toute frémissante :

– Le voici ! C'est lui !

– Qui, lui ? firent plusieurs voix.

– Mon poète !

– *Ton poète !* dit Maria da Glória, laissant percer son agacement. Et, prenant son beau-frère à part, elle lui dit à l'oreille : Ne laissez pas votre fille s'exprimer ainsi, ce n'est pas joli !...

– Pourquoi, ma sœur ? dit le morgado à voix haute. Voilà bien l'effet des couvents ! Que de pruderie ! Qu'est-ce que ça peut faire qu'elle dise *son poète* ? Des mots qui ne signifient rien dans cette bouche, ma sœur Maria ! C'est une enfant : laissez-la parler.

Miguel de Sotto-Mayor avait rejoint le groupe, et il le salua avec autant d'aisance que d'élégance.

– Vive le poète ! dit Sebastião Brito. J'aime les poètes, et leurs relations. Votre belle muse est-elle allumée pour cette nuit ?

– Ma muse, dit le jeune homme, est toujours froide ; et si elle a connu quelque réussite, elle la doit aux chaleureuses louanges que vous lui prodiguez, bien qu'elle ne les mérite pas.

– Au contraire : ma fille est enchantée de vos vers, et sait déjà qui vous êtes, Monsieur. Vous avez là une enfant qui a déjà lu les meilleurs auteurs portugais.

– Raison de plus, rétorqua le citoyen de Vila do Conde, pour ne pas apprécier mes poésies mal dégrossies et sans autre mérite que leur naturel.

Le poète se joignit au groupe, débitant des futilités en réponse à celles de l'intarissable morgado, et remerciant par de discrètes œillades l'expression pénétrante des yeux de Leonor, qui semblait captivée par ses discours.

La communauté se mit en frais ce jour-là pour un banquet somptueux et délicat. L'Abbesse, qui était également le 'commandant-en-chef' de Vairão, enfreignit largement les règles de son ordre en autorisant les familles de Lisbonne à dîner avec elle et d'autres religieuses d'un rang supérieur. Pendant ce temps, les poètes, qui ne l'étaient que la nuit, mangèrent ce jour-là comme s'ils n'avaient été là que pour improviser des vers, et rendre honneur au réfectoire des moniales. Et cependant celles-ci, en hôtesse riches et généreuses, ne se plaignirent pas comme celles du temps du roi Dom Dinis, des quantités de nourriture absorbées par les Riches-Hommes et les Noblets\*.

Les hôtes du couvent se rendirent à la tombée de la nuit à la croix de la cour. C'était une belle soirée d'été que celle de ce jour de septembre. Maria da Glória ne répondait pas aux manifestations de

---

\* Les lecteurs de l'*Introduction au Dictionnaire des Synonymes* de Fonseca connaissent bien cette antiquaille, déterrée par João Pedro Ribeiro : *Dom Danis, roi de Portugal, par la grâce de Dieu... à son grand officier, salut. Sachez que l'Abbesse du moustier de Vairão m'envoie dire que les Riches-Hommes et les Noblets, etc. qui sont naturels du dist moustier viennent dans ce moustier manger les natures, s'y ostoier démesurément, et qu'ils se sont tant mis à tas dans ma Retraite, qu'elle et les autres dames, qui allaient servir Dieu, ne peuvent y vivre, ni maintenir le dit moustier en l'état ; je ne le trouve point bon, s'il est ainsi, ce pourquoi vous mande de ne le pas souffrir des susdits, etc. Au cas que vous ne le feriez, je me tournerai contre vous, et ferai réparer par votre maison tous les dams, etc.* Quels fidalgos que ceux-là qui allaient délibérément s'installer dans le monastère pour manger les natures (c'est-à-dire les revenus) des moniales !

joie de tout ce monde qui la félicitait et ne pouvait comprendre sa tristesse. Ses amies qui auraient aimé s'y voir plongées lui parlaient de la société de Lisbonne. Elle répondait mélancoliquement :

– Qu'ai-je à faire, moi, de la société !... Le bras qui blesse en diffamant, ne se retire jamais quand il se repent sans laisser de plaie incurable. Je ne déteste pas le monde, mais je le méprise. Donnez-moi une maisonnette et mon fils, je ne veux rien de plus. Si cet enfant était mort, il y a longtemps que je dormirais dans la retraite que m'offre cette maison ; ou, si Dieu voulait prolonger mes épreuves, jamais je ne sortirais d'ici.

Manuel Teixeira avait entendu ce discours qu'il interrompit avec beaucoup d'amertume.

– Je ne compte pour rien à tes yeux dans ta vie, Maria ?

– Tu es le père d'Álvaro, je t'estime et je te respecte, aujourd'hui comme toujours. Que veux-tu de plus de moi ? Le bonheur d'une femme est très fragile, et ne peut en tout cas être restauré quand on le tue avec le poison de l'ingratitude... Excuse-moi, mon ami. N'attends pas de miracle que les prières des servantes de Dieu n'ont pu obtenir. Il y a eu ici bien des personnes qui ont demandé au Seigneur de m'accorder un rayon de réconfort et de joie. Ce que le Ciel m'a concédé, ç'a été la résignation et l'amour de cet enfant.

Maria da Glória évitait déjà de s'entretenir seule avec son mari. Elle était blessée par les expressions dont il habillait sa passion pour adoucir ses accès de remords. Elle ne l'aimait pas ; disons-le hardiment au nom de la vérité et de la nature : elle ne pouvait l'aimer. Elle aurait dû pardonner et pardonna sa passion jalouse exaspérée par son orgueil ; mais ce mépris obstiné durant onze ans, ce silence outrageant aux lettres passionnées d'une mère qui suppliait en vain de baigner le visage de son fils de ses dernières larmes, ça non, cette femme vertueuse ne pouvait le lui pardonner.

Nous verrons plus tard les idées nobles et singulières qui étaient celles de Maria da Glória.

Nous en sommes à la dernière nuit du concours poétique. Le départ des familles pour Lisbonne a été fixé à quatre heures du matin. Les poètes se sont engagés à empêcher les voyageurs de fermer l'œil jusqu'à cette heure-là, et se sont acquittés gaillardement de cette délicate mission. Heureux temps que ceux-là, où la poésie était l'ennemie du sommeil.

S'il y eut quelqu'un pour ne pas bâiller, ce fut Leonor. Le barde de Vila do Conde se surpassa dans les mignardises, les doux propos, le ton amoureux de ses sonnets et de ses dizains. Sa passion palpait dans tous les genres : dans le sonnet, elle était impétueuse et énergique ; dans le dizain, toute en fleurs et suave. Ferro avait surpris quelques vers qui lui inspirèrent ce sonnet qu'il chanta, et dont on ne m'a, à mon regret, répété qu'un morceau :

Quels doux roucoulements lâche ce tourtereau  
Pour la précieuse tourterelle au cœur épris !  
Attention aux vertus exposées aux cahots :  
Nous allons avoir droit à des péripéties !

Miguel de Sotto-Mayor, qui essayait les rires et les moqueries de la plèbe, éprouva quelque humeur contre l'improvisateur de Porto, et voulut le provoquer. Mises au fait de ce conflit, les nonnes s'interposèrent et Léonor se joignit à elles, en disant d'une voix qui ordonne et ne demande pas :

– Faites ce que je vous dis, sinon, je ne suis pas votre amie.

Or le Ferro, qui avait juste fait un peu mine de comprendre qu'on le provoquait, une fois calmée l'ardeur du troubadour de Vila do Conde, montra à quel point il était incorrigible dans un sonnet dont on se rappelle les tercets :

.....

D'un aussi noir tableau, mon pinceau se démet :  
Piétiner du pardon les vénérables lois,  
Me tuer pour un rien, un simple quolibet,

Quel homme si cruel, ô Seigneur, on vous doit !  
Si d'un fer aiguisé ma bedaine est percée,  
Quel déluge de vins et pâtés l'on verra !

Je n'ai pas cherché à savoir les ruses innocentes dont usa Leonor pour quitter le groupe des dames, et disparaître parmi les domestiques qui s'entretenaient en prose avec leurs connaissances à des fenêtres à l'écart des endroits trop fréquentés. Miguel de Sotto-Mayor devait être informé de ce changement, parce qu'il abandonna, lui aussi, le théâtre de ses triomphes, s'exposant au soupçon d'être parti parce qu'il était froissé des facéties du 'docteur' Ferro. Les domestiques les plus proches de Leonor entendirent ce court dialogue entre la jeune fille et le poète :

– D'ici une heure nous partons pour Lisbonne, dit-elle.

– Et nous ne reverrons plus ? fit-il. Ce concours m'a été fatal ! Si seulement le Ciel avait voulu que mes yeux se ferment avant que je vous ai vue, Leonor !

– Je vous reverrai peut-être ; mais vous m'oublierez si vous ne me voyez pas !

– J'oublierai plutôt de vivre, je sentirai mon cœur mourir, dévoré par la saudade. Jurez-moi un amour éternel ! J'ai promis d'écrire au malheureux poète qui dorénavant comptera avec ses larmes les minutes qui lui restent à vivre.

– Je jure de vous aimer éternellement...

– Vous le jurez ? ! Mais oubliez-vous que vous êtes l'épouse qui a été promise à votre cousin ?

– Mon cœur est libre, expliqua-t-elle... Adieu, on me cherche, adieu, aimez-moi, et gardez l'espoir !

Les dames se trouvaient à la conciergerie quand Leonor descendit. Il manquait Maria da Glória et l'on sentait dans ce couvent, en dehors du remue-ménage, de la tristesse chez beaucoup de nonnes. Maria da Glória était entrée dans la chambre de sœur Joana des Cinq Plaies pour lui donner un dernier baiser et s'était évanouie dans les bras de la religieuse et de Cecilia. Elle était revenue à elle,

et n'arrivait pas à retenir ses gémissements, comme si elle se voyait en partant arracher son bonheur. Álvaro pleurait à côté d'elle. Eufémia en était à demander qu'on la laissât rester là avec sa patronne et le petit. La sainte, en montrant un courage affecté, lui imposait le devoir de changer de visage, de paraître joyeuse, et heureuse des bonnes dispositions de son mari. Les contraintes de cette situation finirent par l'emporter ; et Maria da Glória reprit, en embrassant son fils avec frénésie, assez de courage pour lui sacrifier l'angélique amitié de ces dames.

La lumière du matin pointait quand ils prirent le chemin de Porto. La cloche de Vairão sonna mâtines, les religieuses entrèrent dans le chœur, et y trouvèrent Sœur Joana des Cinq Plaies de Seigneur. Après la fin des psaumes, la sainte éleva la voix, qu'on écoutait toujours comme la parole d'un ange, et dit :

- Supplions la Miséricorde Divine d'accepter le calice de l'innocente Maria da Glória pour épargner de futurs chagrins à cette famille, si les mystérieux desseins de Dieu lui en réservent.

Quelles devaient être tes visions, ô sainte ! ?

## IX

*Poiché suo fui, non ebbi ora tranquilla, Né spero aver...*

Rime.

PETRARQUE

**J**E RENDRAI COMPTE en peu de mots de la vie chez Manuel Teixeira de Macedo, durant cinq ans. Le lecteur apprécierait peut-être le récit détaillé des événements qui n'ont pas manqué de s'enchaîner pour rendre ses fleurs au printemps de Maria da Glória, et adoucir l'aigreur qu'un supposé déshonneur avait dû instiller dans l'esprit du banquier. C'est une erreur. Les printemps de l'âme, si l'aile noire d'une tourmente les effeuille, ne retrouveront jamais leurs fleurs ; et les bourreaux qui aiguisent le fil de leur orgueil pour lui immoler sans pitié leurs victimes, s'infligent de tels coups et ouvrent une telle plaie sous l'effet du remords, que même le baume du repentir ne la referme pas.

En pénétrant chez son mari, Maria da Glória lui dit, en l'absence de tout témoin :

- Tu accueilles chez toi une *sœur*, mon ami. Donne-moi une chambre dans cette maison, à côté de celle de mon fils. Si tu me la concèdes, tu réponds aux désirs de mon cœur ; je ne veux rien de plus ; et me contraindre à accepter plus, c'est m'accabler. Je me suis habituée à la réclusion ; je la poursuivrai ici. Si elle me pesait là-bas parce que Dieu me bénissait dans l'ardeur de mon amour maternel, je serai heureuse, ici, chez toi, parce que j'ai à mes côtés tout ce qui me retenait à la vie, et que j'espérais retrouver. Il me serait pénible de te contrarier, ou de jouer la comédie. Ne change pas, Manuel, tes habitudes. Continue à être ce que tu étais avant de

venir me chercher pour me ramener chez toi. Je ne te demanderai rien sur ton passé, et je ne veux pas que tu m'en dises quoi que ce soit. Il suffit que j'en aie entendu parler par des personnes d'une curiosité malveillante, qui, il y a encore quinze jours, t'absolvaient, toi, pour me diffamer, moi. Cela suffirait pour me faire prendre le monde en haine, et me féliciter de vivre en le haïssant. Tu as eu la bonté de m'écouter avec indulgence, pour être généreux en tout. Me permets-tu ainsi de vivre comme je te le demande, à l'intérieur de cette maison ?

– Vis comme tu voudras, Maria, répondit Manuel Teixeira, visiblement blessé. Je me soumettrai à toutes les conditions que tu stipuleras, si d'elles dépend ton bien-être. Tu m'as dit que tu étais chez toi simplement ma sœur.

– Ta sœur.

– Tu confirmes ce que tu m'as déjà dit : ton cœur est mort pour moi.

– Un cœur de sœur n'est pas un cœur mort, mon ami. Ton épouse, tu la reconnaîtras aux extrémités auxquelles sera poussé l'amour que j'éprouve pour ton fils. Voilà ce que je suis pour toi aujourd'hui, et ce que je serai toujours.

– J'ai compris... Il sera fait selon ta volonté, Maria. Je ne me révolte pas contre ce châtement : racheter sa faute par d'amers chagrins, c'est un soulagement du remords pour des âmes qui ne sont pas tout-à-fait perverses. J'accepte tout.

Et il respecta religieusement cette promesse.

L'Italienne du palais de Belém se trouva d'un seul coup plus riche ; mais c'était pour solde de tout compte. Le millionnaire lui avait donné, avec l'argent, le conseil de se retirer à Naples avec leurs deux enfants. La cantatrice garda l'argent, et lui renvoya son conseil. Si jusque là, cette perfidie était restée secrète, elle devenait évidente avec le temps par un effet de la vanité. Le nouvel amant s'enorgueillit de la substitution et s'afficha en redoublant la magnificence de la Napolitaine. Manuel Teixeira voulut récupérer ses enfants ; mais elle lui répondit que ses caprices de femme n'avaient rien à voir avec son cœur de mère ; et elle ne lui confia pas leurs enfants.

Álvaro ne retourna pas au collège, sauf pour aller montrer à son maître et ami ses larmes de joie.

– C'est ma mère, disait-il, qui est à présent ma préceptrice. Tout ce que je savais, c'était bien peu à côté de ce qu'elle m'apprend. Elle m'a dit que ses heures de résignation, elle les avait consacrées à l'étude. C'est un plaisir de l'entendre discourir au sujet de quelque passage de l'Histoire ; mais ce qui me fascine, c'est ce qu'elle me dit de la vie.

– Votre père, dit le professeur, doit se sentir heureux quand il l'écoute...

– Mon père se mêle rarement à ces conversations. Cela fait deux ans que ma mère est revenue du couvent et, depuis, je ne sais comment expliquer l'air sombre de mon père. Il lui parle avec douceur et volontiers ; mais, quand je le trouve seul à son cabinet, il

me semble que je vois ses cheveux blanchir et il n'a pas quarante ans, je crois. Je commence à tout comprendre, et vous allez m'expliquer, mon ami, ce qui m'échappe. Je pense que mon père est malheureux parce que ma mère le tourmente en montrant, sans le vouloir, des signes des épreuves qu'il l'a obligée à subir. C'est elle qui a vieilli, et à qui il reste peu de temps à vivre. Elle me dit souvent en pleurant : *Dieu permettra-t-il que je ne quitte pas ce monde sans t'avoir vu devenir un homme, et trouver le chemin du bonheur ?* J'ai bien peur qu'elle ne succombe aux effets de ses chagrins passés.

Un jour, Álvaro Teixeira rencontra João de Matos assis à côté du comte de Basto dans la voiture de ce dernier. João de Matos le vit, et fit arrêter la voiture. Le ministre de la justice mit pied à terre, et embrassa Álvaro.

- Vous n'avez plus gardé aucun souvenir de moi ? lui dit-il.
- Si, mais je n'ai pas osé me présenter chez vous.
- Eh bien, venez me voir, et n'oubliez jamais mes derniers mots.

Cette rencontre se produisit cinq ans après la visite de l'Intendant Général de Police à Manuel Teixeira.

En 1830, le négociant se retira complètement de ses affaires commerciales. Il n'avait plus assez de forces pour ce travail, et disposait de plus de ressources qu'il ne lui en fallait. Son train de vie était relativement modeste. De ses anciens équipages, il n'avait gardé que l'indispensable. Maria da Glória se rendait juste avec son fils aux Olivais à des heures où elle ne pouvait être observée. Álvaro, et lui seul, se trouvait constamment avec elle. Les gens qui lui étaient liés et qu'elle recevait chez elle renoncèrent à y venir, offusquées par l'air cérémonieux et la réserve avec lesquels ils étaient reçus, et prirent encore plus d'ombrage d'une vertu farouche qui ne rendait pas les visites. Les seules paroles bienvenues dans la chambre de Maria da Glória, c'étaient les lettres de Vairão, les unes de la sainte, d'autres de Cecília, et beaucoup de toutes les religieuses, auxquelles elle répondait toujours. Celles de sœur Joana cessèrent au bout de cinq ans ; mais Maria da Glória disait qu'elle la voyait toujours en rêve, et l'entendait du Ciel. Elle en parla comme si la sainte avait été élue pour lui servir d'ange-gardien, et quelques autres apportèrent leur lumière à l'autel de l'Éternel. Les jours où elle recevait de ces nouvelles, elle les célébrait en versant beaucoup de larmes : *Si tu n'étais là, disait-elle à son fils, ces saintes créatures auraient expiré dans mes bras.*

L'état de Manuel Teixeira s'aggravait de jour en jour. La Faculté lui recommanda l'air de l'Italie, après un voyage récréatif en Europe. Il demanda à sa femme si elle l'accompagnerait, et elle répondit que cette question la blessait parce que ce n'était pas seulement son devoir, mais aussi son désir le plus ardent. Le père d'Álvaro songea à emmener également Leonor. Maria approuva cette idée et Álvaro ne put cacher la joie qu'elle lui procurait. Le morgado des Olivais fut lui aussi ravi de cette invitation. Leonor, de son côté, ne prit même pas la peine de cacher à quel point ce voyage lui déplaisait. Elle dit qu'elle ne se sentait aucun goût pour les voyages, et laissa à son

père le soin de trouver des excuses pour l'en dispenser.

Comme si elle avait deviné la tristesse de son fils, Maria da Glória s'adressa à lui en ces termes :

– Álvaro, tu ne peux cacher ton cœur à ta mère. Tu as dix-huit ans ; je peux te parler sans aucun détour. Aimes-tu ta cousine ?

Álvaro rougit, et balbutia.

Maria poursuivit :

– Tu as déjà répondu, mon fils. Tu aimes ta cousine ; et moi, je te dis de faire tout ce qui est humainement possible pour l'oublier.

– Pourquoi, ma mère ?!

– Cette fille est née sous une mauvaise étoile. Le fond est bon ; mais l'éducation le lui a gâché. Peux-tu imaginer les perspectives qui vont s'ouvrir devant tes yeux ? La clé des merveilles de ce monde, ta richesse va te la donner. Je ne veux pas dire que ton or te permettra de découvrir des cœurs nobles et dignes de toi ; mais il est certain qu'autour de l'homme que tu seras, s'accumuleront les trésors les plus rares, et que tu choisiras alors ce qu'il y a de plus délicat. Oublie Leonor, mon fils. Fais comme si tu avais vu une vipère lovée au milieu des fleurs que tu aimais depuis ton enfance. Un jour, tu verras les fleurs desséchées, et la vipère prête à cracher son venin. Tu demanderas alors à l'ombre de ta mère quelle voix du Ciel a soufflé à son âme la prophétie que je te fais aujourd'hui.

Álvaro ne répondit que par un sourire obligeant, un triste sourire, qui trahissait une douloureuse angoisse qu'on n'ose confier. Ces lignes qu'a écrites Álvaro à Leonor en disent plus :

*Je croyais, ma cousine, que tu te plaisais dans notre famille. Mes parents t'aiment beaucoup, et moi... tu sais bien comme je t'aime. Tu te montres ingrate envers notre amour. Dieu connaît les raisons que tu as de ne pas partir. Souviens-toi de nous, et de moi ; et viens m'embrasser avant notre départ.*

Le lendemain, le morgado arriva à Lisbonne avec sa fille.

– Vous ne savez pas qui j'ai rencontré aujourd'hui aux Olivais ?! dit Sebastião de Brito à Maria da Glória. Vous souvenez-vous, ma sœur, de ce poète qui s'appelle Miguel de Sotto-Mayor ?

– Parfaitement... Il se trouve aux Olivais ?!

– En personne. Je lui ai demandé ce qu'il faisait là, et il m'a dit qu'il venait de Lisbonne et visitait les environs. Le fait est que ce garçon voyage comme un grand seigneur ! Il a deux domestiques en livrées et deux jolis chevaux. C'est à croire qu'il y a des poètes qui ont des domestiques en livrée, et des chevaux.

– Quoi d'étonnant ?! rétorqua aigrement Leonor. N'avez-vous jamais entendu dire, mon père, que c'était le puîné de la maison la plus ancienne de Vila do Conde ! Elle est bien bonne ! Vous voulez que les poètes soient tous des loqueteux parce que Camões, Bocage, Talentino et d'autres n'ont eu que des vers à montrer au monde ! Pour moi, ce n'est pas ses chevaux et ses livrées que j'ai admirés ; ce que juge le plus remarquable dans le poète, c'est son talent !

- Quelle flamme quand tu parles de poésie, ma nièce ! dit Maria da Glória.

- La petite ne jure que par les vers, répliqua son père. Et le plus beau, c'est qu'elle en compose aussi. Tu n'as pas encore fait des vers pour ton cousin, Leonor ?

- Mon cousin n'aime pas les vers... répondit-elle d'un air dégoûté.

- Je n'ai rien contre eux, dit Álvaro. Et s'ils étaient de toi, je les apprécierais beaucoup, ma cousine...

- À d'autres ! Je te lisais, il y a quelques jours à peine, l'*Orient*, et tu m'as dit que les vers du Père José Agostinho étaient grasseyés et faits à lard, comme leur auteur.

- C'est vrai, j'ai dit cela pour plaisanter ; mais si je n'aime pas l'*Orient*, je pourrai, en lisant tes vers, prendre goût à la poésie.

Le cœur d'Álvaro était chargé de larmes. Une lumière soudaine s'était faite dans son esprit. Il se rappela l'enthousiasme puéril de Leonor pour le poète de Vila do Conde, et en tira des conclusions sur cette visite aux Olivais. À peine né, le vautour de la jalousie saisit sa poitrine entre ses serres. La passion lui donna de l'assurance, et sa douleur de l'éloquence. Il chercha une occasion de se retrouver seul avec Leonor et lui dit, les yeux baignés de larmes :

- C'est sûr : tu ne viens pas avec nous en Italie ?

- Quelle question ! Je t'ai déjà dit que je ne venais pas.

- Et pourquoi ne viens-tu pas, Leonor ?

- Parce que je ne veux pas laisser mon père seul, et je n'échange pas le plaisir de voir le monde contre ses caresses.

- Mais ton père insiste pour que tu viennes...

- C'est son droit ; s'il n'apprécie pas ma compagnie, moi, j'apprécie la sienne.

- Il y a une autre raison, ma cousine, repartit Álvaro, avec une expression triste tempérée par un doux sourire forcé.

- Laquelle ?

- Tu aimes ce poète que tu as vu aujourd'hui aux Olivais.

Leonor perdit contenance, lâcha un éclat de rire superficiel, et finit par dire :

- Tu es drôle, mon cousin ! Me voici transformée en châtelaine, avec un troubadour sous le balcon du château en train de gémir son amour ! Que Dieu te vienne en aide, Álvaro ! Je m'en soucie bien, moi, de l'homme de Vila do Conde !

- Mais il est certainement venu pour toi, lui...

- Et si c'est le cas, qu'est-ce que j'y peux ! Les poètes ont de ces manières, et je ne suis pas responsable des sottises d'autrui...

Leonor prit le premier prétexte pour mettre fin à cet entretien. Álvaro, presque repoussé quand il allait parler, s'en fut trouver sa mère, et s'épancha sur son sein, en s'exprimant de la sorte :

- Vous avez raison. Je dois oublier ma cousine.

- Pas totalement, surtout quand elle sera malheureuse... dit Maria da Glória. Rappelle-toi toujours cela, mon fils.

Ils partirent pour Venise.

Que des brises légères gonflent doucement leurs voiles, et que renaissent pour eux, sous d'autres cieux, les larmes du cœur !

## X

*Si quelqu'un a déjà essuyé le coup  
d'un dédain, que ma douleur offre  
ses conseils pour apaiser la sienne.*

Épanaphores

DOM FRANCISCO MANUEL DE MELO

**L**EONOR MANIFESTA de l'impatience tant qu'elle ne se retrouva pas aux Olivais. Elle avait vu, les yeux secs, le navire disparaître, et elle disait à son père qu'elle avait mal au bras à force d'agiter son mouchoir pour répondre aux adieux d'Álvaro.

Au bout de deux jours, Miguel de Sotto-Mayor apparut aux Olivais, après être passé par Sacavém et Vila-Franca, pour répondre à l'aimable invitation de Sebastião de Brito, faite à leur première rencontre fortuite, j'emploie le mot fortuite par rapport au morgado.

Leonor s'attendait à l'arrivée de Sotto-Mayor. Le serment qu'elle lui avait fait à Vairão à quatorze ans n'avait pas été oublié à dix-neuf. Elle avait toujours reçu des lettres de son poète, et avait répondu à toutes, dans l'espoir d'être un jour, même s'il lui fallait patienter, son épouse.

Il nous faut esquisser le caractère de ce garçon, si l'on peut à trente-deux ans être paré des grâces de la jeunesse.

Les religieuses avaient dit que Miguel de Sotto-Mayor était un mauvais fils ; il devait en être un très mauvais pour que les vertueuses langues du monastère n'éprouvassent aucun scrupule à susurrer de telles insinuations sur leur prochain. Il avait été étudiant, deux fois renvoyé pour ses bagarres continuelles et d'autres effets de l'ébriété. Il restait en proie à ce vice au sein de sa famille, où il se soulageait par de mauvais traitements et des injures infligées à ses parents et à ses frères. Il s'était convaincu qu'il manquait à sa verve poétique la confirmation qu'apporte l'extravagance. Il avait vu chez Byron les audaces d'un génie qui s'accommode des dérèglements de sa vie, et ne trouva pas impossible que naquît à Vila do Conde le Byron du Portugal. Les muses en vérité ne lui étaient pas contraires ; mais, bien que, dans les désordres, il surpassât le lord anglais, son génie restait en deçà, autant qu'un sonnet pour célébrer l'élection d'une abbesse est loin des *Pérégrinations de Childe Harold*.

De loin en loin, il s'était donné la peine de pousser jusque chez ses parents à qui il demandait de l'argent pour des séjours à Porto ; on lui en donnait pour épargner des scandales à la région, et l'on était souvent obligé d'aller le tirer du cachot où le conduisaient ceux qu'il provoquait ailleurs.

Le morgado était mort en 1828, et Miguel, chargé de dettes, avait récupéré le titre. Beaucoup de gens furent effarés des faveurs que fait la Providence aux méchants : des gens qui se flattent de leurs

jugements et veulent embrasser de leur pauvre regard l'infinité des jugements divins.

Une fois qu'il fut institué maître de cette maison, les dissipations ne se firent pas attendre, présentées comme des dépenses nécessaires pour soutenir le rang de ses ancêtres et le sien. Les soutiens de ce rang logeaient dans les écuries : c'étaient les chevaux arrogants qui donnaient des ruades aux vieux mulets de son père.

Bien que Miguel de Sotto-Mayor entretînt une correspondance suivie avec Leonor de Brito, son cœur ne prenait aucune part à une telle persévérance, c'était tantôt un passe-temps, tantôt du calcul. En tant que fils puîné, le patrimoine de Leonor l'intéressait, même entamé par son père. Il s'était renseigné, et connaissait exactement la valeur de la morgada des Olivais. Après avoir hérité de son titre, il s'efforça de trouver une épouse plus riche que lui, et l'aurait eue, si sa réputation n'avait souillé sa naissance et ses biens. Pour mener à bien ces projets, il hypothéqua désastreusement sa maison et, il lui fallut moins de deux ans pour que ses revenus suffissent à peine à lui assurer un train de vie correct.

Comme il n'avait jamais cessé entre-temps d'écrire à Leonor, après s'être vu repoussé de la sorte par de riches héritières et sous la menace d'une aristocratique pauvreté, il ranima la flamme de la poésie dans ses lettres, et embrasa au plus haut point le cœur de la donzelle. Elle l'encouragea à demander sa main à son père, sans lui garantir le succès de cette démarche ; elle lui était cependant si soumise en son âme, et se sentait si libre dans cet esclavage, que, à ce qu'elle disait, même si son père la lui refusait, son cœur se ferait un devoir de corriger cette erreur. C'est ce qu'ils avaient convenu quand Miguel de Sotto-Mayor, puisant dans la veine épuisée de ses dettes, réunit assez d'argent pour le voyage et ses suites.

Le voici à présent chez Sebastião de Brito, comme un invité qui se recommande par ses deux chevaux et un laquais. Là, son hôte commence par dérouler les parchemins de son lignage, et dit combien de rois goths se pressent dans son sang. Ravi d'un interlocuteur tel qu'il les aime, Sebastião de Brito lui montre le portrait de quelques ancêtres, et regrette que certains soient antérieurs à la découverte de la peinture.

Le jour suivant, ils parlèrent de mésalliances, et d'une noblesse qui se prostitue à l'or des classes marchandes. Sotto-Mayor fustigeait les héritiers indignes d'un château ancestral, qui le rasaient pour édifier des palais avec des dots gagnées entre les comptoirs et les balances.

Brito se montra modérément conquis par la superbe de Sotto-Mayor parce qu'il avait à lui annoncer que sa fille allait épouser le fils d'un négociant, son demi-frère bâtard, et de la fille d'une autre négociant de Macau. Quand il l'eut dit, l'homme de Vila do Conde demanda si la décision de conclure un tel mariage était irrévocable. Le morgado des Olivais en expliqua franchement la raison, en évoquant le mauvais état de sa maison, et la nécessité d'un bras robuste pour lui éviter les vexations des usuriers. Il refroidit quelque peu le fidalgo-poète, mais la soudaine apparition de Leonor,

belle comme de l'or aux yeux d'un avare, foudroya par un regard plein d'amour l'idée sordide qui avait surgi dans l'âme basse de son poète. Miguel osa demander, en sa présence, la fille à son père. Sebastião de Brito pria sa fille de répondre, tant il était sûr d'obtenir une réponse conforme à ses calculs, et à la connaissance qu'elle avait de sa dot amoindrie.

Leonor répondit que son âme ne pouvait accepter qu'elle fût l'épouse de quelqu'un d'autre. Le sang se glaça dans les veines de son père. Jamais elle ne l'avait vu si désagréablement surpris et si furieux. Il lui demanda de ne plus lui infliger sa présence, et dit à son hôte que n'étaient bienvenus chez lui que les amis qui ne concevaient pas de plans pour achever sa ruine.

Miguel de Sotto-Mayor fit harnacher les chevaux, attendit dans la cour que son laquais lui amenât le sien, et dit au chapelain de Brito :

– Dites à ce gentilhomme que je ne lui demande pas combien je lui dois pour mon séjour, parce que je réglerai mes comptes avec lui quand je serai son gendre.

Il prit cela pour un trait parfaitement *byronien*, mais c'est le maître de maison qui qualifia justement le procédé en parlant de "friponnerie" ; et il déplora que ses domestiques ne déposassent pas son esprit et sa chair dans des nappes de vin.

Au point du jour suivant, Sebastião de Brito partit avec Leonor pour Lisbonne, et la confia à des parents qui surveillaient ses moindres mouvements. Quelques jours après, on lui intima l'ordre de se retirer au couvent des religieuses de la Commanderie, et d'y attendre que son cousin revînt de son voyage pour célébrer le mariage. Leonor manifesta bravement son intention de ne pas se laisser faire ; mais finit par céder enfin à la force en disant que le temps est l'arme des faibles et joue en leur faveur.

Miguel de Sotto-Mayor, muni de lettres de recommandation qu'il présenta au ministre de la Justice, venues de Barcelos, essaya de s'opposer à l'enfermement de Leonor dans un couvent. João de Matos, après avoir entendu de la propre bouche du morgado les raisons de son refus, renvoya le prétendant, et se rendit en personne au couvent pour entamer la résolution de la fille rebelle, et l'inciter à garder son cœur pour Álvaro qui, selon le ministre, devait hériter de centaines de contos par son père, et de l'esprit angélique de sa mère. Leonor passa de l'entêtement à la dissimulation, et promit de se soumettre à la volonté de son père.

Cette artificieuse complaisance lui avait été soufflée par Sotto-Mayor. João de Matos était un obstacle plus insurmontable à cette première tentative que les murs et les grilles du couvent. Malgré sa témérité, l'homme de Vila do Conde craignit que le Limoeiro ne soulevât des difficultés dans ses démarches. L'amitié du ministre de la Justice équivalait à une troupe de sbires lancée à ses trousses. Il eut donc recours à la ruse et, après avoir exposé son plan à Leonor par des lettres, il quitta Lisbonne.

Sebastião de Brito ne crut pas à la réforme de sa fille. Six mois passèrent sans que les prières de Leonor ne l'ébranlassent assez

pour qu'il la tirât du couvent.

– Tu auras du temps de reste pour être heureuse, lui disait son père. Ton cousin ne va sûrement pas tarder. Que dit-il dans ses lettres ?

– Il dit que mon oncle va de plus en plus mal.

– À la bonne heure, Leonor. Si son état s'aggrave, il reviendra ; et s'il meurt, il reviendra plus vite et tu seras plus vite à la tête de l'immense fortune de ton beau-père.

– Et que dira mon cousin, rétorquait-elle, en me voyant recluse dans un couvent ?! Ne craignez-vous pas, mon père, quand il connaîtra les raisons que je vous ai données de m'enfermer ici, qu'il me repousse ? S'il possède un semblant de dignité, il ne voudra pas de moi ; et si ce n'est pas le cas, c'est moi qui ne devrai pas vouloir de lui.

– Ta réputation n'est pas ternie, faisait-il remarquer. Ton cousin excusera sûrement l'innocente versatilité d'une jeune fille enjôlée par un homme astucieux ou fou de toi. Il n'est pas de dame de cour qui n'ait vécu trente fois de ces épisodes, et il y en a peu qui s'en sortent avec une réputation aussi intacte que la tienne. Est-ce ta faute à toi, si un poète du Minho s'est entiché de toi ? Et qui demande des comptes pour un tel engouement à l'esprit novice, insouciant et changeant d'une fille de ton âge ? Si tout le monde te pardonne, que fera Álvaro qui t'aime depuis son enfance ?

Leonor répliquait à tout cela en insistant pour quitter le monastère et se montrer chez son père, par son repentir et sa conduite sensée, digne qu'on lui pardonne. Elle suscitait d'autant plus de méfiance, et le morgado remettait la date de la sortie. Sur une impulsion de son caractère emporté, Leonor décida de s'échapper, et prévint Sotto-Mayor. Le poète n'était pas homme à décourager les extravagances d'autrui ; au moins, plus par peur de la justice que par celle de se voir discrédité, s'abstenait-il de prendre l'initiative. La fuite de la morgada lui sembla héroïque et byronienne. Il s'empressa de se rendre à Lisbonne, en prévenant Leonor par le truchement d'une tierce personne, qui les avait tous deux vendus à Sebastião de Brito. Et le fait est que, quelques heures après son arrivée à Lisbonne, il était appréhendé en tant que constitutionnel, et conduit au château de São Julião da Barra.

João de Matos n'était pour rien dans le vilain tour du morgado des Olivais et, quand il l'apprit, il employa le terme qui s'imposait : celui d'infamie. Contre la volonté de l'Intendant Général de la Police, qui avait mis ses sbires à contribution, le Ministre de la Justice donna l'ordre qu'on libérât le prisonnier et qu'on le lui amenât.

Miguel de Sotto-Mayor eut une heure de lucidité devant João de Matos ; il suivit le conseil de quitter le Portugal un certain temps, l'unique moyen pour lui d'échapper à la persécution politique, et aux mauvais traitements qu'il avait subis dans l'ancre de la Tour. Il partit donc, sans tarder, pour la France, où le noyau du parti libéral préparait la restauration du pouvoir légitime. Entre-temps, João de Matos, suspect d'être un libéral pour cet acte, et d'autres semblables inspirés par son intégrité, devint la cible d'accusations

qui lui valurent plus tard d'être relégué à Abrantes.

Ces jours-là, Leonor reçut une lettre d'Álvaro :

*Je n'ai plus de père, ma cousine. J'ai laissé ma mère plongée dans la léthargie pour venir t'écrire ces lignes. Tout était prêt pour notre départ quand mon père est mort dans les bras de cette sainte. Comme elle l'aimait, ou comment se manifeste l'amour des martyres en ce monde ! Durant les quatre mois qu'a duré son agonie, ma mère ne s'est jamais éloignée du lit de ce malheureux qui paraissait compter les instants qui lui restaient à vivre sur les douleurs que son cœur ressentait. C'est un anévrisme qui l'a tué. Il disait chaque jour : "Quelle tristesse ! Vous contempler, vous aimer à ce point et avoir la certitude, dans cette agonie, de vous quitter bientôt ! Vivre sans toi les meilleures années de ma vie, mon épouse chérie, et te ramener près de moi quand je voyais la mort qui m'attend ! Qu'ai-je fait de ton bonheur et du mien ! Quel spectacle je te donne pour mettre un comble à ton malheur ! Cinq ans de maladie, de chagrins, et en être à demander à Dieu, par l'intercession de ton âme sainte, d'abréger ces souffrances ! Si je les subis pour expier, dis, toi, au Seigneur que tu as pardonné mes fautes. Demande-lui, Maria, de me laisser vivre trois ans pour toi et pour notre fils, cet ange de réconciliation qui nous a été envoyé par Dieu ! Demande-lui, ma vertueuse amie, de m'accorder des heures de repos et des heures d'épreuves. Et si Dieu veut que ma vie s'achève, demande-lui que ce soit tout de suite, avant que je perde ma foi en la Miséricorde Divine." Ma mère pleurait à chaudes larmes : elle avait l'impression de se conduire en tendre amante en lui dispensant ses consolations ; elle allait invoquer l'âme de la sainte de Vairão ; et elle revenait pleine d'espoir au chevet de mon père agonisant pour lui demander de se montrer patient et confiant. Voilà notre vie au cours de ces derniers quatre mois. Tu as bien fait de ne pas venir avec nous ; tu aurais eu ta part dans ces douleurs, ma cousine. Mais, en même temps, quel soulagement pour moi si je te voyais à côté de ma mère ! Je ne sais comment la consoler. Tu le saurais Leonor, parce que c'est dans le cœur de la femme que Dieu a déposé les paroles de consolation pour les malheureux innocents... Ma pauvre Eufémia m'appelle... Ma mère délire ; elle se fait des reproches qui me transpercent l'âme. Elle demande pardon à mon père de n'avoir pu lui donner un bonheur qu'elle ne ressentait pas !... Ne t'accuse pas, ma sainte mère ! Tu as été l'ange qui s'est formé sur les cendres de ton cœur, un ange de tendresse et de pitié, un ange de pardon, prête à prier pour tous ceux qui t'ont injuriée, qui t'ont tuée, avant que mon père... Je n'en peux plus... Dès que ma mère reprendra des forces, nous partirons pour le Portugal. Adieu, ma Leonor chérie. Verse une larme : ils en sont dignes, les malheureux qui t'aiment encore plus, dans cette totale absence d'amis.*

Naples, le 15 mai 1831

Ton Álvaro.

Leonor n'avait pas de larmes. Elles avaient été séchées par la haine qu'elle vouait à son père et son brûlant son désir de vengeance.

Juste avant de lire cette lettre, elle avait appris l'exil forcé de Miguel de Sotto-Mayor.

Les sœurs de la Commanderie du couvent éprouvèrent de l'horreur, et non de la pitié, devant les mimiques frénétiques de la morgada.



## XI

*C'était Ninon de Lenclos qui disait qu'elle remerciait Dieu, tous les soirs, de son esprit, et qu'elle le priait, tous les matins, de la préserver des erreurs de son cœur.*

Lettres à la marquise de Monnier

MIRABEAU

**L**eonor ne se trouvait plus au monastère, quand Maria da Glória, un mois et demi après la mort de son mari, arriva à Lisbonne. Son père, craignant que le désespoir ne lui fit perdre la raison au point de la conduire au suicide, l'emmena aux Olivais, et s'efforça d'adoucir ses emportements en lui manifestant la même affection qu'avant, et en lui offrant la distraction que procurent des amis et des parents s'employant tous à effacer de sa mémoire l'image de l'expatrié.

Álvaro, dès le lendemain de son arrivée, reçut un message urgent de João de Matos, qui voulait lui parler.

– Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour vous donner ce que vous ne me demandez pas : un conseil. Votre père, que Dieu l'ait en sa sainte garde, avait l'intention de vous marier à votre cousine Leonor de Brito. Avez-vous une fois, Monsieur, consulté votre cœur sur ce dessein de votre père ?

– Oui, Monsieur, et je l'ai trouvé conforme à mes désirs les plus ardents.

– Êtes-vous, Monsieur Álvaro, un tant soit peu convaincu des mérites de votre cousine ? Croyez-vous qu'elle vous estime ?

– Je dois supposer que oui.

– Vous vous trompez. Voici à présent mon conseil sans préambules : n'épousez pas votre cousine, et n'exposez pas votre bon cœur aux railleries et au déshonneur qui s'ensuivront, avec les repentirs tardifs. Si vous ne pouvez l'oublier, transformez votre souvenir en estime, et l'estime en vertu. Quand vous la verrez malheureuse, secourez-la. Imaginez que votre cousine passera par tous les maillons d'une chaîne fatale. Vous n'avez pas entre vos mains les moyens de briser cette chaîne ; mais la miséricorde peut beaucoup, et la charité accomplit des miracles. Je vous ai fait venir également dans un autre but. Je pars après-demain pour Abrantes où j'ai été relégué sur un ordre de Sa Majesté Dom Miguel. J'y vais accablé de chagrin, et je m'attends à ce que toute la force de mon âme et l'énorme énergie que me donne une conscience pure, ne me soutiennent pas dans ma chute. Si je succombe, ou si je ne vous vois plus, souvenez-vous, tout au long de votre vie, de ces larmes que vous avez vues sur le visage d'un vieillard, et c'est par elles que je vous demande de vous agenouiller, à ma place, aux pieds de votre sainte mère, et d'implorer son pardon pour moi qui ai tué le bonheur de toute sa vie.

João de Matos serra contre son cœur le fils de Maria da Glória, et lui dit :

– Allez-y... Je ne verrai pas la suite... Au sein de l'Éternité, je saurai si votre mère m'a pardonné.

Álvaro apparut, encore en larmes, devant sa mère. Interrogé sur leur raison, il raconta la scène, et présenta sa supplique à genoux. Maria da Glória leva les mains, et se dit, dans son cœur : *Vous savez bien, mon Dieu, que je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ; et à cet homme qui a péché, puis s'est réhabilité par une honorable contrition, accordez, vous, Seigneur Miséricordieux, les consolations que vous me donnez à moi, grâce à la médiation de mon fils.* Et elle ajouta à voix haute :

– Va dire à notre *ami* que ta mère lui a donné ce nom. Demande-lui la permission de connaître les détails intimes de sa vie. S'il veut émigrer, et manque de ressources, dis-lui que tu es riche : insiste vraiment pour qu'il accepte ton aide. J'ai entendu la sainte de Vairão me dire que son neveu était pauvre et mourrait pauvre. Elle m'a donné cette preuve de sa probité. Va mon fils : cet homme a provoqué la perte de ta mère, pour ce qui est du bonheur ; mais il te l'a rendue, pour t'aimer.

João de Matos entendit textuellement de la bouche d'Álvaro les paroles de sa mère. Il balbutia, très ému, quelques mots de reconnaissance et, désignant du doigt un grand tableau, il dit :

– Gardez de moi ce souvenir : le portrait d'un père honorable nous incite constamment à garder notre honneur ; celui de l'ami véritable, et inflexible dans l'infortune, apporte des consolations, quand il ne peut être un conseiller muet.

Álvaro le remercia pour ce cadeau, et l'aida à décrocher le tableau pour l'emporter. C'est celui-là même que j'ai vu dans la maison des Olivais.

Nous ne reparlerons plus de cet homme d'État intègre et malheureux. Il a réussi à être prophète sur son propre sort. Il mourut sans avoir longtemps vécu en exil. Sa dernière lettre au fils de Maria da Glória était une douloureuse réminiscence des jours où la passion l'avait rendu fou au point de ne pas voir l'abîme dans lequel la vertu et la paix de cette femme étaient engloutis en même temps que son honneur à lui. Cette lettre trahissait son désarroi. Peu après, s'éteignit cette grande lumière qui éclairait en plus, dans la connaissance qu'il avait des magnats et des courtisans, l'ignominie et l'impudence de ceux qui se heurtaient à la vertu de cet homme, fidèle au trône, mais encore plus fidèle à l'honneur.

Álvaro et sa mère le pleurèrent. Le jeune homme lui était si attaché qu'il avait demandé la permission d'aller le visiter à Abrantes, et de le ramener chez lui, quand il serait gracié. Songeant à lui, Álvaro pensait voir sa mère unie en secondes noces à un homme dont il conservait dans son cœur des paroles paternelles, une base sûre pour l'aimer et le respecter à l'avenir, avec l'amour et la vénération d'un fils. Que Dieu empêche ces douces réflexions de s'évanouir ; mais les regrets restèrent impérissables dans le cœur d'Álvaro, ainsi que la gratitude dans l'esprit de Maria da Glória.

Si cet incident n'était pas venu à propos, j'aurais commencé par dire que Sebastião de Brito alla tout de suite voir sa belle-sœur pour lui offrir sa maison aux Olivais. La veuve n'accepta pas cette offre : la solitude avec son fils était la seule chose qui lui restait de bon et à quoi elle aspirait en ce monde. Leonor, un tant soit peu libérée de l'emprise de Sotto-Mayor, dont le souvenir s'estompait après quelques mois de silence, et en même temps poussée par ses amies et ses parentes, se montra affable avec son cousin, tout en laissant échapper des gestes d'une insinuante tristesse. Elle disait qu'en un an son caractère avait beaucoup changé, et qu'elle commençait même à sentir qu'elle avait un cœur. Elle accueillait tendrement, ou pour mieux dire elle encourageait les amabilités d'Álvaro, s'émouvant tantôt adroitement quand il évoquait les regrets que lui laissait son père, tantôt le suivant quand il entrevoyait leur bonheur futur, et l'imaginant, en sa compagnie, dans une vie champêtre, sans aucune des splendeurs sociales, toute consacrée aux entretiens intimes et obscurs de deux âmes passionnées qui se confient leurs sentiments. Elle ne se montrait pas moins artificieuse avec Maria da Glória : elle louait les vertus de son fils, ou lui demandait des conseils pour acquérir les mêmes qualités.

Álvaro avait écouté sa cousine avec autant de stupéfaction que de méfiance, et Maria da Glória, en entendant sa nièce, notait sa finesse, bien stylée par un père ambitieux, et les femmes de cet illustre cercle, rompues à l'art de la duperie et des impostures amoureuses. De là leur silence à tous deux pour ce qui est du mariage, les inquiétudes de Sebastião de Brito, et le dépit de son orgueilleuse fille, à mettre sur le compte de ce silence.

La fontaine inépuisable dont le morgado tirait ses revenus s'était asséchée à la mort du fils bâtard. Il n'osait demander de grosses sommes à sa belle-sœur, quand il se trouvait dans une situation délicate, et encore moins à son neveu qui, bien qu'il eût dix-huit ans, ne demandait et n'acceptait rien des avoirs innombrables de sa mère. Le morgado s'en plaignait à sa fille, lui reprochant d'être, par sa conduite, la cause de tant de chagrins et d'humiliations. Celle-ci, qui commençait à en être consciente, car elle sentait cette espèce de gêne qu'entraîne un train de vie excessif sans aucune économie, redoublait d'efforts pour se gagner le cœur de son cousin et la bienveillance de sa tante.

Un jour, elle se trouvait seule avec Álvaro. Celui-ci écrivait à ce moment-là, pour se distraire, les mémoires de son enfance, et il avait laissé le manuscrit ouvert sur son bureau. Leonor lui demanda la permission de lire quelques pages, et il hésita ; mais Leonor insista d'une façon si douce que son cousin lui laissa lire les deux dernières. Elles portaient sur sa huitième année, et se terminaient par ces mots : *Je n'oublierais jamais ces journées aux Olivais, même si le souvenir de l'affection qui est alors née, me devenait plus odieux.* Suivaient quelques points de suspension.

Leonor posa le manuscrit et dit tristement :

- Que signifient ces points de suspension ?
- Rien, ma cousine.

– Me permets-tu de compléter ta pensée ? Me permets-tu d'ajouter quelque chose après tes points de suspension ?

– Fais-le, dit Álvaro en souriant.

Sans prendre le temps de réfléchir, Leonor écrivit à la suite :

*Cette enfant, innocente et belle comme un ange, à mes yeux, m'aimait à cet âge-là, et je ne sais quel amour était le sien, parce que l'amour des anges doit être mystérieux, et qu'il l'est. Plus tard, je ne pouvais l'aimer, parce que je n'avais pu la comprendre. Je me sentis fatigué d'elle, comme les enfants des fleurs avec lesquelles ils jouent une heure. Je ne l'ai pas oubliée parce que je continue à la voir, mais je l'oublierai quand la femme, qui me parle vaguement dans mes rêves, me dira : C'est moi. Ta Leonor était l'amour de l'innocence ; et moi, je suis la femme de ta passion.*

– Voilà, dit-elle. Maintenant oui, la page est complète.

Álvaro lut, fixa les yeux sur sa cousine, et dit :

– Pourquoi te trompes-tu toi-même, ou pourquoi me mens-tu, Leonor ?

– C'est une nouvelle insulte dont mon cœur te remercie ainsi... – Sur ce, elle déposa un baiser sur son visage et se retira.

Ah ! Maria da Glória, comment lutteras-tu contre le venin corrosif de ce baiser ?!

João de Matos, homme juste, qui avait dans le ton et le geste les accents et l'attitude du prophète, tes paroles se gravèrent dans l'esprit d'Álvaro ; mais le cœur n'avait pas été appelé à reprendre les promesses de l'esprit!

Tu as vaincu, Leonor, tu as vaincu... Il te manque une seule victoire à remporter : vois si tu amèneras le fils soumis à se rebeller contre la volonté de sa mère ; arrache les liens qui unissent ces deux âmes, et alors tu ruineras par tes artifices les devoirs les plus sacrés de ce cœur.

\*\*\*

## XII

*Ce que c'est que d'être un enfant !...  
Ce que c'est que d'être un enfant.*

Werther

GOETHE

**M**ARIA A TROUVÉ son fils affligé et mystérieux. Elle nota également l'absence prolongée de Leonor et de son beau-frère. Elle affectait d'en être surprise, pour voir si elle parvenait à surprendre le secret de son fils. Ce procédé n'ayant pas réussi, elle alla droit à la plaie qu'elle soupçonnait et la découvrit :

– Tu souffres parce que tu te languis de ta cousine, Álvaro...

– Je ne puis mentir à ma mère...

– Et alors ?

– Je me languis d'elle, et je suis en proie à des doutes qui me rongent.

– Quels doutes ? Si elle t'aime ?

– Je pense que nous avons été injustes envers elle, ma mère...

– Dis-moi ce qui te le fait penser, Álvaro.

Le jeune homme ne se fit pas prier : il raconta la scène des *Mémoires d'enfance* et montra ce que Leonor avait ajouté de sa main. Maria lut, sourit et dit :

– Que de mots ! Que de mots !... Tu y crois mon fils ?

– Dites-moi, ma mère, si je ne dois pas y croire...

– Non, tu ne dois pas. Va au couvent des sœurs de la Commanderie et demande la façon dont ta cousine s'y est comportée durant huit mois.

– Ma cousine a été au couvent des sœurs de la Commanderie ?

Maria ouvrit le tiroir de son bureau, et montra à Álvaro une lettre qu'elle venait de recevoir d'une dame, une amie de collègue, qui la dissuadait d'unir son fils à une *folle furieuse*, l'expression était employée dans la lettre. C'était le prologue à un compte-rendu détaillé des actes de Leonor, de son entrée au couvent, et de sa tentative d'évasion, à ses contorsions de possédée qui la firent prendre pour une démente.

Álvaro replia la lettre, et posa sa main sur son front pour cacher ses larmes à sa mère.

– Crois-tu au repentir de Leonor ? reprit sa mère, sereine et affable. C'est possible ; mais le secret que ton oncle nous a caché, et l'air de candeur avec lequel elle s'est efforcée de gagner notre estime, que prouvent-ils surtout, du repentir ou de l'astuce ? Le coupable se repent en se confessant. Dans ces paroles, je ne vois que de l'hypocrisie ; et dans le baiser de cette jeune fille...

Maria da Glória garda pour elle le mot propre, et s'exprima d'une façon plus édulcorée :

– Je vois une liberté qui doit blesser un cœur aussi délicat que le tien.

Il s'ensuivit quelques secondes de silence, après lesquels Maria

continua, avec autant de véhémence que de majesté :

– Álvaro, tu es un homme. Ta douleur est plus une question d'honneur que de cœur. J'envie les bons sentiments de ton âme et, si cela ne dépend que de moi, je ne la céderai qu'à quelqu'un qui t'appellera *mon époux* avec un amour aussi tendre que le mien quand je t'appelle *mon fils*. Si Dieu ne veut pas que mes comptes soient apurés vis-à-vis de l'infortune, épouse quand même Leonor. Je ne te rejetterai pas de mon âme ; mais je ne compterai plus sur la tienne. Ma vie ne m'aura pas fait connaître de malheur comparable au tien. Je mourrai assez tôt pour aller demander à Dieu de te donner la force de l'affronter.

Álvaro se leva d'un bond, et serra dans ses bras sa mère noyée de larmes.

– Ne me parlez pas ainsi, ma mère ! s'exclama-t-il. Ne faites-vous plus confiance au pouvoir de votre volonté ?! Je ne vous ai pas dit que j'allais me marier avec Leonor, je ne vous ai même pas dit que je l'aimais passionnément... Laissez-moi être pour elle ce que vous m'avez un jour dit, ma mère, que je devais être : son ami, quand je la verrais malheureuse.

– Qu'il en soit ainsi, mon fils ! dit Maria, soulagée et heureuse. Qu'il en soit ainsi, transforme en des sentiments vraiment fraternels cet amour dont tu n'es pas encore capable de mesurer la profondeur. Ta bonne mère va encore faire plus pour toi... Écoute, mon Álvaro chéri... Feras-tu ce que je te demande ?... Réfléchis... étudie pendant deux ans le caractère de Leonor, regarde la façon dont elle évoluera pendant ce temps, et si, au bout de deux ans, tu la vois inchangée, uniquement préoccupée par son désir d'être à toi, et aussi aimante que vertueuse, fais d'elle ma fille, et moi, à partir de l'amour que j'éprouve pour toi, je me donnerai un second cœur pour le lui offrir à elle.

Le front du jeune homme s'éclaircit par instants ; mais la tempête se déchaînait toujours dans son âme. La lettre de la sœur de la Commanderie se trouvait encore là, sur le bureau, et l'exactitude des faits rapportés ne pouvait être effacée par ce délai de réflexion.

Au moment précis où ces scènes se déroulaient, le morgado vint inviter son neveu à fêter les vingt ans de Leonor. Il n'y eut pas de mot échangé où transparût du dépit, et l'expression de Maria ne laissa paraître aucune contrariété.

C'est Álvaro qui fut frappé par la maigreur et la pâleur du visage de sa cousine. La nature a parfois la capricieuse complaisance de se prêter à ces comédies humaines. Deux nuits agitées, un rhume, de la dyspepsie altèrent le visage en lui donnant les teintes morbides d'une tristesse qui lui va bien. Il se peut, et il est sûr que l'esprit ne joue aucun rôle dans les conditions atmosphériques, une insomnie, ou quelque nourriture indigeste ; mais la critique des poètes, et des amants, même dépourvus de toute poésie, est tellement imaginative qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans les altérations d'un visage macéré les déchirements d'un cœur aux prises avec sa propre passion.

Si, à trente ou quarante ans, il y a beaucoup de gens qui se prennent au gluau de ce traquenard, que pouvaient faire les dix-huit ans d'Álvaro Teixeira ? Il crut sincèrement que sa cousine ressentait les souffrances du repentir et d'un amour sans espoir. Mais, au moment de se lancer dans de tendres discours, il était assailli par le souvenir des expressions employées par la sœur de la Commanderie dans sa lettre, et son cœur se repliait sur lui-même, comme si son sang se glaçait tout à coup.

Ils se tenaient seuls à la fenêtre d'une petite pièce. Leonor avait appuyé sa tête à sa main, et son bras au rebord. Álvaro avait les yeux fixés sur le ciel étoilé, et les oreilles ainsi que le cœur baignés par les ondes harmoniques émanant des salons.

– Pourquoi ne m'aimes-tu pas ?! dit Leonor en se mettant tout à coup à dévisager son cousin.

– Qu'as-tu fait au couvent des sœurs de la Commanderie, Leonor ? répondit sereinement Álvaro.

– J'ai expié un égarement de l'esprit auquel mon cœur ne prenait aucune part ; j'ai obéi à la fatalité, et je l'ai apaisée avec les angoisses dont j'ai souffert. J'ai purifié mon âme des taches que m'a laissées l'imprudente éducation qu'on m'a donnée. J'ai lourdement payé la faute d'avoir perdu ma mère à treize ans. Voilà ce que j'ai fait au couvent des sœurs de la Commanderie, Álvaro. Quand une femme vertueuse te posera ce genre de question, réponds-lui ce que tu as entendu de ma bouche.

Elle allait se retirer, mais Álvaro la retint, et lui dit avec beaucoup de tendresse :

– N'aimais-tu pas cet homme, Leonor ?

– Non, je voyais en lui mon malheur, je m'abandonnais à une fascination : je sentais d'avance le plaisir de me sentir fracassée en tombant dans l'abîme. Épargne-moi, Álvaro ; ne fête pas ainsi mon anniversaire. J'ai vingt ans ; et si tu pouvais voir mon âme à ce point exténuée, vieillie, tu pleureras, et tu dirais aux *vertus* du couvent que rire de mes folies, c'était comme de jeter de la boue sur le visage de quelqu'un qui pleure... Retournons au salon, il est temps.

Álvaro resta à cette fenêtre, les yeux toujours fixés sur la même étoile. C'est là qu'il la voyait, vingt-neuf ans après, à cette fenêtre, quand je le contemplais, à partir d'une autre, dans les ruines. C'est là !... Quelle tristesse pour un homme qui tiendrait de Dieu ou du malheur le don de compatir aux douleurs d'autrui !

*Il ne faudra pas deux ans pour étudier le long supplice qu'a exigé ta purification, ma pauvre Leonor, c'est ce que se disait Álvaro, quand Sebastião de Brito l'appela pour aller demander à l'inflexible Leonor de danser un menuet de la cour. Álvaro le lui demanda, et on lui obéit avec l'air d'une victime qui consent à son martyre. Quand les applaudissements eurent cessé, il s'assit à côté de sa cousine et lui dit :*

– Aimes-tu ma mère, Leonor ?

– Je me suis habituée à la considérer comme la mienne : je voudrais pouvoir... et j'ai cru que je devais l'appeler ma mère.

– Tu l'appelleras ainsi, Leonor... Pourquoi ne vas-tu pas la voir ?! Pourquoi ne lui racontes-tu pas ces malheureux égarements dont tu as souffert durant notre absence ?!

– J'ai voulu lui en parler avant que tout le monde ne le fit ; mais ma confession devait venir du cœur, et celui-ci n'avait rien à confesser ; et si ç'avait été le cas, ce n'est qu'à toi qu'il se confesserait. Ta mère doit être d'ailleurs fière de sa vertu prête à tout endurer, et ne voudrait rien entendre.

– Ma mère n'est pas fière de sa vertu, ma cousine, rétorqua doucement Álvaro. Je voulais qu'elle t'aimât comme moi ; et je sais que tu y parviendras, si tu le veux. Viens nous voir demain, aie un long entretien avec elle, et ne sois pas froissée si tu la vois moins souriante qu'à son habitude. Tu veux bien ?

– J'irai demain. Mais ne me demande pas le pénible récit d'extravagances dont je rougis. Je sais que ta mère les pardonnerait à mon jeune âge ; je le sais parce qu'elle est bonne et qu'elle a souffert. Ce sont les gens heureux qui ne pardonnent pas et ne connaissent pas les revers douloureux de l'étourderie et en outre – continua-t-elle en passant de la tendresse à l'exaspération – quel a été mon crime ? Quel écart me suis-je permis ? De quel faux-pas me suis-je rendue coupable, dont mon futur mari, ou ma future belle-mère dussent rougir ?

Álvaro allait répondre quand il vit le visage enflammé et le regard sinistre de sa cousine. C'était le caractère coléreux de Leonor qui faisait sauter les entraves de l'artifice et se montrait dans toute son atroce nudité. La jeune fille se tortillait sur sa chaise, et haletait si fort qu'elle faisait grincer son corset. Cet accès dura quelques minutes et fut si violent qu'il la força à s'en aller passer toute seule sa rage dans sa chambre, tandis qu'Álvaro allait trouver son oncle pour lui dire que sa cousine Leonor l'avait quitté parce qu'elle se sentait mal.

Une autre femme vint au bout d'une demi-heure expliquer l'incident dû à des douleurs à la poitrine provoquées par la pression du corset.

Le lendemain matin, Álvaro raconta cette scène à sa mère, ainsi que l'incident du corset.

Maria répondit à tout cela brièvement et sèchement.

– Très bien, mon fils. Tu as entamé tes observations, continue-les. Tu disposes de deux ans et de tout le loisir qu'il te faut pour l'observer.

Huit mois s'écoulèrent sans qu'Álvaro découvrit de sensibles différences dans l'amour que lui montrait sa cousine. Quand il la trouvait triste, il s'expliquait cette tristesse en l'attribuant à l'ennui qu'on éprouve lorsqu'on attend sans être fixé. Si elle se sentait à présent agacée en lui répondant, l'art corrigeait aussitôt ces manifestations incongrues de sa nature ; et la vigilance du jeune homme se relâchait. Durant ce long intervalle, Sebastião de Brito entreprit sa belle-sœur sur la réalisation de ce mariage, et elle s'en remit à la volonté de son fils, tant elle était sûre qu'il tiendrait parole. Mais le morgado, qui ne se lassait pas de ruiner son

patrimoine, sous la pression non pas tant de ses créanciers que de sa prodigalité invétérée, demanda une somme considérable à la veuve, et l'obtint. Ce qui eut pour effet de calmer les ardeurs du morgado, et de satisfaire Leonor.

En mars 1832, Maria da Glória s'en fut visiter à Vairão avec son fils et Leonor quelques-une de ses amies qui vivaient encore, prier à genoux sur la sépulture de Soeur Joana des Cinq Plaies de Notre Seigneur et présenter à la supérieure un document royal autorisant Cecília à vivre en dehors du couvent pour un temps indéterminé auprès de Maria da Glória.

Une religieuse de Vila do Conde, amie de la famille de Sotto-Mayor, en parlant de poètes, dit que Miguel avait écrit à ses parents de l'Île de Terceira, d'où le duc de Bragance allait partir avec un corps expéditionnaire pour débarquer au Portugal. Durant ce récit, Álvaro ne quitta pas Leonor des yeux, et la vit très attentive et excitée par cette nouvelle. Il l'interrogea à part et eut droit, pour toute explication, à un éclat de rire dont son cœur, inconsideré comme tous les autres, se contenta.

Deux mois après leur retour de Vairão, Leonor et Álvaro montèrent sur la colline boisée des Olivais où se trouvent les bancs de pierre moussus sur lesquels je me suis assis avec le prêtre en 1859. Álvaro apportait un peuplier pour le planter et, selon lui, cet arbre était le symbole d'une alliance éternelle. Un arbre bien mal choisi, dont le feuillage est si mouvant ! Sur un autre, au tronc plus gros, il grava les deux lettres : *L. A.* et, avec quelques-unes de ses branches, il fit deux guirlandes qu'il entrelaça artistiquement et laissa pendre aux bras tendres de l'arbre.

Après cette scène bucolique, Leonor scruta l'intérieur de sa conscience et de son cœur. Elle pleura et dit :

– Ah ! Si je pouvais être heureuse, mon Dieu !

Jamais un cri aussi sincère ne sortit du cœur et de la conscience d'une femme ! S'il existe une fatalité, elle se manifestait dans le pressentiment d'un malheur qui lui faisait voir une raillerie et un mensonge dans ce qui était pour Álvaro une très sainte poésie, un pacte du cœur confirmé par Dieu, et une fête des anges célébrée avec l'innocence de la foi la plus sainte et de l'espérance.

– N'es-tu pas heureuse, Leonor ?! s'exclama le jeune homme passionné, en serrant contre sa poitrine cette femme incompréhensible.

– Je suis heureuse, mon cousin, oui, je le suis... J'ai des moments de folie, je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je dis !... Peut-être que ce que j'ai de mieux à désirer, c'est la mort...

Álvaro, effaré, l'interrompit :

– La mort !... Et moi qui t'aime tant, qui ne pense qu'à la vie, au bonheur en ce monde, en ce à quoi je crois aussi fort qu'aux paroles de ma mère...

Leonor ne répondit pas ; elle lui prit le bras et descendit vers l'hôtel particulier, où les attendaient Maria da Glória et Cecília.

Quand, au cœur de la nuit, Álvaro raconta dans la voiture la

mystérieuse scène du bosquet, Maria sortit d'une profonde méditation, et dit.

– Cela fait à présent dix-neuf mois que tu l' observes, et tu n'as encore rien appris, mon pauvre fils !... J'espère que la Providence t'ouvrira les yeux... C'est ce que j'ai demandé à l'âme de la sainte de Vairão, et je me suis reposée sur l'efficacité de cette prière. Tu verras Leonor comme je te vois, Álvaro.



### XIII

"Adieu !..." *mot fatal !*

Le Corsaire

BYRON

UN MOIS après la plantation du peuplier symbolisant une union éternelle et la gravure des initiales, le corps expéditionnaire annoncé du duc de Bragança débarqua à Mindelo. Miguel de Sotto-Mayor était un de ses sept mille cinq cents membres, et avait su mettre en avant son intelligence et son lignage au point de trouver une place éminente parmi les personnalités les plus en vue, étant donné que d'avoir été exilé pour son attachement au pouvoir légitime après avoir connu les geôles de São Julião, cela aurait suffi pour qu'il la méritât.

Sotto-Mayor savait que ses lettres expédiées de l'étranger ne parviendraient jamais entre les mains de Leonor, s'il lui en écrivait. À peine eut-il débarqué au Portugal, il profita de la confusion générale, et envoya aux Olivais un démarcheur habile avec une lettre pour Leonor, où il la prévenait de son arrivée, au cas où elle serait sortie du couvent. Son messenger devait prendre le risque d'entrer à Lisbonne, et de lui apporter cette nouvelle chez les sœurs de la Commanderie. L'habile confident passa la nuit dans la maison même de Leonor, dit aux domestiques qu'il avait vu débarquer l'armée, et parvint à s'approcher du morgado et de sa fille. Tandis que celui-ci, se répandant en invectives contre les constitutionnels qu'il voyait mis totalement en déroute en quinze jours, marchait de long en large dans le salon en gesticulant, son hôte laissa tomber la lettre sur les genoux de Leonor, et prononça discrètement le mot *Sotto-Mayor*.

La jeune fille, dans tous ses états, quitta le salon, et lut la longue lettre avec une joie délirante et des convulsions de folle.

Après avoir épuisé les expressions touchantes du langage amoureux, Miguel parlait des perspectives que lui offrait sa position, et du grand destin que lui réservaient ses talents. S'il n'était pas modeste, ce serait injuste de le traiter de visionnaire. Des personnes moins capables concevaient des ambitions aussi démesurées, et parvinrent à les réaliser bien au-delà du but qu'ils s'étaient fixé. Il disait cependant qu'il renoncerait à la gloire, si Leonor ne la partageait pas avec lui, et qu'il exposerait sa poitrine aux premières balles de l'ennemi, s'il la trouvait infidèle à ses serments.

Leonor lui répondit en lui racontant le prétendu siège qui avait fait gémir son cœur jusque là. Elle se louait de sa constance, et l'attribuait plus à la douce fatalité qui les rapprochait qu'à ses misérables forces de faible femme. Elle lui demandait de la sauver au plus tôt des derniers assauts que lui donnaient l'amour de son cousin et l'ambition de son père. Elle était prête à s'enfuir à Porto,

avec n'importe quel homme de confiance de Sotto-Mayor, et à y devenir sa femme, comme elle l'était en son âme depuis la première fois où elle l'avait vu.

Le porteur du message entra à Porto sans rencontrer le moindre obstacle, et un autre, contenant de nouvelles précisions, partit quelques jours après pour les Olivais, où l'anxiété de Leonor rendait encore plus longues les heures interminables. La réponse fut à la hauteur de ses angoisses. Les montures se trouvaient à la sortie du village, prises dans un hameau à l'écart de la route royale, et le confident avait guetté le moment propice pour remettre la lettre, et convenir de l'heure où elle devait s'échapper.

C'était le dernier jour de Juillet de cette année 1832.

Álvaro Teixeira et sa mère quittèrent Lisbonne par une après-midi très chaude pour profiter de la fraîcheur du soir aux Olivais ; ils avaient l'intention d'amener Leonor le lendemain au Val de Santarém, où la veuve connaissait un couple qu'elle n'avait pas vu depuis qu'on l'avait enfermée au couvent.

Cette visite inattendue perturba Leonor. C'était la nuit où elle devait s'enfuir, et, sans l'arrivée de sa belle-sœur, le morgado se serait rendu à Lisbonne : il brûlait de savoir si les rebelles avaient été criblés de balles à Porto. Mais, Álvaro lui ayant appris que l'armée se dirigeait vers la Cité Héroïque, Sebastião de Brito se frotta les mains et dit que les constitutionnels s'étaient déjà sûrement embarqués à cette heure pour sauver leur peau. Leonor en fut affectée, mais son brillant avenir ne fut pas assombri par la moindre velléité de revenir en arrière.

À onze heures, Álvaro lui dit :

– Si nous allions au lac, Leonor ? Il me paraît d'ici tellement beau avec ces reflets d'argent que lui donne la lune !...

– Allons-y, répondit-elle, après avoir hésité un instant.

Et Álvaro répliqua :

– On dirait que tu n'as pas envie d'y aller !

– Si, mais laisse-moi aller chercher un châte, je me suis légèrement enrhumée.

– Dans ce cas, nous n'y allons pas, ma cousine... Je ne savais pas...

– Nous allons y aller... répliqua-t-elle. Attends un peu...

Ils y allèrent. La surface du lac était à vrai dire charmante. Le bassin était frangé de festons recourbés et réfléchis dans l'eau morte et limpide. Entre les arbustes, étincelaient des vers luisants et, à fleur d'eau, des insectes rebondissaient, dont les ailes, dorées par le clair de lune, chatoyaient. Par moments, des goujons sautaient à la surface et faisaient des ronds, et à l'intérieur de chaque rond, il y avait une petite flaque d'argent.

– Et l'on dit que le bonheur n'existe pas en ce monde ?... murmura Álvaro, en prenant les mains de Leonor dans les siennes. Quelle est cette sensation que je ressens et que tu dois ressentir à présent !...

Leonor ne répondit pas, et Álvaro reprit :

– Tu es en extase devant ce tableau délicieux, ma cousine ? Tu as raison ! Tout cela exprime mieux ce que nous sentons que le misérable langage des hommes...

– C'est beau !... fit machinalement Leonor ; elle entendit, ou bien n'entendit pas l'amour éloquent d'Álvaro qui avait été cette nuit plus éloquent et amoureux que jamais.

On entendit sonner minuit moins le quart.

– Dis, mon cousin, fit Leonor, inquiète, veux-tu aller me chercher ma capote ?

– Oui, mais tu as froid ?

– Je crains d'avoir froid et je ne veux pas partir d'ici.

– Il vaut mieux s'en aller, viens, ma cousine...

– Non. Va chercher ma cape, tu veux bien ?

Dès qu'Álvaro eut disparu au fond de la rue fermée par des myrtes, Leonor courut le long d'une allée d'acacias, dans la direction opposée. Au bout de cette promenade, elle descendit quelques marches jusqu'à une orangerie et retira, du regard d'une conduite d'eau, une petite boîte et un chapeau de velours à plumes. De là, elle rasa le mur de la propriété, ouvrit une des petites fenêtres qui donnaient sur la route et sauta, avec l'aide d'un homme qui l'attendait et à qui elle remit le coffret à bijoux de sa mère. Les montures se trouvaient à quelques pas, et le chemin se prêtait à une fuite précipitée.

Álvaro avait demandé la cape, avec l'empressement d'un amour qui se manifeste et s'impatiente jusque dans les petites choses. Le morgado s'enquit de ce qu'avait Leonor ; et comme son cousin ne répondait pas pour ne pas perdre de temps, Sebastião Brito, Maria da Glória et Cecília partirent derrière lui.

Quand ils arrivèrent au bord du lac, ils entendirent Álvaro appeler Leonor.

– Où peut-elle bien être !? demanda son père. Dis quelque chose Leonor, tu nous a fait assez de farces !...

– Cet endroit convient parfaitement pour jouer à cache-cache, ajouta Maria da Glória.

– Je vais finir par la trouver, reprit le morgado en battant les tonnelles, tout en riant de sa propre astuce et de l'espièglerie de la jeune fille.

Ils passèrent quelques minutes ainsi, jusqu'à ce qu'Álvaro dît :

– Leonor ne se trouve plus ici.

– Où pourrait-elle bien être ? Celle-là, elle est bonne ! répliqua son oncle. Nous allons la trouver dans l'orangerie.

Il s'engagea, avec son neveu, dans le chemin par où elle était passée. Ils coururent à l'orangerie, et virent une fenêtre ouverte.

– Cette fenêtre ouverte ! dit Sebastião de Brito.

– C'est par là qu'elle est partie, fit Álvaro, mais ces mots étaient si étouffés qu'on eût dit que c'étaient les derniers de sa vie.

Le morgado se pencha au-dessus du rebord de la fenêtre, et vit un mouchoir blanc. Il tenta de sauter sur la route ; mais un élanement à un rhumatisme de sa jambe gauche le força à se contenter d'une contemplation haletante. Il appela ses domestiques

à grands cris, mais personne ne l'entendit ; ils dormaient tous. Maria da Glória et Cecília arrivaient tandis qu'il s'égosillait, elles voulaient savoir ce qu'était devenu Álvaro. Le morgado ne leur répondit pas, pressé qu'il était de rentrer chez lui. Elles coururent à l'orangerie et trouvèrent Álvaro appuyé au réservoir, comme une statue décorative. Sa mère lui posa sa main sur la tête, la trouva froide comme du marbre, et l'attira contre son sein. L'on eût dit alors que la statue tombait raide, et d'un bloc, ébranlée par les bras de Maria da Glória.

– Cette maudite fille serait-elle en train de te tuer, mon cher fils ? s'exclama sa mère

Álvaro se dégagea de leurs bras, et leur demanda de le laisser ; puis il s'assit, en cachant son visage dans ses mains.

– Pourquoi ne lèves-tu pas tes mains vers le Seigneur, Álvaro ? reprit Maria da Glória. Vois-tu à présent l'abîme dont ta mère voulait te sauver ?

– Ne me parlez pas, ma mère, dit Álvaro sur un ton énergique. Que vient faire Dieu ici ?!... Voyons si cette agonie prend fin avec moi.

Maria da Glória s'assit près de son fils, invoqua l'âme de la sainte de Vairão, et demanda à Cecília de prier avec elle. Quelques minutes s'étaient écoulées quand il s'éleva, dans l'hôtel particulier, un grand bruit de voix, de portes, de pas. Le morgado avait fait préparer une paire de chevaux ; il envoya un domestique sur la route de Lisbonne, et un autre à Vila Franca. Maria da Glória dit à Cecília de faire atteler les chevaux à la voiture. Après avoir entendu cet ordre, Álvaro se redressa, et dit en pleurant :

– J'ai encore ma mère... Béni soit Dieu !...

Maria l'embrassa, transportée, en s'exclamant :

– Et quel cœur de mère tu as ici, mon fils chéri !... Tu ne mourras pas, n'est-ce pas, Álvaro ?

– Mourir !... On ne meurt pas comme ça, mon amie... Vos onze ans de martyre font rougir la faiblesse d'un homme qui succombe... Je vivrai, ma mère...

Álvaro, au moment de dépasser certains endroits, s'arrêtait, et les contemplait quelques instants. En quittant le jardin, il tourna la tête pour le regarder, et articula :

– Adieu !...

Puis il fixa sa mère, et ajouta :

– Je vous prends à témoin : quelle jeunesse que la mienne !... J'en suis au début de ma vie !...

Sa mère ne lui répondit pas : les sanglots l'empêchaient de parler. La voiture vint les prendre dans la cour. Sebastião s'approcha de la portière et leur demanda s'ils le laissaient seul avec son chagrin. Maria lui dit qu'il n'y avait là personne qui pût le consoler.

Le cavalier qui prit la route de Porto ne rencontra qu'à l'aube des muletiers qui n'avaient pas vu de dame. Il parcourut quelques lieues sans qu'aucun voyageur lui donnât de meilleures nouvelles. Il retourna sur ses pas la nuit suivante, ignorant que les personnes qui fuient n'empruntent les meilleures routes que s'ils ne disposent

pas de raccourcis plus malaisés. Or le confident de Sotto-Mayor avait eu le temps d'étudier la topographie de la région, et de repérer en la traversant des hameaux moins fréquentés jusqu'à Coïmbra. De là, il s'en fut à Aveiro où il prit un yacht pour débarquer sans encombre à Matosinhos, au moment que l'escadre de Dom Miguel affrontait celle de l'amiral Sartorius au large de Vigo, et que la côte de Porto était facile d'accès.

Leonor surprit Miguel de Sotto-Mayor dans ses travaux de retranchement, et celui-ci la présenta comme son épouse à ses camarades que sa beauté laissa pantois. Le titre qu'il lui avait donné en la présentant fut quelques heures après confirmé par le premier prêtre qui s'était cru en conscience permis de suppléer à l'autorisation paternelle. Miguel n'aurait pas accordé à cet acte une grande valeur sacramentelle ; mais il comprit qu'il en allait de la dignité de Leonor, et de l'estime qu'il se portait à lui-même.

Je ne dirai pas que cette dame virile et passionnée suivit son époux dans les tranchées ou fit onduler les plumes de son chapeau au vent des batailles. Ce serait falsifier les chroniques d'affirmer que le poète se tint souvent aux côtés des Garrett et Herculano qui mordaient leurs cartouches avec autant de gravité qu'ils écrivaient *La Harpe du Croyant* ou *L'Arc de Sant'Ana*. Le fidalgo de Vila do Conde, en offrant ses talents spéculatifs, réussit à trouver un emploi dans les cercles intellectuels de ce grand appareil de guerre ; et il se montra si subtil dans ces fonctions spirituelles qu'il parvint à la fin de la guerre sans aucun dommage, et avec une belle réputation de sage. En le voyant au bras d'une femme aussi belle, les braves trouvaient sa peur logique, et que tous accepteraient le stigmate qui s'attache aux lâches à ce prix. Sous une si belle égide, les poltrons s'efforçaient de trouver un moyen de préserver leurs immunités personnelles, sans que cela affecte leur réputation de patriotes. Les mariages étaient pourtant difficiles à cette époque, et l'empereur aimait à dire que l'amie de tous les fiers-à-bras était sa fille.

Les lignes s'ouvrirent, l'armée des libérateurs pénétra dans Lisbonne et, bien qu'il n'eût point participé à la victoire de Cacilhas, Sotto-Mayor fut un des membres du corps expéditionnaire. Quelques jours après, Leonor arriva à Lisbonne, et demanda des nouvelles de son père. Elle apprit qu'il avait quitté les Olivais pour gagner une ferme de l'Alentejo dès que la troupe des libéraux cantonna à Leiria. Elle lui écrivit en employant des termes tels qu'une bonne fille n'eût pu trouver d'expressions plus affectueuses. Elle l'invitait à accepter la puissante protection de son mari, sans craindre quelque avanie, ou quelque vengeance de ses anciens ennemis politiques.

Sebastião de Brito était un sot doué d'une âme bonne, fort préoccupé de sa personne, et attaché à la vie par de multiples liens, au demeurant pourris, dont son cœur restait prisonnier, encore épris de vieilles matrones de la cour, qui avaient eu la témérité de rester à Lisbonne, sans aucune crainte des barbares envahisseurs.

Aller à Lisbonne alors que tout le monde s'enfuyait, sauf elles, ça lui apparut comme une occasion à saisir, et c'en était une.

Leonor l'accueillit avec beaucoup de tendresse ; et elle dressa de son mari un portrait à faire pâlir d'envie les anges ; elle étala son bonheur jusque dans les détails les plus insignifiants de sa glorieuse aventure, convainquit son père que tel était son destin, et conclut en demandant des nouvelles de son cousin.

– Je ne l'ai plus revu, dit-il. Mais j'ai entendu dire qu'il est toujours triste, et passe la plus grande partie de son temps avec sa mère au Val de Santarém. Pauvre garçon !...

– Mais il n'est pas mort ! rétorqua Leonor. Toutes les passions sont comme ça, mon père. Une femme renonce souvent à suivre l'ange de son destin pour s'immoler à un homme, en pensant qu'elle le tuera si elle ne renonce pas à la vie, à son cœur, à la gloire, et aux exigences impérieuses de sa nature. La femme se sacrifie et l'homme, passé un certain temps, ne reconnaît pas ce sacrifice, et ne se croit pas redevable de son abnégation de martyr. C'est le sort qui m'était réservé avec mon cousin, dont le caractère est tout à fait à l'opposé du mien. Que serais-je à présent avec lui ? Une femme très riche et fort dégoûtée de sa richesse. Que suis-je dans ma situation ? Une épouse qui n'a pas le temps de calculer de combien de *contos réis* elle a besoin pour se passer une fantaisie. Et lui ? Il a souffert dans son orgueil, sans doute aussi dans son cœur ; mais quand ces deux douleurs se rejoignent, elles se soignent mutuellement. Voilà ce qui s'est produit, mon père.

– Il me semble que tu as raison, ma fille, dit Sebastião de Brito en se passant de la teinture sur des mèches de ses cheveux, qui avaient viré du blanc à l'écarlate.

\*\*\*

## XIV

...*Que direz-vous de l'indigence ?*

Essais

MONTAIGNE

**U**NE FOIS LEVÉ le siège de Lisbonne, Miguel de Sotto-Mayor alla visiter les fermes de son beau-père et apprit des métayers et des fermiers que tous les biens non grevés ne valaient pas les hypothèques, et que ceux qui étaient engagés ne seraient pas remboursés en cinquante ans, en comptant tous ses revenus, si les créanciers intentaient des procès au morgado. Miguel de Sotto-Mayor dit à sa femme : *Dis donc, tu n'as rien à toi : ton père n'aura pas un toit à mettre au-dessus de sa tête, si ses créanciers ne veulent pas lui en donner un par charité.*

Leonor fut blessée par la sécheresse de ces paroles, et répondit :

– Mon père n'accepte d'aumônes de personne, ni de toi.

Son mari trouva la remarque jolie ; mais il ajouta que c'était la vérité.

Il importe de savoir que les biens de Sotto-Mayor à Vila do Conde avaient été largement escomptés durant les deux ans qu'il avait vécu à l'étranger. Ils étaient déjà blessés à mort quand le fidalgo était allé chercher aux Olivais le baume qui s'y trouvait si rare. Les métayers de ses terres, et les administrateurs de ses revenus lui avaient avancé les rentes de plusieurs années, défalquées par la redoutable hypothèse que le détenteur du titre vînt à mourir, et que l'héritier légitime entrât en possession des biens exonérés.

Ce qui, littéralement, veut dire que Leonor pouvait répondre à son mari : *Dis donc, tu n'as rien. Tu n'auras pas un toit à mettre au-dessus de ta tête, si tes créanciers ne veulent pas t'en donner un par charité.*

Sotto-Mayor fit ce que faisaient tous ses camarades ; il demanda un emploi, et s'imagina qu'il méritait tout ce qu'il demandait. On lui offrit une préfecture dans l'Alentejo. Il n'occupa son poste que peu de temps : il lui manquait la patience, les compétences et les moyens de figurer dignement. Il revint à Lisbonne, sollicita un autre emploi, fut reçu froidement par les ministres, et son nom fut *souligné* dans les registres de l'administration.

À ce moment-là, les créanciers unissaient leurs efforts pour achever la ruine de Sebastião de Brito. Le vieux fidalgo se soumettait aux décisions judiciaires sans les contester. Les biens non grevés furent saisis, et ceux qui étaient inséparables du titre soumis à un loyer. Il resta un palais en ruines qu'on n'avait plus habité depuis le tremblement de terre, les terrains attenants, et une ferme, des biens hypothéqués à Manuel Teixeira de Macedo, quand le bâtard, encore célibataire, n'envisageait pas de solder ses comptes avec son frère par l'union de leurs deux enfants.

Les hommes, qui semblent se plaire à soutenir la mauvaise fortune en poussant dans l'abîme ceux qui menacent d'y tomber, ne voulaient pas que Sebastião de Brito pût dormir sur une planche qui lui appartint : ils suggérèrent à Maria da Glória d'entrer en possession du reste de ses biens. Sans consulter son fils, celle-ci répondit :

– C'est à Dieu de punir.

L'hôtel particulier où Leonor était née fut acquis par un négociant, sous la condition que ses débiteurs pourraient y rester en tant que locataires pendant trois ans. Le mobilier qui s'y trouvait fut également saisi, et Sebastião de Brito en fut le dépositaire.

Alors, Miguel de Sotto-Mayor passa de l'inquiétude au désespoir. Leonor essayait les sautes d'humeur de son époux et refrénait les siennes, de peur de l'exaspérer. Le vieux morgado quitta sa famille pour aller à Lisbonne vivre aux crochets de parents.

Nous avons là ces deux malheureux face à face. Nous pouvons nous représenter l'ange sévère du châtiment qui les contemple dans un formidable silence. Miguel dispose d'un cheval qui l'emmène loin du visage chagrin et pâle de son épouse. Leonor, de ses tonnelles qui la protègent des regards courroucés de son mari. On trouve dans ces tonnelles des bancs rustiques où Álvaro s'asseyait. Là-bas, sur les berges du lac, se trouve le banc de chêne-liège où elle était restée assise tandis qu'Álvaro allait lui chercher sa cape. Pourquoi ne pas croire qu'elles sont inspirées par une grande douleur, et de poignants regrets, les larmes que verse Leonor !?

Elle s'y trouvait seule à la tombée du jour quand une voiture entra dans la cour.

Cela surprit Leonor : plus personne ne venait la voir en voiture. La nouvelle domestique ne connaissait pas ses anciennes relations. Elle lui dit qu'une femme la demandait, qui n'avait pas l'air d'une dame.

– Je m'y attendais... se dit Leonor, mais dans une voiture !... Quelque nouvelle créancière à qui je devrai payer le trajet.

– Le postillon porte une livrée, dit la domestique.

– Une livrée ! murmura Leonor. J'ai dû me tromper...

C'était Eufémia, la nourrice d'Álvaro.

La nièce de sa patronne la considéra, l'air effaré, et lui demanda la permission de l'embrasser !

– Embrasse-moi, Eufémia ! Et laisse-moi pleurer contre toi, je n'ai plus personne ! dit Leonor en sanglotant.

– Vous êtes très malheureuse, Madame ?! demanda Eufémia.

– Je suis pauvre : tu n'as pas besoin de me poser d'autres questions. Et ma tante ? Vit-elle heureuse ?

– Heureuse, non ! Avec ce fils toujours triste, comment pourrait-elle être heureuse !... Ma pauvre enfant ! Moi qui vous ai vue avant, vous voir à présent ! Vous étiez si belle !...

– Et tu me trouves laide, Eufémia ?! demanda Leonor avec un sourire triste, l'expression peut-être de sa vanité blessée, cette vanité qui constitue le dernier rempart derrière lequel la femme qui fut belle fait encore face au malheur.

– Laide, non, ma chère Madame... Je vous trouve plus maigre, et vous avez perdu ce teint de grenade, que ça nous faisait presque du bien de le voir... Enfin, il ne reste plus qu'à se soumettre à la volonté de Dieu, et à demander à la Vierge Marie de donner la santé à votre tante, qui est une sainte. C'est de sa part que je suis venue vous apporter ce colis, et vous dire qu'à la fin de chaque mois, je viendrai vous en apporter un autre pareil.

Eufémia déposa sur la table un rouleau de pièces.

– Tu diras à ma bonne tante, dit Leonor avec des traces de larmes sur ses paupières, que la pauvre Leonor accepte son aumône et la remercie avec ces sanglots que tu vois.

Eufémia demanda de nouveau la permission de l'embrasser et lui dit, pour finir :

– D'heure en heure Dieu améliore notre situation, mon enfant. Souvenez-vous de ce que votre tante a souffert pendant onze ans...

– Ma tante était un ange d'innocence, et j'expie d'énormes fautes : elle trouvait dans l'injustice qu'on lui faisait une consolation, je sens, moi, que je mérite mon châtement.

Eufémia fit un compte-rendu de sa mission à Maria da Glória, et se retira au moment où Álvaro entra.

– Écoute, la pauvre Leonor est bien malheureuse ! dit sa mère.

– Ne te l'avais-je pas dit ?! A-t-elle accepté ?

– Elle a accepté, et m'a remerciée avec des larmes.

– Son caractère doit être complètement brisé par ces épreuves ! répondit Álvaro. Elle a accepté l'aumône !... Pauvre femme !... Son visage doit être bien transformé, lui aussi...

– Eufémia dit qu'elle a beaucoup changé, et qu'elle n'est pas vêtue avec beaucoup de recherche.

– Aurait-elle demandé de mes nouvelles ?

– Je ne sais pas, mon fils... Je présume qu'elle n'avait pas le cœur à ça !... Ai-je bien fait ce que tu voulais, Álvaro ?

– Et n'aviez-vous pas vous-même l'intention, ma mère, de secourir cette malheureuse ?

– Si, mon fils, si...

– Eh bien, n'oubliez pas de lui envoyer tous les mois, ma mère, ce que vous jugerez nécessaire pour qu'elle puisse vivre dignement.

– Mais n'as-tu pas songé à la part que touchera son mari sur ces subsides ?

– Qu'est-ce que cela me fait, ma mère ? Notre but, c'est d'améliorer la situation de ma cousine, et nous ne pouvons y parvenir qu'en améliorant leur situation à tous les deux.

– J'attendais cette réponse, ta générosité, Álvaro, est désintéressée et noble. Je vois que la jalousie n'a aucune prise sur toi.

– Non, ma mère, dit Álvaro, sur un ton faussement sincère, et son visage prenait une expression qui ne pouvait tromper des yeux et des oreilles mieux exercés.

– C'est ainsi que j'entends la vertu, poursuivit Maria da Glória ; ce sont ces bijoux d'or qui tiennent du Ciel les signes de leur valeur. Si tu te laissais guider par un calcul, cela reviendrait à jeter sur le plateau de tes fautes ces poignées d'or, Álvaro. De l'ancienne

Leonor, il ne reste plus pour toi que la femme malheureuse, n'est-ce pas ?

– Absolument... Que peut-il rester de plus ?!...

– Rien... Que Notre Seigneur bénisse ton cœur, et te le remplisse de joie et des saints aiguillons de la charité, qu'il n'aspire pas à la moindre gloire, et ne conçoive pas le moindre orgueil de ses bonnes actions.

Dès qu'il put se retrouver seul avec Eufémia, Álvaro lui demanda :

– Ma cousine ne vous a-t-elle pas posé des questions sur moi ?

– Non, Monsieur.

– Et vous avez prononcé mon nom, Eufémia ?

– Oui, je lui ai dit que vous étiez toujours triste... Et elle... elle est restée pensive... Et elle a parlé d'autre chose.

– Mais elle est restée pensive ? Et vous l'avez vue verser des larmes ?

– Ça pour en voir, j'en ai vu !... Quand je lui ai donné l'argent, les larmes lui jaillissaient des yeux, elles étaient grosses comme le poing.

– Mais vous ne lui avez pas dit, Eufémia, que j'étais au courant de ce qui se passait par ma mère ?...

– Non, je ne lui ai rien dit, parce que vous m'en aviez donné l'ordre, votre mère et vous.

– Vous avez bien fait, et ne le lui dites jamais, et ce n'est pas la peine de dire à ma mère que je vous ai posé ces questions.

– Je ne le lui dirai pas, soyez tranquille, mon enfant.

– Dites, Eufémia... Leonor est-elle très marquée ?

– Ça, pour l'être ! On dirait que ce n'est plus elle ! Vous rappelez-vous ces roses qu'elle avait sur le visage ? Plus la moindre trace ! Elle est très maigre et elle a des cernes autour des yeux, qu'on dirait une poitrinaire...

Álvaro se retira dans sa chambre et il écrivit quelques pages exprimant de si poignants regrets que si sa mère les avait vues, elle aurait cru que son fils aimait Leonor.

Voici la transcription d'un passage :

*"Que ressens-tu aujourd'hui, de quoi te souviens-tu, infortunée, quand mon image te contemple ? Tu te demandes ce que tu as fait de ta beauté, et ce que tu seras demain aux yeux de cet homme qui a enfoncé sur ton front les épines de la couronne que moi, la victime de tes propres douleurs, je t'arracherais si je pouvais !? Ô Leonor, quel supplice que celui que tu t'es toi-même choisi ! Pourquoi ne fuis-tu pas cet endroit où se trouvent les fleurs de notre enfance ! Qu'éprouves-tu en ton âme quand tu regardes ce lac, ces bois, et ces arbres sur la colline ! ? C'est le démon qui t'a enchaînée à la sépulture où tu as enterré mon pauvre cœur !?"*

*Je ne suis pas plus heureux que toi, Leonor ! L'ennui de mon existence est la plus grande de mes peines. Tu désires peut-être retrouver ton bonheur ancien, et tu connais les tourments de la*

*saudade ; mais moi, je désire mourir et, à chaque retour du passé, c'est une nouvelle gorgée de poison que je bois, de tes mains. »*

Je suis porté à croire qu'il y a là des expressions trahissant un sentiment qui n'est pas le mépris, ni même le désamour. Sans craindre de me tromper, j'affirme que l'amitié seule, une passion bien plus profonde que l'amour, pourrait s'exprimer ainsi. On m'a reproché, à moi, le côté paradoxal de ma conception de l'amitié. À quoi veux-je en venir ? Je veux soutenir jusqu'au bout ce paradoxe, et je tiendrai toujours en piètre estime l'amour qui ne s'est pas enraciné dans la fibre la plus noble du cœur, c'est celle, à mon avis, que l'on appelle *l'amitié*, et peu me chaut que la langue des hommes avilisse ce mot en le traînant dans le borbier des faux attachements, avec lesquels la civilité et les convenances diffament ce don divin de l'âme humaine.

Pour ne pas m'égarer dans des digressions malvenues, je me rendrai aux Olivais.

Miguel de Sotto-Mayor, en rentrant de sa promenade au cœur de la nuit, trouva Leonor debout.

– Je t'ai attendu, dit-elle, pour te raconter que ma tante m'a remis cet argent, avec la promesse de me donner une mensualité. Notre situation s'améliore et, si je ne me trompe, ton esprit se trouve soulagé du souci de faire face aux difficultés matérielles d'un ménage.

– Dans ce cas précis, c'est certain !... dit joyeusement Sotto-Mayor. Tu sais bien que le bonheur et la pauvreté sont inconciliables. Qui a eu beaucoup et aspiré à plus, si grand qu'il ait le cœur, se décourage en envisageant la misère. J'espère devenir indépendant quand d'autres hommes entreront au ministère ; et je n'ai pas honte d'accepter cet argent de ta tante comme un emprunt.

– Maintenant autre chose, poursuivit Leonor. Que fais-tu dehors jusqu'à ces heures-ci, Miguel ?

– Ce que je fais ! ? Je divague sans but, je fatigue mon cœur et mon âme ; mes souffrances m'y obligent, ma Leonor.

– À la bonne heure, dit-elle, balançant entre l'ironie et la tendresse. Maintenant que tes souffrances doivent se montrer moins absorbantes, reste un peu plus avec moi.

– C'est ce que je ferai, ma fille, et je te dédommagerai de tous les chagrins que je t'ai donnés sans le vouloir.

Il y eut de grandes modifications dans l'existence de la morgada des Olivais : le nombre des domestiques s'accrut ; on s'inquiéta de l'entretien de la maison ; on prit un autre cheval en plus de celui qui était là, pour les atteler à une voiture ; on secoua sur les livrées la poussière de quatre années ; le service à la table était assuré par un domestique en cravate blanche ; des parents de Lisbonne reconnurent à nouveau les parchemins de Leonor, Sebastião de Brito revint lui-même dans la demeure de ses ancêtres, les cheveux toujours bariolés, couleur de glaise et de jais. Trois cent mille réis versés au début de chaque mois, c'était plus qu'il n'en fallait pour assurer un somptueux train de vie.

Maria da Glória dit un jour à son fils :

– Ta cousine n'a rien appris dans le malheur.

– Pourquoi, ma mère ?

– Ne la vois-tu pas entièrement plongée dans ses pompes, ses visites et ses dîners ?

– Est-elle seulement heureuse ?

– On dirait qu'elle l'est.

– Eh bien, c'est dans ce but, ma mère, que vous lui donnez des bribes de ce que vous possédez. Elle était malheureuse avant que vous n'y pourvoyiez.

– Mais cela me semblait aller de soi que Leonor ne devait pas dépenser en frivolités ce qu'elle reçoit comme une aumône.

– Ne parlons pas d'*aumône*, ma mère ; le mot est humiliant... Leonor est votre nièce ; et mon père donnerait tout pour ne pas voir cette famille tomber dans la misère. Laissez-les être heureux ; aussi heureux soient-ils, ils ne nous volent pas notre part de bonheur, qui est la meilleure.

– Quelle âme que la tienne, Álvaro ! s'exclama Maria da Glória, en embrassant son fils. Et à quoi te sert ta richesse ? Tu as vingt-trois ans, et tu vis comme à dix-huit ! Pourquoi n'achètes-tu pas un nouveau cabriolet ? Pourquoi ne fréquentes-tu pas les salons, où un cœur aussi parfait que le tien émerveillerait la société ? Veux-tu voyager, mon fils ? Je pars avec toi.

– Non, ma mère, répondit Álvaro. J'ai tout ce que je peux souhaiter dans ce petit réduit ; ici, ma mère ; là, mes livres. Les voyages nous instruisent, mais ma soif de savoir se limite à ce que je puis apprendre en lisant et en réfléchissant ; ils nous distraient ; mais, il y a de tels chagrins dans ma vie, et ils sont d'une telle nature, qu'y porter remède, cela reviendrait à rénover mon cœur. Cette œuvre s'accomplira avec le temps. On n'est heureux nulle part, quand on ne peut l'être entre les reliques de son enfance et les bras d'une mère comme la mienne. Continuons à mener cette vie, en nous efforçant de la rendre moins amère à ceux qui souffrent plus que nous.

\*\*\*

## XV

*Lata porta... quae ducit ad perditionem*  
Parce que la porte de la perdition est large  
MATTIEU - VII, 13.

**A** UNE LIEUE ET DEMIE des Olivais, habitait, dans un antique manoir, le morgado de Porto-Alvo, marié à sa nièce, la puînée d'une noble maison de Alenquer.

Cette dame était fort distinguée de sa personne, et jouissait d'une admirable réputation pour ses vertus, jusqu'au moment où Sotto-Mayor fréquenta cette famille, fort apparentée à celle de sa femme.

Que l'exception que cette morgada représentait se soit dégradée, sous l'effet toxique des séductions du poète de Vila do Conde, ce n'est pas moi qui le soutiendrai ; je n'aurai cependant pas de comptes à rendre à Dieu, si je dis que sa réputation se voyait ternie et entachée à cause de lui. Ces promenades nocturnes dans les environs de Porto-Alvo ne correspondaient absolument pas à ce qu'il disait à sa femme ; il ne s'agissait pas d'apaiser ses *souffrances* ; il nourrissait en fait de bien méchants desseins.

Quand elle eut vent de la rumeur publique, Leonor ne fut pas maîtresse de sa jalousie ou de sa vanité, deux choses auxquelles on donne le même nom. Elle vitupéra l'infidélité de son mari, et l'immoralité de sa cousine de Porto-Alvo. Sotto-Mayor fut fort agacé de la jalousie de son épouse, et en tint si peu compte qu'il multiplia les promenades à des heures indues. Aiguillonnée par son caractère congénitalement emporté, Léonor écrivit une lettre anonyme au morgado pour le prévenir du déshonneur qui rôdait la nuit autour de sa demeure, et trouverait aisément le moyen de visiter sa chambre nuptiale.

Le vieux fidalgo fut épouvanté par cette diffamation. Jamais sa femme ne lui avait inspiré de soupçons, et il ne lui avait jamais reproché sa légèreté. Il ne parla pas de cet avertissement, en homme sage, et surveilla les avenues de son domaine, en homme précautionneux.

L'une des nuits suivantes, ses guetteurs lui dirent qu'un cavalier s'était arrêté à cent pas, et qu'il était resté immobile en contemplant les fenêtres de son palais ; et ils ajoutaient que, vers une heure, une lumière était apparue derrière le vitrage, pour disparaître quelques secondes après.

Pour ce qui est de moi, je ne tire pas de conclusions de cette lumière. Il demanda derrière quelle fenêtre les guetteurs avaient aperçu cette lumière, et mit un plan ou point afin de poursuivre ses investigations. Deux nuits passèrent sans qu'il découvrit rien. La troisième, vers une heure, le vieillard entendit sa femme tousser dans son lit, de l'autre côté du mur, et ensuite un signal convenu et très discret sous sa fenêtre. Il se leva d'un bond, passa dans la

chambre de sa femme et la vit couchée dans son lit ; puis il passa, à pas de loup, dans la pièce d'où le signal était venu. En entrant dans cette pièce, il vit une domestique avec un chandelier, contre la vitre. Il ne fit pas le moindre bruit, recula, et entra dans la chambre de la domestique, au moment où elle y arrivait. À la vue du poignard, la jeune fille étouffa un cri d'effroi dans sa gorge.

– Tu es morte si tu cries ! dit le morgado en adoptant la posture et la formule de Tarquin, qui ne convient vraiment pas ici, soit parce que cette fille était célibataire, soit, si elle était mariée, parce que le rôle de Lucrece ne lui convenait absolument pas. — Tu es morte, continua-t-il d'une voix sombre, si tu ne me dis pas ce que signifie le signal que tu es allée faire à la fenêtre avec cette lumière.

La domestique lui répondit et le morgado se retira dans sa chambre, tranquille comme s'il avait découvert que son épouse était une des vertus théologiques personnifiée, et une personne qui faisait semblant de dormir profondément.

Trois nuits passèrent après celle-là.

Ce furent des nuits et des jours de supplices pour Leonor. Elle entendait le cri de sa conscience. Cette lettre anonyme pouvait être la cause de la mort de son mari. Mais l'orgueil, et peut-être son cœur lui disaient aussi qu'elle ne méritait pas une infidélité, ni le mépris dont elle souffrait parce qu'elle ne pouvait pas refréner sa jalousie.

La troisième nuit, elle dit à Miguel de Sotto-Mayor, d'un ton câlin :

– Ne t'en va pas, mon ami, ne retourne pas à Porto-Alvo.

– Et qui t'a dit que je vais à Porto-Alvo ? répondit-il en fronçant les sourcils.

– C'est mon cœur qui me l'a dit...

– Ton cœur !... rétorqua son mari en souriant. Qu'est-ce que le cœur !... Le cœur ne dit rien. Le cœur est un récipient par où passe le sang. Le cœur qui n'est pas cela, et rien que cela, est un sot. Je ne vais pas à Porto-Alvo. Je vais à Paço do Bispo où des amis m'attendent pour mettre au point la défaite du ministère et la mort d'Agostinho José Freire.

– Tu mens, Miguel ! s'écria Leonor.

– Je te remercie pour cette amabilité, et je m'en vais parce que je ne puis me dispenser d'y aller.

– Miguel ! reprit-elle avec véhémence, émue jusqu'aux larmes, n'y va pas... Fais attention, son oncle, le morgado, a été prévenu ; c'est un méchant homme, tu finiras par te faire tuer.

– Qui l'a prévenu ?! répliqua son mari en souriant. Serait-ce toi ? Tu serais capable d'une calomnie ! Comment sais-tu qu'il a été prévenu ?!

– Je le sais... N'y va pas, je te le demande, en levant les mains !... Et elle alla jusqu'à se mettre à genoux devant lui.

– Comment veux-tu que je renonce à un rendez-vous où mon honneur est engagé, Leonor ? C'est à Poço do Bispo que je me rends, je te l'ai déjà dit.

– Tu me jures que tu ne vas pas à Porto-Alvo ?

– Je le *jure*, comme disait Molière.

– Mais rappelle-toi que Molière s'est écroulé, mourant, sur scène, quand il a dit *je le jure...*

Miguel de Sotto-Mayor trouva la remarque amusante et prit congé de Leonor en lui baisant le front.

Il monta à cheval, prit le chemin de Poço do Bispo, et, une fois loin, il revint en arrière par un raccourci qu'il connaissait, pour aboutir à la route de Porto-Alvo.

Miguel s'arrêta à une demi-lieue, et réfléchit : *Si le morgado avait été prévenu, on m'aurait informé à cette heure du plus petit contre-temps. Il est vrai que ce signal deux nuits de suite peut vouloir dire quelque chose ; mais il est également certain que cela s'est déjà produit, sans que cela signifie quoi que ce soit. C'est la jalousie de ma femme qui a inventé cette mise en garde.* Après une conclusion si évidente, Sotto-Mayor éperonna son cheval, et boucla la distance qui lui restait à parcourir en quelques minutes.

Avant qu'il arrive en vue de Porto Alvo, le bon chroniqueur se doit de dire que, le matin du jour qui suivit cette nuit du poignard, le morgado se leva, se dirigea vers la chambre de la domestique, ferma la porte, et garda la clé. En revenant, il ferma la porte de sa femme, et resta imperturbable au ton épouvanté sur lequel sa nièce lui demandait les raisons d'un tel changement. La nourriture était apportée à l'une comme à l'autre par un homme étrange, de mauvaise mine qui ne répondait à aucune question. Cette situation dura deux jours, et persistait encore quand Miguel de Sotto-Mayor faisait galoper son coursier sur les pentes d'un ravin au sommet duquel on apercevait le signal.

Le fringant animal s'était arrêté sur un terrain plus uni où il savait déjà qu'il se reposerait. Miguel lui flattait l'encolure, et se penchait sur ses flancs pour observer ses profonds halètements ; il levait la tête pour consulter sa montre à un rayon de lune quand deux coups de feu simultanés lui transpercèrent la poitrine. Le cheval dévala le ravin, à grands bonds impétueux, son cavalier accroché à sa crinière. À quelques pas de là, les mains du cadavre s'ouvrirent, son corps glissa sur le sol, mais il fut traîné sur une longue distance, accroché à l'un des étriers.

À trois heures du matin, les domestiques de la maison des Olivais entendirent le bruit des fers sur les dalles de la cour, et le palefrenier sortit pour couvrir le cheval et le ramener à l'écurie, comme d'habitude. En ne voyant pas son maître, il crut qu'il était monté, comme d'autres fois, en laissant les rênes sur l'encolure du cheval ; mais son regard tomba par hasard sur l'étrier gauche, et il constata que celui-ci était couvert de sang. Il monta le grand escalier, et dit à l'intérieur qu'il était arrivé un grand malheur. Leonor sauta de son lit, descendit dans la cour pour examiner le sang sur l'étrier. Elle s'enfuit, comme si un spectre la poursuivait. Elle entra dans sa chambre, les yeux hagards sous l'effet d'un accès de démence, et lâcha ces paroles terrifiantes :

– C'est moi qui l'ai tué.

Ce qu'elle dit après cela, c'étaient des paroles sans lien entre elles, des blasphèmes accompagnés d'horribles contorsions.

Les domestiques partirent les uns en direction de Porto do Bispo, d'autre sur la route de Porto-Alvo, suivant la suggestion de l'un d'entre eux qui connaissait les secrets de son maître.

Les seconds, en revenant d'une lande par un raccourci pierreux, trouvèrent, à trois quarts de lieues le cadavre de Sotto-Mayor. Les ecchymoses et les plaies étaient telles qu'ils le reconnurent à peine. La chemise et le gilet avaient encore une odeur de brûlé : les coups de feu avaient été tirés de si près que les bourres même étaient restées engluées au sang coagulé sur sa poitrine.

Un des domestiques revint chercher la voiture qui devait le ramener chez lui. Leonor ne parvenait pas à donner la moindre instruction pour l'enterrement de son mari. La nouvelle parvenue à Lisbonne où se trouvait Sebastião de Brito ramena aux Olivais quelques familles que les mésaventures de Leonor avaient incitées à lui rendre leur ancienne estime. Elles se préoccupèrent de la sépulture, et la justice de ses devoirs. Celle-ci se rendit à l'endroit où se trouvait le mort et dressa procès-verbal. Elle mena son enquête ; mais l'affaire était tout à fait obscure et inextricable. Parmi les parents de la maison, qui assistèrent aux funérailles, se trouvait le morgado de Porto-Alvo, en habit noir, et le visage larmoyant. Quand elle le vit, Leonor se dressa tout à coup, pointa son doigt sur lui, en le touchant presque, et cria :

– C'est lui qui a assassiné mon mari !

Le morgado ouvrit la bouche, écarquilla les yeux, croisa les bras, regarda autour de lui, et demanda :

– On dirait que cette malheureuse est devenue folle, non ?... La pauvre dame !...

L'assistance confirma l'impression du morgado, et la plaignit comme lui.

– Pourquoi n'est-elle pas ici, la femme qui a tué mon mari ? Où est cette catin, que je lui imprime sur le front le sanglant stigmate de l'infamie ?

Ces vociférations confirmaient l'hypothèse d'une crise.

– Maintenant, elle dit que c'est une femme qui l'a tuée !... disait le morgado. Il n'y a pas de doute ! Elle est folle, cette malheureuse dame !

– Je ne suis pas folle, ça non, scélérat ! brailla Leonor, en se tordant dans les bras de ses amies. C'est toi qui l'as tué lâchement, rustre cruel ! Tu l'as tué, et tu crois que la bouche du mort ne va pas dénoncer l'infamie de ta...

Des doigts se posèrent à ce moment sur les lèvres de Léonor, les doigts d'une main qui n'appartenait à aucune des dames qui avaient de la peine à la retenir. Leonor tourna les yeux pour savoir qui lui faisait cette violence, et vit Maria da Glória.

Il ne lui fallut qu'un instant pour la voir et se jeter dans ses bras en criant :

– Ô ma tante, je suis bien malheureuse !... Ouvrez-moi votre cœur, par pitié, et cachez-moi au spectre de mon remords !

Maria da Glória l'embrassa dans un transport et dit à ces dames et à ces messieurs :

– J'estime que nous ne devons pas garder ma nièce exposée à ces accès de son imagination malade. Permettez-moi de me retirer avec elle dans ma chambre, et qu'il se trouve ici une âme charitable qui nous dispense de nous occuper de l'enterrement de ce malheureux. Allons-y Leonor.

## XVI

*Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias.*

Je t'invite à m'acheter de l'or épuré au feu pour devenir riche.

APOCALYPSE - XIII, 8.

**L**ES PREMIERS JOURS de son veuvage, Leonor les passa dans sa chambre, et Maria da Glória resta auprès d'elle. Il fallait voir les soins assidus que les familles de sa nombreuse parentèle multipliaient pour soulager ses peines, dès qu'elles la surent rentrée dans les grâces de Maria da Glória, la supposée millionnaire. Et comme l'amour d'Álvaro pour Leonor était de notoriété publique, les haruspices, pressés de faire des pronostics sur la vie des autres, annonçaient déjà que les secondes noces de la morgada pauvre avec le fils unique du banquier Macedo serait dans peu de temps un spectacle divertissant. Il y eut des individus enclins à imaginer des tragédies pour estimer vraisemblable que Miguel de Sotto-Mayor eût été assassiné sur l'ordre d'Álvaro Macedo. La société a toujours connu de ces tortionnaires, pour ainsi dire, chargés de montrer de l'échafaud à la canaille assoiffée de scandales les plus belles réputations ensanglantées. Un jour, Eufémia entendit cette calomnie dans une mercerie. Elle alla trouver sa maîtresse, en pleurant, pleine d'effroi, et lui répéta ce qu'elle avait entendu. Maria da Glória répondit à l'anxiété de la domestique par un sourire et ces paroles :

– Dieu sait qui a tué le mari de ma nièce ; quant à la calomnie, elle ne tue l'honneur de personne.

Leonor resta avec son père.

Dire que la veuve dépérissait de jour en jour, consumée par les regrets que lui laissait son mari, ce serait de l'invention. Il ne serait pas plus exact de dire que la pourpre de la jeunesse lui colora de nouveau le visage, et qu'elle retrouva le bel ovale de son visage. Leonor ne fut plus jamais belle à partir du jour où elle s'aperçut qu'elle perdait tout attrait aux yeux de son mari pour la raison même qui faisait que la société la rejetait : la pauvreté. Celle-ci vint à bout de sa vanité, impatiente et féroce dans sa douleur, de l'allégresse de son âme, c'était comme si on enlevait aux fleurs de son visage la sève qui les embellissait.

À quoi pensait Leonor dans ce rapide changement de vie ? Elle ne pensait apparemment pas. Après un délai de six mois, elle sortit pour rendre des visites à Lisbonne, sauf celle de Maria da Glória qui

ne lui en avait pas donné l'occasion. On la vit dans les théâtres et dans les bals au bout d'un an. Les conquérants de l'époque braquèrent leurs jumelles sur elle ; et quoiqu'on parlât à son propos de "belles ruines", eût-elle été moins dédaigneuse, elle aurait eu de la beauté de reste pour enchaîner les lions de São Carlos, une cage bien plus redoutable alors qu'aujourd'hui.

À quoi pensait Álvaro ? Quelles réflexions lui inspirait sa cousine ? Il aimait la femme qu'il avait vue cinq ans avant. Il n'avait aucune idée de la femme qu'elle était cinq ans après. Il ne l'avait plus revue, et n'avait pas voulu la revoir. À partir du moment où une personne indifférente lui dit, par hasard, qu'il l'avait vue, très différente de ce qu'elle était, chez sa cousine, la comtesse Unetelle, et au théâtre São Carlos, Álvaro cessa de fréquenter ce théâtre, le seul endroit où il se rendait, attiré par la suave tristesse de la musique.

Sa mère lui dit un jour que Leonor se plaignait à Eufémia de ne pas être invitée chez sa tante. Álvaro répondit :

– Vous pouvez la recevoir, ma mère ; mais prévenez-moi, je ne tiens pas à ce que nous rencontrions.

– Et pourtant, répondit sa mère, tu ne cesses de me demander si cette mensualité suffira pour assurer le bien-être de Leonor.

– Quel rapport entre ces deux choses, ma mère !? C'est un peu d'argent inutile, de l'argent auquel je n'ai jamais songé quand je pensais à mon bonheur avec Leonor. Si l'argent n'entraîne absolument pas dans mes calculs, c'est la preuve que ma cousine ne représente rien dans mon cœur.

– Et si elle allait se jeter dans un nouveau précipice ? Si elle se mariait à un homme qui l'exposerait à de nouvelles misères ?

– Avec votre permission, ma mère, je continuerais à la secourir, et à combattre l'étoile fatale de cette malheureuse.

– Crois-tu donc à la fatalité, mon fils ?...

– Oui, ma mère.

– Et que fais-tu de la vertu ?

– C'est la fatalité du bien.

– Ne crois-tu pas plus rationnel d'attribuer à la Providence Divine, et à la succession des actes humains ce que tu appelles la fatalité ?!

– Moi, dit Álvaro avec une profonde amertume, je ne sais ce qui est meilleur, ni plus rationnel, ma mère... Si vous voulez que je vous dise ce que je ressens... le mieux, c'est... de ne pas vivre ; le bien suprême dans la vie, c'est de l'oublier. Qu'est-ce que l'ivresse, pour l'homme d'esprit qui connaît l'âpreté du poison qu'il boit ? Qu'est le suicide, sinon un chemin vers l'oubli ?

– Tu dois avoir beaucoup souffert, mon fils, car je te vois sans religion !...

– Je n'ai pas la religion qui prie, j'ai celle qui pardonne, et prend en pitié les amis comme les ennemis. Dieu sera bon et miséricordieux pour moi, compte tenu de vos mérites, ma mère...

C dialogue fut interrompu lorsque l'on annonça qu'une dame désirait parler à Álvaro.

- À moi !?... fit-il, surpris, et il se rendit dans le salon où l'attendait cette femme.

Il vit une dame en noir, qui avait l'air d'avoir quarante ans et connu bien des angoisses ; elle portait un ensemble de parures qui dénotaient la pauvreté.

- Je ne vous connais pas, Madame, dit Álvaro.

- Bien sûr que non. Je suis la mère de deux enfants de votre père, répondit-elle en italien. Je suis la malheureuse qui est partie du théâtre de Milan pour accompagner votre père à Lisbonne, il y a seize ans. Je vous ai vu tout petit, Monsieur Álvaro, sur le sein de votre nourrice, et je vous revois, devenu homme, avec une réputation égale à celle des vertus de votre mère.

L'Italienne essuyait ses larmes.

- Veuillez poursuivre, dit Álvaro.

- Quand votre père m'a abandonnée à mon funeste destin, j'avais deux enfants qu'il a voulu prendre avec lui ; mais moi, non contente d'être malheureuse, j'étais capricieuse, et je ne sais même pas si j'étais une bonne mère : je ne lui ai pas laissé mes enfants. Tant que la beauté fleurissait mes vices, j'ai été étourdie par les pompes et les délires d'une brillante ignominie, mais je n'ai pas négligé l'éducation de mes pauvres enfants ; j'ai payé leurs études dans un collège jusqu'en 1832, le moment où j'ai vieilli et suis tombée tout à coup des oripeaux de l'opulence dans le borbier de la misère. J'ai retiré mes enfants du collège ; l'aîné était un démon, l'autre un ange. L'ange, Dieu me l'a enlevé un an après, pour ainsi dire foudroyé par le choléra. L'autre est resté près de moi comme un instrument entre les mains de la Providence pour mon expiation. Mon fils me demandait des comptes sur le luxe qu'il avait vu chez moi dans son enfance ; je ne pouvais lui répondre. J'ai voulu le forcer à me respecter, et il a répondu par des menaces à ma sévérité. Un jour, il s'est enfui de chez moi, en me volant une poignée de bijoux de quelque valeur que je conservais pour ne pas aller faire soigner ma dernière maladie dans un hôpital. Quelques jours après, j'ai su qu'il avait été arrêté pour vol et se trouvait au Limoeiro. J'ai sacrifié tout ce dont je disposais pour subvenir à mes besoins, et j'ai réussi à rendre le montant du vol au propriétaire et la liberté à mon fils. Je suis allée ensuite me jeter aux pieds d'un homme qui m'avait connue en des temps plus heureux... *heureux...* une opinion bien erronée !... Je lui ai demandé n'importe quelle occupation pour mon fils, et je suis parvenue à le faire engager dans une douane, à un poste supposant certaines responsabilités. Le malheureux semblait se reprendre ; il se passa deux ans sans qu'on se plaignît de lui ; je me jugeais privilégiée par le sort, et je comptais voir assuré le pain de ma vieillesse. Il y a huit mois, on a découvert un vol important à la douane, et mon fils est convaincu d'avoir dérobé des sommes importantes, des sommes qu'il a perdues au jeu et dilapidées dans la débauche. Il y a quinze jours que le fils de votre père a été condamné au bague à perpétuité.

Le temps de laisser couler un flot de larmes pour se soulager, l'Italienne continua :

– Je ne viens pas demander au fils généreux du père de ce condamné de le sauver en remboursant la somme dérobée, qui se monte à beaucoup de *contos réis*. Je viens vous supplier, en levant les mains, de faire jouer vos relations pour que la peine soit commuée en un exil perpétuel, sans chaînes aux pieds, c'est ce que demande ce malheureux.

Álvaro releva la femme qui s'était agenouillée et lui dit :

– Le nom de votre fils ?

– Júlio de Macedo.

– Je ferai ce que je pourrai. Allez lui dire, madame, qu'il attende quelque chose de mes efforts.

L'Italienne fit mine de s'agenouiller à nouveau, inquiète de la froideur de ces paroles. Álvaro l'en empêcha, et l'accompagna en haut de l'escalier.

Plus par amour maternel que par curiosité féminine, Maria da Glória avait tout entendu. Elle sortit, comme si elle ne s'attendait pas à trouver Álvaro et lui dit, d'un air enjoué :

– Ainsi donc, les dames de Lisbonne viennent te voir comme ça en plein jour chez toi !? Plaise à Dieu qu'elles ne m'enlèvent pas mon Álvaro !...

Le jeune homme sourit, et resta pensif ; il réfléchissait à la façon dont il parlerait à sa mère.

– À quoi penses-tu, mon fils !? reprit-elle en éclatant de rire. Tu es encore sous les charmes de la déité qui est venue te voler ta tranquillité ? ! Dis-moi ce qui te tracasse, Álvaro !

– Tout à l'heure, ma mère, tout à l'heure !... répondit Álvaro, de plus en plus embarrassé.

– Et pourquoi pas tout de suite ?! rétorqua gravement Maria da Glória. Serais-tu surpris ou honteux de constater qu'un arbre aussi bon a produit de si méchants fruits !?

Álvaro considéra sa mère, effaré, et bafouilla quelques monosyllabes.

– Ce sont là des aberrations, reprit-elle. N'as-tu pas entendu cette pauvre femme dire que son cadet était un ange ? C'est ce qui s'est passé... Il est arrivé la même chose qu'aux arbres qui donnent des parfums et du poison... Tu n'as pas à hésiter, mon Álvaro. Laisse-toi franchement guider par le mouvement généreux que je devine. Tu as mon autorisation pour prendre autant d'argent que tu voudras. Ton bonheur, à ce que je vois, réside dans cette forme de charité obscure : eh bien, profite à fond des privilèges que te donne la fortune.

Álvaro chargea l'avocat de la famille de solliciter la grâce du condamné moyennant une somme correspondant à celle qui avait été évaluée pour ce vol. L'avoué fut découragé quand on lui en communiqua l'importance. Mais Álvaro l'autorisa à négocier l'élargissement du détenu, quel que soit son prix. Júlio de Macedo fut un jour convoqué pour recevoir son certificat de levée d'écrou, et apparut chez sa mère quand celle-ci, concevant quelque espoir après les promesses d'Álvaro, coupait ses derniers draps pour en faire des chemises que son fils pourrait emporter en Afrique. Le

gracié n'était pas à même de dire comment il s'était retrouvé libre. Sa mère, folle de joie, n'arrivait pas à raconter à son fils de quelle façon elle l'avait sauvé. Là-dessus, Álvaro apparut et prit dans ses bras l'Italienne et le fils de son père, qu'il appela son frère.

Le fils de l'Italienne ne connaissait pas le fils de son père. Il balbutiait des paroles de gratitude, aussi honteux de son crime, qu'effaré par une vertu à laquelle il ne parvenait pas à croire. Álvaro mit ainsi un terme aux bruyantes effusions de l'ancienne locataire du palais de Belém :

- Ce serait peine perdue que votre fils demande aujourd'hui un emploi. Vous ne pouvez, Madame, compter sur ses ressources pour subvenir à vos besoins. Comme vous le savez, Madame, j'avais une propriété aux environs de Naples, dont je dispose encore et vous fais donation, avec l'accord de ma mère. Il va de soi, je pense, que vous irez y vivre avec votre fils, et que vous tirerez les leçons de votre malheur pour la garder.

Dans un même élan, la mère et son fils se jetèrent aux pieds d'Álvaro avec des exclamations et des larmes.

- Ces larmes sont un second baptême pour certains yeux, dit Álvaro. Puisse Dieu permettre que le fils de mon père se régénère par celles que je vois sur son visage.

Dona Maria da Glória signa la dotation, et la Milanaise partit avec son fils en Italie. Vingt-deux ans après, le saint des Olivais me dit que l'ancienne actrice était morte vieille et heureuse, que Júlio Macedo possédait encore cette ferme, et faisait honneur à son grade élevé dans l'armée sarde. Comme je lui demandais combien lui avait coûté la régénération de cet homme et l'heureuse vieillesse de l'amante de son père, il me répondit :

- La fortune de deux familles indépendantes.

\*\*\*

## XVII

*Un groupe de Dalila et de Samson  
avec celui de la farouche Judith serait  
toute la femme expliquée.*

BALZAC

**D**EUX ANS s'étaient écoulés depuis le veuvage de Leonor. Durant cet espace de temps, et presque à la fin, Sebastião de Brito rendit l'âme en laissant juste quelques rouleaux de parchemin et le souvenir de ses égarements séniles. C'est d'un chagrin intime, disaient les farceurs, qu'il était mort. Mais une enquête plus sérieuse indique que le bonhomme succomba à une fièvre gastrique, à la suite d'un dîner au Farrobo, chez le comte accueillant et fastueux qui portait ce nom. Il ne faut pas oublier les événements désastreux survenus à cette époque, à savoir que le fidalgo est mort empoisonné, à ce qu'on disait ; et que sa nièce a épousé en secondes noces son cousin de Alenquer, et qu'elle vivait encore heureuse, et jouissait d'une bonne réputation en 1859. J'ai également noté que la domestique qui était dans la confiance de la morgada avait été rejetée, quelques jours après l'assassinat de Sotto-Mayor, par une vague sur la rive droite du Tage, avec des traces évidentes de strangulation. L'on peut présumer que le fidalgo a jeté dans le Tage l'unique témoin du crime. Si la rumeur du poison est exacte, ce ne sera pas un péché de dire que la maison de Porto-Alvo, sans ternir son blason, renferme une tribu de scélérats.

Comme elle ne supportait plus la solitude des Olivais, Leonor demanda à sa tante l'autorisation de vivre à Lisbonne. Maria da Glória hésitait à la lui accorder ; mais Álvaro jugea la demande raisonnable et défendit la requête de sa cousine.

La veuve partit à Lisbonne ainsi que son train. Elle s'installa dans un hôtel particulier au quartier de Buenos Aires, et reçut dans ses salons, une fois par semaine, ses parents et ses amis intimes. Ces prétendus "amis intimes" sont parfois des ennemis dehors. Ce fut le cas de ceux qui divulguèrent les bons procédés de la veuve à l'égard d'un jeune homme sans naissance et sans état, un homme de lettres mis en disponibilité, qui s'insinuait, en tant que génie, chez des gens doués d'un génie si bienveillant et si tolérant qu'ils le recevaient.

Maria da Glória eut vent des bruits qui couraient sur sa nièce et en fit part à Álvaro.

– Qu'attendiez-vous donc, ma mère ?! dit-il. Leonor a connu une trêve de deux ans. La fatalité a repris des forces, et revient à la charge.

– Et quel est, selon toi, notre devoir ?

– De nous mettre du côté de la plus faible. Conseillez-la, ma mère, et si vous n'arrivez à rien avec elle, secourez-la comme jusqu'à maintenant.

– Et si je lui enlevais ses ressources, répliqua Maria da Glória, ne crois-tu pas que le deuxième soupirant intéressé la laisserait en paix ?

– Oui, mais Leonor descendrait dans l'échelle sociale jusqu'à trouver aussi indigent qu'elle.

– Apparemment, mon fils, tu juges ta cousine incurable ?

– Oui, ma mère.

Maria da Glória se rendit à Buenos Aires, à une heure où elle ne risquait pas de rencontrer du monde, et mit d'emblée son doigt dans la plaie.

– Ton mauvais ange ne te quitte donc pas Leonor ?

– Pourquoi me parlez-vous ainsi, ma tante ?

– On me dit que tu es au bord d'un deuxième gouffre. Il n'est bruit que de ton intelligence avec un homme qui offre moins de garanties de bonheur que le premier. À quels penchants ton cœur s'abandonne-t-il, ma fille ? Pourquoi Dieu ne veut-il pas que vienne pour toi l'heure de la réflexion ? Comment paies-tu ce que tu dois à toi-même, à la société, et à moi ? Relève-toi pour sortir d'une telle misère, Leonor ! Retrouve ta dignité que tu as salie ! Rappelle-toi les larmes que tu as versées dans les bras d'Eufémia ! Songe un peu au noble cœur de mon fils, dont tu as tué la joie, et sois honteuse des nouveaux outrages que tu prépares contre cet ange qui te protège.

Leonor sortit d'une profonde réflexion de quelques minutes pour baiser la main de sa tante, en lâchant ces paroles :

– Je vous remercie, ma tante, de votre aumône, et mon cousin de sa philanthropie. Je vais ajouter quelques mots, si vous le permettez. Mon cousin a montré sa bonté à mon égard ; je savais bien qu'il n'était pas étranger à l'aumône que j'ai reçue ; mais il me fallait auparavant m'assurer que cette charité ne venait que de vous, Madame. Mon cousin m'a protégé pour m'humilier.

– Explique-toi, Leonor, fit Maria da Glória, épouvantée sous le coup de la surprise.

– C'est ce que je vais faire, ma tante. Si Álvaro avait jeté un regard compatissant sur mes infortunes, d'ailleurs estimables parce qu'elles viennent du cœur, il serait venu me voir, non comme un amant dépité, mais comme un parent qui sacrifie les caprices de son cœur au charitable devoir de réhabiliter moralement une femme. J'ai été très malheureuse, mais je l'étais encore plus en constatant que mon cousin se réjouissait à chaque marche qu'il me voyait descendre vers la misère, dans l'espoir d'y descendre avec quelques poignées d'or pour se venger tout son saoul. Quand vous m'avez, ma tante, envoyé votre domestique avec votre première aumône, j'ai cru que je trouverais plus tard chez mes proches parents celle de leur considération, qui m'était nécessaire. Les mois ont passé, et le mépris affiché par cet or me parvenait régulièrement aux mêmes heures, et le même jour ; mais un mot d'amour, ce pain de l'esprit, ça jamais. J'ai accepté votre or parce que j'avais un mari qui me reprochait ma pauvreté ; parce que j'avais un père qui avait régalié ma jeunesse d'une magnificence qui dépassait ses moyens ; parce que je portais un nom que ternissaient les ombres de

l'infortune, comme si cet arbre au tronc illustre s'était enlisé dans le bournier de la pauvreté ; parce que j'avais reçu une éducation qui ne s'accommodait pas de la pénurie ; parce qu'enfin, humiliée par mes parents, je commençais à me sentir méprisable à mes propres yeux. Après mon veuvage, j'ai passé deux ans dans des austérités dont j'avais connu peu d'exemples. J'ai forcé ma nature pour être digne de l'estime d'Álvaro ; j'ai attendu qu'il allât, dans ma solitude, sanctifier son aumône par une parole fraternelle. S'il y était allé, je baisserais la tête devant ce héros et je lui demanderais la permission de baiser le sol honoré par ses bottes. Je suis partie pour Lisbonne, après deux années d'humiliations ; et je vous en ai demandé l'autorisation, ma tante, de crainte que mon cousin, pas encore assouvi par une telle revanche, ne s'opposât à ma volonté, et ne me réduisît à revenir dans ce désert des Olivais, puisque je n'avais pas de quoi me payer une vie fastueuse à Lisbonne. Voulez-vous savoir, ma tante, comment s'appelle cet acte de désespoir ? C'est une chose que nos contemporains appellent le "cynisme" ; c'est ce que je vous ai déjà dit — le mépris de moi-même. Venons-en au sujet de votre visite inespérée. Il est certain que j'aime un homme qui est né de je ne sais quelle femme, et a tant de choses à me dire sur ses qualités personnelles qu'il ne m'a jamais parlé de celles de ses aïeux. Il est pauvre comme moi. Il ne demande à personne son pain quotidien ; il le pétrit avec son intelligence. Et croyez bien, ma tante, qu'il trouve des gens qui lui donnent pour deux heures de travail ce qu'ils ne me donneraient pas à moi pour les armoiries du domaine que mon père a ruiné. C'est cet homme pauvre qui convient à une femme dans ma situation. Je préfère aujourd'hui les privations en compagnie d'un ami aux pompes de la solitude. J'ai vingt-sept ans. C'est trop tôt pour le cloître, et trop tard pour attendre, avec la retenue d'une demoiselle, qu'un singulier amoureux des Thébâides vienne me chercher dans mon obscurité. Si vous venez me dire, ma tante, que vous me retirez votre aumône, je vous baise les mains pour ce que je vous dois, et je baiserais aussi celles de mon cousin pour sa philanthropie. Je reviendrai demain aux Olivais. Il est vrai que les biens que je possède sont hypothéqués, pour une ancienne dette de mon père, à mon oncle Manuel, et que vous pouvez les considérer comme les vôtres. Peu importe. Il y a là une maisonnette que j'ai fait construire pour une vieille domestique de ma grand'mère. La vieille est morte il y a peu, et m'a légué cette maisonnette dont les créanciers ne veulent sûrement pas ; j'irai y vivre.

Leonor se tut.

Maria da Glória, déjà debout, regarda sa nièce avec une grande amertume, et dit :

– Tu as été injuste, Leonor. Même les anges doivent avoir de la compassion pour l'âme de mon fils, que tu as insultée. Que Dieu ne te punisse pas : moi, au nom d'Álvaro, je te pardonne. Accomplis ton destin, malheureuse ; et quand le remords te poursuivra jusqu'au tout dernier refuge où t'aura conduite ce que tu appelles du "cynisme", viens aussitôt me trouver : je t'ouvrirai mes bras.

Leonor ne leva pas les yeux des tapis : c'était par orgueil, et non par abattement, qu'elle avait détourné les yeux du visage majestueux de sa tante.

Maria da Glória sortit et ne sut quoi dire à son fils. Quand il l'interrogea, elle lui rapporta brièvement certaines des doléances de Leonor, comme son besoin d'un ami, son refus de mener une vie solitaire, sa lassitude devant les épreuves, et la sympathie qui l'attachait à l'homme qu'elle désirait épouser.

Álvaro afficha une placidité apparemment naturelle et, à un autre moment où ils évoquaient le même sujet, il dit :

– Cet homme s'imaginerait-il que Leonor est riche ?

– Je crois que non : il doit savoir que Leonor vit de la charité de ses parents.

– Je vais m'en assurer. Si cet homme l'aime pauvre et ne compte pas sur l'approbation ni sur les ressources de ses parents pour ce mariage, c'est un noble caractère. J'ai l'impression que la beauté de Leonor ne fascine personne...

– Comment le sauras-tu, mon fils ? Peut-être connais-tu cet homme ?

– Je le connais par ses écrits, et je me rappelle vaguement l'avoir vu au collège juste avant d'en partir.

Álvaro se rendit au collège où il eut un long entretien avec son ancien ami, le professeur d'anglais. Quelques jours après, le maître vint le voir, et rendit compte de la mission qui lui avait été confiée.

– J'ai parlé au journaliste. C'est une âme nette comme une pierre à fusil ! À peine ai-je abordé le sujet, il a allumé sa pipe, couvert ses jambes avec les pans de sa robe de chambre en soie déteinte, s'est carré dans un vieux fauteuil comme un Turc, pour me tenir ce discours :

*– Il n'y a aucun doute que je courtise cette veuve d'abord parce qu'elle est romantique, ensuite parce qu'elle est romantique, enfin parce qu'elle est romantique. '*

*– Et parce qu'elle est riche, ai-je souligné.*

*– Ah ! Oui ! parce qu'elle est riche ; cela donne, ma foi quatre raisons, et non pas trois. À mon avis, cela fait bien quatre raisons...*

*– Non, Monsieur, il n'y en a que trois, parce que la quatrième n'en est pas une. Dona Leonor est pauvre.*

*– Pauvre ! Allons donc ! Contez-moi cela mon ami !*

*Je lui ai dit que la veuve vivait de la charité de ses parents, et que les parents de la veuve ne comprenaient pas dans cette générosité les maris malvenus de leurs parentes dans le besoin.*

*– Mais ce petit palais des Olivais que je suis allé visiter hier ? rétorqua-t-il, et cet autre en ruines, des ruines si poétiques ? et ces deux fermes qui s'étirent le long du Tage aurifère... qu'en dites-vous, Monsieur ?*

*– Je vous en dis que ces petits palais ne sont pas plus à la veuve qu'à moi. Tout cela est hypothéqué, engagé, consumé, etc., etc. Mais, ai-je dit pour conclure, les trois raisons que vous m'avez confiées,*

*mon pauvre ami, l'emportent, malgré tout. La veuve Sotto-Mayor est sans conteste triplement romantique.*

*– C'est fort bien dit, répondit-il : le mariage se fera quand je serai triplement romantique ; mais, pour l'instant, vous voyez bien, mon cher maître et ami, que je travaille sur la prose vile d'un article de fond.*

*– Voulez-vous dire...*

*– Que j'ouvrirai mon cœur à la veuve, et même ma bourse, si elle veut. Si je ne me trompe, cette veuve a des lettres, et connaît la secte des philosophes qui avait, comme moi, horreur du vide. Il me reste à vous remercier de vos renseignements aussi spontanés que détaillés, et je reste à vos ordres.*

*Voilà, Monsieur Álvaro, continua le professeur d'anglais, l'entretien que j'ai eu avec Mascarenhas, l'homme de lettres. Je vous demande à présent pardon pour la liberté avec laquelle je vous ai fidèlement exposé la teneur de notre conversation.*

Après avoir raconté à sa mère le picaresque dialogue entre l'homme de lettres et le maître d'anglais, Álvaro lui dit :

– Attendons maintenant, ma mère. Je ne suis pas très porté sur ces manœuvres détournées ; mais mon intention, c'est de sauver Leonor.

Mascarenhas se rendit à la soirée de la veuve, comme à son habitude. Jamais Leonor ne s'était montrée si adorable, et n'avait autant brillé, à ses yeux comme à ceux de ses hôtes émerveillés. En raccompagnant l'écrivain, elle lui dit :

– Il me faut demain, sans faute, vous parler dans l'après-midi. Vous ne me ferez sûrement pas faux bond.

– Oh ! Madame !... qui voudrait faire faux bond à ses propres devoirs ?

– Que ne dites-vous pas "à son propre cœur" ? Rétorqua-t-elle, avec un sourire dépité.

– Mon cœur vous appartient si bien, Madame, qu'il ne se hasarde pas à se mêler des jugements de l'esprit...

Leonor jugea pompeux le raisonnement alambiqué de l'homme de lettres et attendit anxieusement le lendemain.

– Je vais donner, lui dit-elle, une réponse catégorique à vos lettres. Elles évoquent toutes une liaison qui rende respectable et sacrée la passion que vous mettez en avant, mon ami, dans vos lettres, n'est-ce pas ?

– Dans quelle autre intention m'adresserais-je à vous ? !

– Bon ! Vous êtes donc décidé à être mon mari ? Ne soyez pas surpris du style sec et dépouillé de cette question... Les circonstances l'exigent.

– Voici donc ma réponse, Madame. Tout d'abord, je vous aime autant que je vous respecte. Au-dessus de ces deux sentiments, il y a celui de l'amitié que je vous porte, et de la reconnaissance qui est due à la bienveillance avec laquelle vous m'avez distingué dans votre demeure. Vous n'aimez pas les longs préambules, et j'en viens

donc tout droit au fait. Si j'acceptais l'honneur que vous me faites de vouloir partager votre vie avec moi, j'en ferais peu de cas, Madame. Cela reviendrait à vous obliger d'échanger pour un cœur qui vous est dévoué les privilèges dont vous jouissez en suscitant beaucoup de jalousie chez vos amies. Que vaut un cœur dévoué au regard du bien-être, de l'assurance du lendemain, des soins empressés dont on vous entoure ?

Leonor le coupa :

– Expliquez-vous... Vos propos sont obscurs !

– Elle serait obscure, l'existence sans les moyens de conserver son éclat, Madame. Je sais aussi bien que vous que vos importantes ressources vous viennent de la bienveillance d'une tante millionnaire que vous avez.

– Je ne saurais le contester ; mais je ne vous ai pas encore dit que ces ressources constituaient une dot, et vous me parlez dans vos lettres du bonheur dans la solitude, et de la douceur du pain que l'on gagne grâce au noble travail de l'intelligence.

– C'est également exact, répliqua le journaliste quelque peu confus ; mais mon intention, c'était de faire l'éloge de la médiocrité par rapport à ceux qui n'ont jamais connu l'opulence. Ce n'est pas votre cas, Madame, c'est le mien ; mais c'est moi qui ne dois pas sacrifier, Dona Leonor, votre réel bonheur à mes fantaisies de philosophe. Toutefois...

La veuve l'interrompit :

– Voulez-vous bien me dire à qui vous avez demandé des renseignements sur mes ressources ?

– Je ne les ai pas demandés, Madame : ce serait bien ignoble de les demander ; je n'ai pas cherché à les avoir, on me les a donnés.

– Qui ?

– Connaissez-vous par hasard un professeur d'anglais !?

– Oui.

– Comment le connaissez-vous, Madame ?

– Cet homme vous a-t-il parlé de mon cousin, Álvaro Teixeira de Macedo ?

– Non, Madame, il s'est contenté de me dire que vous n'avez strictement rien pour assurer votre subsistance à l'avenir, si vous vous mariez en secondes noces contre la volonté de vos parents.

Leonor se leva, sortit du salon en foulant le sol avec une souveraine arrogance, et l'homme de lettres resta perplexe, les yeux fixés sur la porte par où il l'avait vue sortir.

Quelques instants plus tard, apparut un domestique en livrée qui lui dit :

– Madame vous prie de sortir.

Mascarenhas prit son chapeau, et se retira aussi froissé que s'il avait un caractère très sensible aux affronts.

Leonor ne reçut personne ce jour-là. Le lendemain, c'était le dernier du mois de Septembre 1838. Eufémia était attendue avec sa mensualité ce jour-là. L'agitation de Leonor n'était pas due à l'attente, elle était due à une frénétique impatience.

Quand Eufémia entra, la veuve était en noir, elle portait sa tenue de deuil défraîchie, vieille de quatre ans, et avait déjà pris son chapeau.

– Vous allez sortir, et en grand deuil ?! dit la domestique. Qu'avez-vous Dona Leonor ?! Vous êtes fiévreuse !

– Tu m'apportes mon aumône ? dit Leonor brusquement. Rappelle-la à ta maîtresse et à ton patron. Dis-leur de venir faire le relevé de ce que renferme cette maison. Tout cela ne vaut pas le tiers des sommes que j'ai touchées ; mais c'est un honneur de payer peu, et de rester sans rien. Dis à mon cousin que cette noble infortunée repousse la main bienfaitrice qui répand son or et serre le manche du poignard avec lequel on tue la dignité des malheureux. Dis à mon cousin que le sceau de sa charité est une insulte pour moi, que je n'ai pas mendié son or gagné sur les comptoirs. Dis à ma vertueuse tante que la vertu ne se trouve pas seulement dans les tempéraments de glace qui sont vertueux à bon compte. Dis-le-lui. Maintenant, pars ou reste.

Leonor s'apprêtait à sortir quand Eufémia s'agrippa à elle, en appelant au secours : elle croyait assister à une crise de folie. Les domestiques arrivèrent, mais reculèrent devant le regard impérieux de leur patronne. Leonor sortit à pied, seule, les yeux injectés de sang, le cœur pris de convulsions. Une fois loin de chez elle, elle entra dans une voiture de place, et donna des instructions au cocher.

Eufémia raconta la scène. Maria da Glória pleura et demanda à Dieu de ne pas quitter des yeux cette femme perdue. Álvaro écouta sereinement les affronts de sa cousine fidèlement rapportés ; il semblait savourer ces nouvelles épines qui mettaient son cœur en sang.

– Attendons... dit-il à sa mère.



## XVIII

*N'aurez-vous point pitié, jeune homme ?  
...Non, non j'en ai le pressentiment,  
une ère nouvelle commence...*

Livre des Communes

ROSSELY DE LORGUES

**E**N METTANT PIED À TERRE dans la cour du petit palais des Olivais, Leonor appela l'intendant, et demanda la clé de la maison de Luisa ; c'est sous ce nom que l'on connaissait la maison que Leonor avait donnée à sa vieille domestique et dont elle avait hérité quelques mois avant. D'un pas décidé, elle ouvrit la porte, s'enferma à l'intérieur, ouvrit les deux vasistas et s'assit sur le coffre qui se trouvait au pied du lit dans lequel était morte la domestique. Tout était comme celle-ci l'avait laissé, pauvre, mais propre, mise à part la couche de poussière qui s'était déposée sur le vernis de quelques vieux meubles que Leonor lui avait donnés. Bien qu'elle lui eût interdit de la suivre, l'intendant s'obstina à la surveiller, car il se méfiait du laisser-aller qu'il avait remarqué dans sa mise, et de l'égarément que trahissait son visage. Il osa lui demander d'ouvrir la porte, et il entra, la suppliant de ne pas repousser son vieux serviteur, si elle se sentait mal. Leonor lui demanda un verre d'eau, et la clé du coffre, la partie de l'héritage qu'elle n'avait pas eu le temps d'examiner, et n'avait pas voulu donner aux autres domestiques qui la lui demandaient, jugeant que c'était un tas de fripes inutiles à l'héritière.

Leonor ouvrit le coffre, et parmi le linge blanc exhalant une odeur de lavande, elle trouva un paquet de pièces d'argent. *Ça, c'est vraiment à moi, dit-elle, je puis, avec cette héritage de ma chère Luisa avoir de quoi ne pas mourir de faim pendant quelques jours.* Comme le majordome persistait à faire le tour des allées autour de la maisonnette, Leonor lui donna de l'argent pour qu'il allât lui acheter un dîner semblable à ceux que prenait Luisa d'habitude, et elle ajouta :

– N'allez pas croire qu'il s'agit là de l'argent de ma tante... Il est à moi, ma servante me l'a laissé ; je l'ai trouvé dans le coffre. La bonne vieille qui a élevé ma mère, a économisé toute sa vie pour calmer quelques jours la faim de la fille de sa maîtresse, de Leonor de Brito, la dernière morgada des Olivais.

Le ton sur lequel elle disait cela engageait le majordome à la tenir pour folle. C'est ce qu'il crut, et il envoya quelqu'un en informer Maria da Glória.

Elle passa là le reste de la journée. Quand on lui apporta le dîner, elle le récupéra par l'un des vasistas et prit le plat le moins recherché, un peu de bœuf, en disant qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir mieux. Elle passa la nuit dans le lit de Luisa, et ouvrit en

pleine nuit les fenêtres parce qu'elle sentit cette odeur spéciale et nauséabonde des exhalaisons cadavériques.

À l'aube, elle ouvrit la porte, et s'assit sur l'unique degré ; elle était brûlante et, de temps en temps, laissait pendre sur son sein sa tête exténuée par ses vertiges. Quand elle entendit des pas autour de la maison, elle se retira et referma la porte : c'était l'intendant qui avait monté la garde toute la nuit près de la maisonnette où dormait la fille de ses maîtres.

La fièvre la brûla jusqu'à la faire délirer. Leonor resta prostrée sur sa couchette, elle agitait dans un tourbillon ses bras et ses vêtements. L'intendant appela les domestiques, enfonça la porte, et installa son épouse au chevet de cette femme fébrile. En revenant à elle, Leonor se vit entourée des pauvres gens du village, elle sourit à tous et demanda qu'on la laissât. La femme de l'intendant voulait rester à tout prix, mais l'agacement produisait sur la malade un tel effet qu'elle réussit à rester seule. Elle se leva en titubant, étourdie, et barra la porte, parce que la serrure avait sauté sous les efforts pour l'ouvrir de l'extérieur.

Puis elle ouvrit la malle, prit le panier à ouvrage de la domestique, puis essaya la pointe des ciseaux sur l'index de sa main gauche. Après cette expérience, et son doigt en sang, elle écrivit au verso d'un papier timbré – il s'agissait du certificat de naissance de sa domestique – les mots suivants avec la tête d'une épingle :

*À ma tante Glória :*

*Je ne puis supporter la dépendance et n'ai pas reçu une éducation qui me permit d'assurer mon indépendance avec mon travail. Je me suis tuée une bonne fois pour toutes, afin de ne pas souffrir mille morts en acceptant des aumônes à condition de m'en faire l'esclave. Je loue Dieu de m'avoir défendue de quelque dégradante tentation, jusqu'à ce que je tombe dans cette disgrâce. Ma mémoire servira longtemps d'exemple aux malheureux, mais n'entraînera aucune honte pour mes parents. Je vous remercie, ma tante, du bien que vous m'avez fait ; et je regrette de ne pas avoir été une âme assez vile pour ne pas me sentir avilie. J'écris cela en possession de toutes mes facultés.*

Leonor de Brito.

Elle plia la feuille et la plaça sur la table à laquelle elle avait écrit. Elle retroussa la manche de sa robe, et planta la pointe des ciseaux dans la saignée de son bras gauche. Comme il ne s'écoulait que peu de sang de la coupure, elle ligatura et comprima son bras avec une bande faite de son drap. Le sang jaillit franchement et, en le voyant, elle ressentit un tel malaise qu'elle ne put gagner son lit.

C'était l'heure du dîner. La femme de l'intendant avait frappé et, saisie d'épouvante, avait appelé ; son mari arriva après elle, brisa les châssis des vitres, et pénétra par là dans la maison.

Leonor était étendue sur le plancher. Du sang s'égouttait de son bras nu, éclaboussait le sol et y formait une rigole. Il la prit dans

ses bras et l'emmena, sans connaissance, sur le lit. Il consulta son pouls, et la trouva vivante. Il envoya chercher le médecin qui habitait à un quart de lieue, et lui étancha le sang avec des compresses et du taffetas gommé. Tout à coup, l'attroupement de voisins laissa passer quelqu'un qui avait été attiré par les cris de la femme de l'intendant. C'était Álvaro Teixeira.

Il s'en fut droit à la couchette où Leonor haletait, offrant le spectacle terrible d'un spasme mortel.

– Leonor ! Ma cousine ! s'exclama-t-il en lui passant la main sur le front. Qu'est-ce que ce sang ?! cria-t-il en voyant les compresses rouges.

– C'est que Madame la Morgada s'est ouvert la veine du bras avec des ciseaux... dit l'intendant.

– Faites vite approcher ma voiture ! hurla Álvaro. Aidez-moi à la transporter.

Il la prit à lui tout seul dans ses bras, fit entrer la femme de l'intendant dans la voiture, avec son aide, parvint à adosser Leonor au dossier et, en se servant de deux chaises, il improvisa un appui pour le reste de son corps. Il reçut des mains du majordome le papier écrit avec du sang, le lut, dans la mesure où ses larmes le lui permettaient, et fit partir sa voiture pour Lisbonne, au pas.

À mi-chemin, Leonor reconnut son cousin et tressaillit. Elle fixa ses yeux hagards sur les compresses, et elle agita le bras droit comme si elle essayait de se défaire de ses bandages. Álvaro retint son bras et dit :

– Que veux-tu faire, ma cousine ?! Attends encore encore un peu. Meurs quand tu ne me verras pas en ce monde... Laisse-moi vivre et vis toi-même le temps qu'il faudra pour partir de cet enfer en étant certaine que je t'ai toujours aimée...

Les lèvres bleues de Leonor s'élargirent dans un mouvement que l'on pourrait appeler un sourire, et elle murmura :

– Un cadavre...

Álvaro approcha de sa poitrine la tête à nouveau inconsciente de Leonor, et versa sur son visage de ces larmes qui sont au cœur humain comme une nourriture, la sève des dernières espérances.

Et il la contempla.

Il ne l'avait plus revue depuis cette nuit de Juillet 1832. De cette splendide énergie, de cette beauté vive et impatiente, de cette vivante exubérance qui faisait jaillir des étincelles de ses yeux, et des rires communicatifs de ses lèvres, il restait la peau ravinée par les ardeurs de la fièvre, les os décharnés, la pâleur de l'agonie, l'altération complète de tous ses traits. Et il semblait absorbé dans ce ravissement tenaillant ! L'expression de ses yeux, il fut incapable de la dire lui-même ! Ce fut pour lui une heure infernale où il éprouva des sensations dont son âme, affectée par une telle horreur, ne garda pas le moindre souvenir.

La voiture s'arrêta à la porte d'Álvaro. Maria da Glória et ses domestiques, à l'appel du jeune homme égaré, descendirent dans la cour et l'aidèrent à en tirer Leonor, et à l'emporter jusqu'à un lit.

– Je crois qu'elle est morte... dit Álvaro, et il sortit pour revenir aussitôt avec deux médecins. Ceux-ci procédèrent à un examen avant de lui accorder quelques chances de survivre ; mais dans de continuelles souffrances, selon eux.

– Que son âme reste vivante, disait Álvaro au grand étonnement des médecins, donnez-lui la vie de l'âme, je veux qu'elle me voie et me juge avant de mourir ! Un corps transpercé de douleurs, peu importe ; mais que l'esprit soit éclairé par la lumière de la raison !

Ce que disant, il levait ses mains suppliantes vers les médecins. L'un disait à l'autre avec le froid dédain de la science :

– L'esprit qui ne jouit pas de la lumière de la raison, c'est le sien.

Et l'autre, hochant tristement la tête, disait à l'oreille de son collègue que Leonor avait perdu autant de sang qu'Álvaro de sens.

Maria da Glória, l'éternelle martyre, était tiraillée entre Dieu, son fils et Leonor. Elle invoquait le Très-Haut, lui demandant de sauver la vie de sa nièce, qu'elle appelait et embrassait, croyant que l'haleine de ses lèvres lui insufflaient la vie ; elle étreignait son fils bouleversé ; en le suppliant d'attendre de Dieu le salut de sa cousine.

Leonor ouvrit ses yeux épuisés, mais sereins. Elle reconnut sa tante et lui serra très fort sa main qu'elle sentit dans la sienne ; elle fixa son regard avec douceur sur Álvaro, et balbutia :

– Tes larmes me sauvent, mon ami !... Mon pauvre Álvaro !... Ce que tu as souffert !...

Les médecins ne s'étaient pas trompés. Leonor reprit lentement vie, mais ne recouvra jamais la santé. Les muscles moteurs de toutes ses articulations s'affaiblirent. L'énervation se généralisa, ainsi que l'atrophie, et le refroidissement, excepté dans sa tête, dont elle se plaignait comme si un feu lui calcinait les tempes. Puis vinrent les spasmes, ou plutôt les effets intermittents d'une paralysie touchant en partie les vases sanguins qui forment le cœur. L'angoisse de ces heures était effrayante.

Maria da Glória et Álvaro se relayaient à son chevet. L'un et l'autre lui parlaient, évoquant les riantes images d'un voyage qu'ils pourraient faire tous les trois dans les endroits les plus pittoresques de l'Italie. Leonor les remerciait, avec des larmes inspirées par un remords sincère, de l'amour avec lequel ils la veillaient dans ses longs paroxysmes, disant que le voyage se ferait certainement, et que sa vertueuse tante jouirait ainsi que son cousin de ces spectacles enchanteurs, mais pas elle.

Il est bon de remarquer que la mère d'Álvaro se répandait alors en louanges sur la Miséricorde Divine, invitant sa nièce à réciter avec elle des prières que Sœur Joana des Cinq Plaies lui avait apprises. Leonor priait, avec une foi ardente et force larmes, un spectacle devant lequel le cœur de Maria da Glória s'enivrait de saintes délices.

Álvaro prenait un air enjoué avec sa cousine. Mais, enfermé dans sa chambre, il se soulageait en pleurant, ou en écrivant des pages d'une tristesse infinie, un mélange de nostalgie et de désespoir : la

nostalgie de la Leonor de sa jeunesse, et le désespoir de ne pouvoir lui rendre la beauté de son âme et de ses traits, perdue à jamais. Aveuglement de la passion ! Une telle âme parée des beautés de l'innocence, quand la fatidique Leonor l'avait-elle eue ? Ah ! La beauté des formes, elle, il n'est pas d'yeux qui restent secs en la voyant se faner d'heure en heure ; c'est elle qui inspire à l'esprit une si poignante nostalgie que je ne sais s'il existe une douleur qui puisse égaler la nostalgie de la beauté disparue de la femme que nous aimons, disparue pour nous également à l'instant même auquel nous lui vouions la plus fervente adoration.

Le premier jour où Leonor se leva de son lit ne fut pas fêté par des bals ni des banquets, mais de généreuses aumônes qu'Álvaro alla remettre, sur l'ordre de sa mère, à bien des familles indigentes qui l'appelaient *ange de bienfaisance*, et *gloire du Ciel*. À tous les couvents de religieuses pauvres, ou appauvris par le changement de régime, Maria envoyait chaque mois un présent délicat, et Álvaro prenait sur lui de secourir d'anciens moines qui couraient la nuit les rues de Lisbonne en tendant la main à la charité indifférente de ces premières années où s'exprimait la vieille haine des autorités du monde civil.

Comme elle reprenait des forces, Leonor céda à l'empressement d'Álvaro et de sa tante ; ils partirent de Lisbonne en été, parcoururent les provinces du Nord, et s'arrêtèrent à Vairão où Cecília, qui gardait toujours la nostalgie de sa cellule, était restée pour attendre la mort bienheureuse de ceux qui l'attendent au pied de l'autel. Tout près de l'Espagne, Maria da Glória à la santé depuis longtemps fragile, et très affaiblie alors, inspira des inquiétudes à son fils et revint à Lisbonne. Là, elle sembla se rétablir un peu, et alla s'installer au Val de Santarém.

Leonor avait juste retrouvé un peu de vigueur pour un court voyage. Elle passait des semaines à souffrir et à pleurer, demandant à Dieu de lui prendre la vie. Álvaro s'efforçait de lui rendre du courage dans ces moments d'abattement, tantôt en l'entourant d'une stérile assemblée de médecins, tantôt en berçant son esprit de joyeuses espérances. Il lui demandait s'il lui serait pénible de rencontrer ses relations ; il chercha, malgré elle, en invitant à la campagne des parents et des amis, et en occupant les heures tristes que l'on y passe, ce que pourrait trouver son esprit pour atténuer les chagrins de l'inconsolable malade. Tout cela s'avérant inutile, Leonor demanda à son cousin de ne pas la contraindre à cacher ses souffrances à des étrangers, de la laisser goûter les instants de détente qu'ils lui offraient, sa mère et lui.

– Si tu ne peux me rendre ma vitalité, Álvaro, disait-elle, que vient faire ici ce monde qu'ennuie le spectacle de la douleur ?! Crois-tu qu'ils éprouvent de la compassion pour mon état ? Ne reste pas l'âme candide que tu as été, mon cousin ! Ces familles qui sont venues dès que tu leur as fait signe ont su que je vivais misérablement aux Olivais et se chargeaient d'exalter la Divine Providence, en disant que j'expiais ; et, comme en me soutenant elles auraient contrarié la volonté de Dieu, elles m'ont

abandonnée... Si j'avais perdu tout mon sang dans la maisonnette où notre ange fatal t'a conduit, ces parents, obligés de parler de moi à ceux qui leur demanderaient la raison de leur deuil, diraient que ma fin lamentable a été la suite naturelle de mes folies. Pourquoi n'as-tu pas étudié le monde, Álvaro ? Quand j'accablais ton cœur de chagrins, si tu avais cédé à la curiosité intéressée de ce monde qui t'appelait, tu serais heureux à cette heure !...

- Heureux !... répondit Álvaro, en contemplant Leonor, et en croyant la voir belle, comme il l'avait aimée, quand il aimait et espérait.

- Oui, heureux ; tu aurais haï et oublié ta pauvre Leonor... Si tu l'avais vue diffamée, et perdue dans les sédiments les plus bas de la société, tu passerais sans t'arrêter, sans que la honte te dise qu'il serait noble de me tendre la main. La société n'oserait pas te dire : *Viens en aide à cette femme !* parce que si elle te reprochait ton indifférence dehors, tandis qu'elle foulerait les moquettes de tes escaliers, la société les monterait en mettant au point des phrases pour louer ta probité. Et toi, mon Álvaro, couvert de louanges et chéri en privé comme en public, tu serais heureux et convaincu de ta dignité. Beaucoup de gens diraient de toi : *Il est si noble qu'il ne parle même pas d'elle, et n'offre aucune prise pour qu'on lui parle d'elle. De peur de blesser son noble cœur, ses amis n'osent lui demander de laisser les miettes de sa nappe à Leonor.* Et ne serais-tu pas alors vraiment heureux, Álvaro ?! À quoi t'a servi ta richesse ? Tu pourras me dire que tu as remédié à la pauvreté de beaucoup de gens, à commencer par moi, pour terminer avec ces familles indigentes dont les bénédictions t'emplissent l'âme de trésors du Ciel. C'est vrai, mais quelle est cette joie en ton âme qui ne transparait pas sur ton visage ?! Pourquoi te vois-je toujours triste ?! Pourquoi la vertu n'étalerait pas les marques de l'allégresse que j'ai souvent sentie alors que j'étais si coupable et que je comptais tant d'heures entrecoupées par des chagrins ?

Álvaro réprima la réponse qui, ne pouvant franchir ses lèvres, s'exprima par des sanglots. Leonor lui prit les mains avec une tendre affection et lui dit :

- Pourquoi donc, mon si cher cousin ? Pourquoi Dieu ne te donne pas le bonheur que tu mérites ?...

- Il me le donne... balbutia le jeune homme attendri. Il me le donne... c'est ton amitié... ce sont les meilleures larmes de ton cœur... Que lui ai-je demandé ? En ce temps où je considérais cette époque, et te voyais prolonger la saison de bonheur que ma sainte mère m'avait apportée de sa prison... en ce temps, Leonor, j'ai goûté des heures d'un bonheur céleste... Moi, sans toi, je ne pouvais les ramener, et l'avantage de la nostalgie ne m'était pas accordé. Dieu veut qu'à présent mon âme soit éclairée par la lumière de mes jours joyeux... une pâle lumière comme celle de la lampe du tabernacle à l'aube... mais, je me trouve ici, où je vois les yeux qui m'ont vu heureux... Et toi, Leonor, ton esprit vit et parle. Le meilleur en toi, c'était ce sentiment qui s'est réveillé hier... et l'amitié sans les désagréments de la passion... En ce temps-là...

Leonor l'interrompit, fondue en larmes :  
- Oh, par pitié, tais-toi, Álvaro !... Ne me punis pas, mon ange  
d'infortune et de compassion...



## XIX

*... Le froid de la nuit éternelle apparaissait sur son visage :  
il n'avait plus qu'à se glacer tout à fait... et à tomber*

Frère F. de Montalverne  
ANTONIO FELICIANO DE CASTILHO

**A**U BOUT DE DEUX ANNÉES de souffrances, Leonor avait de la peine à se lever de son lit. À l'extrême faiblesse et aux tremblements dans les jambes succéda la paralysie, et une totale inertie. On ne la tirait de son lit que pour l'installer sur un fauteuil roulant, qu'Álvaro conduisait lui-même à une terrasse vitrée, où Leonor restait des heures, captivée par les beautés du ciel et du Val de Santarém. Il se produisit alors deux miracles. Leonor ne se plaignit plus jamais de son infortune. Et s'il arrivait que Maria ou Álvaro la regardassent avec compassion, elle souriait en disant :

– Mon esprit est heureux, et mes douleurs se sont bien calmées, depuis que la moitié de mon corps est morte. Je me vois à moitié morte et n'en suis pas épouvantée.

L'autre miracle, ce fut que son visage rajeunit, jusqu'à présenter cette beauté qu'elle aurait naturellement conservée à vingt-neuf ans, en menant une vie tranquille et calme. L'alimentation combla les sillons de ses joues ; sa peau s'assouplit, et retrouva son ancienne blancheur ; ses couleurs purpurines réapparurent et l'ovale de son visage se reforma. Eufémia s'appliquait à la coiffer tandis qu'elle disait en souriant :

– Tu veux à tout prix que la mort s'éprenne de moi !

Álvaro posait souvent le livre avec lequel sa cousine se délassait, et tombait en extase devant ses yeux ; mais quelle amertume il cachait dans ces extases !

– Je vois tes dix-huit ans, Leonor ! lui dit-il un jour.

– Je vauX plus, Álvaro ! J'ai perdu la moitié de mon corps, et j'ai gagné le cœur, répondit-elle. La première paralysie était la plus grave.

Maria da Glória appela un jour son fils dans sa chambre et lui dit :

– Tu vas m'écouter sans te mettre à trembler, Álvaro. Je t'ai caché jusqu'à aujourd'hui l'unique secret qu'il me fallait cacher : la sensible approche de ma fin.

– De quoi s'agit-il, ma mère ?! s'exclama son fils, courant vers elle pour l'embrasser.

– Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, Álvaro !... Écoute-moi calmement ; sois jusqu'à mon dernier jour un homme fort. J'ai demandé à mon médecin de ne jamais te révéler ce dont je souffre, après lui avoir arraché l'aveu que ce mal était mortel. C'est d'une maladie de cœur, que je mourrai. J'en ai senti les signes avant-coureurs la première année de ma vie conventuelle. Dieu a voulu

que, grâce à l'intercession des âmes qui m'ont aimée, je parvinsse à tes vingt-sept ans, mon fils. Et tu pleures comme si tu en avais dix, Álvaro ! Tu m'enlèves ainsi les forces dont j'avais tellement besoin pour te dire dans quel but je t'ai fait venir !...

– Parlez, ma mère ... dit Álvaro, en l'interrompant, avec un sang-froid affecté.

– Eh bien, soit ; calme-toi, écoute-moi, mon fils... Que feras-tu après ma mort ? Quel avenir as-tu envisagé pour toi ? Assisteras-tu à l'agonie de Leonor, ou finiras-tu par demander au monde quelque part de joie qui compense la triste vie que tu as vécue !? Trouveras-tu un jour une épouse avec le même cœur que ta mère, ou attendras-tu ta dernière heure après avoir enveloppé ta cousine dans son linceul ? Et qui t'enveloppera dans le tien, mon pauvre Álvaro !?

– C'est moi qui le ferai, ma mère, répondit-il tranquillement après quelques instants de réflexion. Maintenant, je vous demande pour tout l'amour que vous me portez de ne plus me poser de questions.

Le lendemain, après en avoir demandé la permission à sa mère, il se rendit à Lisbonne. Il se présenta au cardinal patriarche et s'entretint avec lui quelques heures seul à seul. Il donna d'importantes instructions à l'avocat de sa famille et retourna au Val. Il était tombé en chemin sur le médecin de sa mère et, en laissant entendre qu'il avait appris de la malade son terrible secret, il obtint du médecin la confirmation d'une mort imminente. Il s'agissait d'un squire au cœur arrivant à son terme.

Álvaro trouva sa mère exaltée, hors de son lit : elle écoutait Leonor qui lisait des manuscrits de son cousin, pour la plupart des traductions, faites au collège. Ce qu'elle lisait, c'était celle du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith. Les yeux à toutes les deux étaient embués de larmes tandis que Leonor lisait le chapitre XXIX que je recommande chaleureusement à tous les infortunés, et qui est intitulé : *Démonstration de l'équité de la Providence envers les heureux et les malheureux. Il découle de la nature même du plaisir et de la douleur que les malheureux doivent trouver dans la vie future une compensation de leurs souffrances.*

Álvaro ne laissa pas Leonor refermer le manuscrit, et s'assit pour l'écouter jusqu'à ces lignes que la lectrice avait déjà eu de la peine à lire, tant sa vue était troublée par les larmes :

*La mort n'est rien, et tout homme peut lui montrer un visage serein, mais les tourments, eux, sont d'horribles épreuves que peu de gens sont capables de supporter.*

– Arrête de lire, ma fille, dit Maria da Glória. Raconte-nous ce que tu as fait à Lisbonne, Álvaro. La ville a dû te sembler changée ! Cela fait trois ans que tu n'y es pas allé !... À qui as-tu parlé, mon fils ?

– À peu de monde, ma mère. D'ici quelques jours, il me faudra y rester un certain temps pour des affaires qui nous concernent.

– Un certain temps ! dit Leonor, et avec quel sang-froid tu nous dis cela, mon cousin ! Tu vas donc nous abandonner un certain temps !? Et tu en es capable, Álvaro ?

– Ce sont des sacrifices nécessaires, ma cousine. Je vais abréger mon absence autant que je le pourrai...

– T'es-tu assuré, dit Maria, en le coupant, que nos décisions ont été exécutées ?

– Les mensualités ?... Elles ont été ponctuellement versées, ma mère... On dirait que cela te redonne des forces...

– En effet, mon fils... Y a-t-il là de quoi te surprendre ?! Il semble, à la fin de chaque étape, que le voyageur reprenne des forces pour un plus long chemin. L'espérance est tout, mon Álvaro, et la mort n'est rien... Ne l'as-tu pas encore entendu ?

Les trois jours qui suivirent, Maria souffrit beaucoup, et demanda placidement à son médecin si elle était arrivée à sa fin. Ce n'était pas le cas. Les douleurs se calmèrent ; et quelques jours tranquilles ravivèrent les espérances de ceux qui en nourrissaient de vives et d'anxieuses dans leur esprit.

Dès que sa tante s'alita, Leonor demanda qu'on ne l'installât pas ailleurs que dans sa chambre ; Álvaro lui confia le soin de veiller sur sa mère et partit pour Lisbonne.

Au bout de quatre jours, il fut rappelé par une lettre de Leonor, affolée par la crainte de voir mourir sa tante, bien que la malade lui dît qu'elle ne mourrait pas sans voir son fils, en montrant une assurance et une satisfaction telles qu'elle semblait les tenir du Ciel. Dans la lettre écrite de sa propre main à son fils, elle disait : *Ne te presse pas, et ne te tourmente pas : je ne mourrai pas sans t'offrir mon dernier soupir.*

Le temps que les lettres arrivent, les démarches étaient accomplies, qui l'avaient amené à Lisbonne. Sans prendre le temps de respirer, il parcourut les douze lieues qui le séparaient de sa mère moribonde. Les domestiques ainsi que Leonor disaient que, sans délirer ni perdre l'esprit, Maria ne cessait de lâcher, avec un soupçon de jubilation, entre autres exclamations :

– Comme il paraît triste ; mais qu'elle est belle, son auréole de juste !

– Le Seigneur a pris en pitié la mère innocente et lui a donné ce fils. Béni soit le Seigneur dans l'insondable mystère de ses arrêts !

Álvaro se précipita, haletant, dans la chambre de sa mère qui avait la tête appuyée sur la poitrine d'Eufémia, et les yeux posés sur le crucifix. En voyant son fils, elle ne trahit aucun effarement sur son visage, sinon qu'un sourire se dessina brusquement sur ses lèvres tandis qu'elle articulait à grand peine ces mots :

– Ne t'ai-je pas dit qu'il n'y avait rien de pressé, mon fils ? Je suis à présent rassurée ; et si c'est ainsi que je meurs, la mort est douce. On m'avait dit que la mort, dans cette maladie, s'accompagnait d'horribles souffrances ! Dieu fait que les médecins ne savent pas... Tu es fatigué, Álvaro ? Va te reposer... As-tu déjeuné, mon fils ? Va t'occuper de lui, Eufémia... Notre Leonor, la pauvre, ne peut se

déplacer... Ta sœur chérie... Je te la laisse comme si elle était ma fille.

– Je peux venir avec toi, Álvaro ? dit Leonor avec beaucoup de douceur. Tu m'aides ? Emportes-tu avec toi cette dépouille qui est la mienne ?

– Voulez-vous rester seule, ma mère ? dit Álvaro.

– Oui, mon fils ; voici mon confesseur...

Ils sortirent de la chambre, et trouvèrent dehors son confesseur et son médecin. Le second demanda la permission à celui de l'âme de voir la malade. Il resta quelques instants, et dit au prêtre :

– Tout se trouve maintenant entre vos mains. Je ne viens pas en quête d'espoir ; je venais admirer la sérénité de la moribonde.

Après qu'elle se fut confessée, on prépara la chambre pour le Viatique Sacré.

Quand il sut que sa mère allait recevoir l'extrême onction, Álvaro entra dans la chambre, lui baisa la main en versant des torrents de larmes, et lui demanda la permission de venir à l'église pour accompagner le Seigneur. Maria signifia d'un geste son joyeux assentiment.

Déjà retentissaient les tintements lugubres de la clochette, et les bénédicités du peuple qui accompagnait l'extrême onction. Les serviteurs de la maison s'agenouillèrent dans l'antichambre de l'agonisante. Leonor se trouvait déjà au pied du lit, dans un recoin obscur, les mains levées.

Le gardien du temple entra avec, à côté de lui, un autre prêtre portant les ampoules des Saintes Huiles.

On entendit un cri aigu, et le nom d'Álvaro prononcé avec effroi. Maria ouvrit les paupières et balbutia :

– Mon fils n'est pas ici !?

Et le lévite qui était entré en même temps que le vicaire s'approcha du chevet de son lit, et dit :

– Me voici, ma mère.

Maria da Glória frémit, tendit ses bras vers la silhouette qui lui avait parlé avec la voix de son fils, ouvrit la bouche pour laisser passer sa respiration convulsive, passa ses mains sur le visage d'Álvaro qui s'était approché du sien, et parvint à s'exclamer :

– Toi !... Álvaro !... Toi !... un ministre de Jésus !

– Vous voyez bien que je suis enveloppé dans mon suaire, ma sainte mère... dit le Père Álvaro.

Maria da Glória joignit les mains, ferma les yeux, et murmura :

– Grâces infinies, mon divin Seigneur ! Béni soit votre nom, Vierge, mère de Jésus ! Joana des Cinq Plaies, sainte, fille élue de mon Dieu ! demande un rayon de ta gloire pour l'âme de ta servante.

Tous s'agenouillèrent. Maria communia et reçut l'extrême onction. La cérémonie terminée, et la chambre vide, la moribonde fit un signe à son fils, qui restait à genoux. Álvaro s'approcha, se pencha sur le lit, appliqua son oreille contre ses lèvres. Les lèvres de Maria ne prononçaient plus un mot ; si elles étaient encore chaudes,

c'était la chaleur du dernier soupir. Álvaro en fut touché dans son cœur quand sa bouche s'entrouvrait pour prononcer le mot *mère* !

Une silencieuse terreur s'installe dans cette pièce. Personne ne se soulagea par des cris, parce que la douleur de tous était de celles que l'on étouffe dans sa gorge.

## XX

### CONCLUSION

*Oublie-toi ! dévoue-toi ! Sacrifie-toi !*

Le Devoir

JULES SIMON

**E**T IL N'EST PAS D'ABRI PAISIBLE où puissent se réfugier ces infortunés à jamais privés des plaisirs réels de la vie !

L'esprit du lecteur se pénétrera-t-il à force des intimes jouissances de la vertu pour comprendre que la vertu est bonne ?

Quand poindra le jour du bonheur pour Álvaro ?

Quand est-il tombé, le jour où Maria a éprouvé quelque joie ?

Peccamineuse question, si le lecteur doute des mystérieuses consolations avec lesquelles Dieu aide et prend en pitié ceux qui se confessent et l'invoquent dans leurs épreuves.

Quel avant-goût de béatitude n'a pas senti Maria en embrassant ce linceul qui enveloppait son fils ! Quelle suave douleur et quels doux élans ne seront pas ceux de ce lévite dans le courant de ces années de pénitence volontaire et d'angélique abnégation ? Ne doutons pas : contentons-nous de l'orgueil que nous inspire notre misère, et ne faisons pas de notre scepticisme l'injurieux échafaud de la douleur et de la foi. Si, autour de nous, nous ne voyons que des images de nous-mêmes, et des âmes qui répondent au patron ordinaire ; si notre idée du plaisir nous est dictée par le vulgaire, modelée par ses opinions, pour être justes, nous ne devons pas dédaigner le bonheur qui reste incompréhensible pour nous, en deçà de la balise que la courte portée de notre esprit vicié nous permet d'atteindre.

Si Álvaro a été heureux ? Demandons à Dieu si ses martyrs passent en ce monde par toutes les stations de leurs douleurs, sans que la lumière ineffable de leurs yeux les guide vers l'horizon de la béatitude, marqué par la croix ! Et le cheminement sans détours ni faux-pas vers la patrie infinie, quel nom a-t-il, si ce n'est la suprême félicité ?

Huit jours après le décès de Maria da Glória, le père Álvaro parla à sa cousine avec une majesté dans le ton et son attitude qui dénotait la transformation de l'homme ou ses efforts pour dominer le cœur de l'homme enveloppé dans son suaire.

– Leonor, dit-il, tu me vois tel que je suis : je me suis vêtu de la sorte pour me voir et me convaincre que tout est fini pour moi, à

part la vie de l'âme et les mortifications volontaires de mon sacrifice. Ce chemin est celui des plaisirs de la vertu, je le suivrai à côté de l'ombre de ma mère jusqu'à ce que je m'identifie à la lumière de sa gloire. Si je m'égarais dans un pas difficile, la sainte intercédera pour moi devant le Père compatissant de ceux qui se relèvent de leur chute, en pleurant. Tu as ici l'ami de ton enfance, ma cousine ; tes infortunes t'ont gagné pour toujours le dévouement que mérite ta patience, et qu'elle m'invite à te montrer. Dieu me pardonnerait si je te racontais la longue histoire, les longs travaux que m'a coûtés la mort de mon cœur. C'est toi qui ne m'excuserais pas de l'inutile cruauté dont je ferais preuve en t'offrant le spectacle d'angoisses que je m'employais à cacher. C'est du passé. Maintenant, pardon et paix. N'accorde même pas de larmes aux cendres de ma passion malheureuse ! Écoute, Leonor, tu as aux Olivais une maison en ruines. Je te demande de me la céder pour tous les jours qui me restent à vivre.

– Cette maison est à toi, Álvaro ; tout ce que le monde considérerait comme à moi, t'appartient...

– Je ne sais si les ruines des Olivais étaient à moi ; je sais que j'éprouve du plaisir à te les demander.

– Et pourrions-nous y vivre, Álvaro ? fit Leonor.

– J'y vivrai, moi.

– Toi et pas moi, mon cousin ?!

– Non, Leonor, répondit le prêtre avec un air de fermeté qui n'encourageait pas à le contredire. Tu restes ici avec les domestiques de ma mère, maîtresse de ces riens qui ne comptent guère dans ta triste existence ; mais ta place est à l'endroit où s'exhale encore le parfum de la femme vertueuse, qui nous a guidés vers Dieu au prix de nos larmes.

– Et tu veux que je reste ici, Álvaro ? Ne pourrai-je te demander de me laisser choisir une autre résidence ? Respecteras-tu ou prendras-tu en pitié le cœur qui te le demande, ce cœur qui n'est pas encore mort ?

– Choisis-la, Leonor ; voudras-tu retourner à Lisbonne ? Préfères-tu vivre dans la maison que nous y avons ?

– Non, mon cousin. Donne-moi une cellule dans un couvent, et une domestique pour me servir.

– Et c'est en pleurant que tu me demandes un couvent, Leonor ?

– Qui pourrait s'empêcher de pleurer à cette heure, Álvaro !...

– Moi, comme tu vois.

– Oui, toi, mon cousin... Elles ne pourraient venir que du cœur, tes larmes !...

– Il n'en vient pas, il ne doit pas en venir !... Álvaro se concentra, leva les yeux au Ciel, et continua :

– Tu iras dans un couvent en m'accordant, sans condition, la permission de gouverner ta maison. Les domestiques de ma mère te suivront, sauf Enfémia, qui a balancé mon berceau, et fermera mon cercueil. Nous partirons demain pour Lisbonne. Si, au cours de la nuit, la réflexion te fait revenir sur ta décision, tu me le diras, Leonor.

Le lendemain, Leonor partit pour Lisbonne avec ses domestiques. Le Père Álvaro la précéda de quelques heures, se rendit au couvent de Santa Joana, et de là, s'en alla faire les démarches pour obtenir les licences ecclésiastiques nécessaires à la réclusion de sa cousine.

Le jour même, Leonor de Brito entra au monastère des Franciscaines, et y déposa un somptueux mobilier.

Le prêtre l'embrassa au portail du couvent et lui dit :

– La patience fait les anges, tu prieras Dieu pour moi, quand tu te sentiras éclairée par la grâce qui renforce et sanctifie.

Leonor sanglotait en poussant des gémissements qui lui déformaient la voix. Álvaro posa sa main légèrement sur son visage et murmura :

– Que ce ne soient pas les dernières que tu verseras pour notre mère... La nôtre, en effet, ma sœur !... Nous serons ensemble dans chaque prière qu'elle adressera à Dieu.

Álvaro prit congé de l'abbesse et des autres religieuses qui assistaient à l'entrée de Leonor et sortit.

Le même jour, le prêtre regagna les ruines des Olivais où Eufémia l'attendait. Le temps de rendre habitable une partie de l'édifice dégradé, il vécut dans la maisonnette où il avait trouvé Leonor perdant tout son sang. Après avoir reconstruit une portion du petit palais, il y emménagea et l'installa avec quelques-uns des meubles qu'il connaissait depuis son enfance pour les avoir vus chez Sebastião de Brito. Outre ces objets, il avait juste amené de chez lui le lit où sa mère était morte et le portrait de João de Matos.

Les biens de fortune du Père Álvaro étaient encore importants. Il en réserva la plus grande partie au traitement de Leonor et au versement de pensions à quelques religieuses du couvent dans le besoin. Il garda pour lui une petite partie des revenus d'un capital dont il avait fait don à Eufémia. Il disait souvent à la vieille domestique *qu'il vivait de sa charité*.

Cette existence dura de 1839 à 1859. Vingt ans !

Durant ce long espace de temps, quand il se trouvait quelqu'un pour poser des questions sur cet étrange Álvaro Teixeira, les meilleurs informateurs disaient en prenant un air hypocritement désolé que le pauvre garçon était devenu fou. Rappelez-vous ce que le prêtre m'a dit à ce sujet. Comme personne ne parvenait à découvrir la raison d'une telle vertu, les plus sensés parlaient de misanthropie, et les poètes le jugeaient digne d'être chanté ; mais personne n'a chanté ce héros obscur. La piété était un misérable thème pour l'ambitieuse inspiration des romantiques de cette époque. On oublia donc Álvaro Teixeira enseveli sous son habit.

Il faut croire qu'il lut beaucoup, parce que sa culture était admirable, et qu'il souffrit beaucoup parce qu'à quarante-cinq ans il était complètement décrépité.

Il visitait Leonor à la belle saison, et la séculière venait à la grille du parloir, poussée dans son fauteuil roulant, et pleurait à chaque nouveau signe de vieillesse qu'elle distinguait sur le visage d'Álvaro.

Elle le supplia parfois de la laisser séjourner quelque temps avec lui dans ses ruines. Álvaro répondait que son pacte avec elle, c'était de se retrouver en présence de Dieu.

Le prêtre avait un ami à Lisbonne, c'était son maître d'anglais, l'homme qui a assisté avec moi au spectacle sublime de la mort du juste. Profitant des libéralités du prêtre, le professeur avait quitté son poste, et il était parvenu à obtenir par ses vertus une position éminente parmi les hommes utiles de ce pays.

Je ne sais que vous dire plus sur la vie de ce prêtre des Olivais. Souvenez-vous des premiers chapitres, et il vous sera doux de vous remémorer les saintes pensées de cette bouche humectée par les larmes qui sillonnaient son vénérable visage.

Vous savez déjà pourquoi il restait absorbé dans la contemplation de la fenêtre en face des ruines. C'est à cette fenêtre qu'au cours d'un bal nocturne, il avait entendu, vingt-neuf ans avant, les paroles dont Leonor avait fleuri le bord de l'abîme où elle était tombée, entre les bras de la piété et de l'honneur. Vous vous rappelez son départ soudain pour Lisbonne quand on lui annonça l'agonie de Leonor.

Je suis allé au couvent de Santa Joana et j'ai demandé l'histoire des derniers instants de l'infirmes. Les religieuses m'ont dit, pleurant à chaudes larmes, que la mort de Leonor était survenue à la fin d'un entretien avec l'esprit de Maria da Glória.

Comme je ne me contentais pas de cette vague explication et insistais pour obtenir d'autres détails, ces dames eurent la bonté de me raconter que, ces derniers mois, le visage de Leonor brillait d'un éclat qui n'était pas naturel ; et, en sortant de ces extases, elle disait à ses amies qu'elle voyait dans le ciel l'image de sa tante. C'est dans un de ces transports que Leonor rendit l'âme sur ces mots : *Ouvre ton sein ! emporte tes deux enfants, sainte, et ne me rejette pas ; mes larmes m'ont purifiée.*

J'ai voulu, non que je doutasse, mais pour en avoir le cœur net, concilier deux faits contradictoires :

– Si Leonor est morte subitement, comment le Père Álvaro a-t-il été prévenu qu'elle était sur le point de mourir ?

– On ne l'a pas vraiment prévenu, répondit la prieure. La veille de son décès, Leonor avait dit que, si son cousin ne venait pas la voir avant quatre heures du matin, le lendemain, il ne la verrait qu'en présence de Dieu. Or nous avons une telle confiance dans les prévisions de cette dame vertueuse, que nous nous sommes empressées de l'appeler.

Je la coupai :

– Il s'est produit pourtant un miracle !

– Ce fut un miracle, loué soit Dieu qui a choisi sa servante pour nous édifier, répondit la supérieure. Le Père Álvaro est arrivé quelques minutes après l'heure qu'elle avait indiquée.

– Serais-je importun en vous posant encore une question ?

– Posez-la.

– Leonor avait-elle des réminiscences douloureuses, ou bien empreintes de la nostalgie d'un passé remontant à trente années ?

– Nous ne le savons pas, se hâta de répondre la prieure. Ce que nous pouvons dire, c'est que, dès son entrée dans cette maison, Leonor a voulu que ses domestiques l'appelassent MADELEINE.

J'ai réfléchi à ce mot, et j'ai mis un terme à ma curiosité.

Loin du portail du couvent, j'ai songé à ce qu'avaient représenté vingt ans d'horrible immobilité, de paralysie pour un cœur vivant, et le feu de son tempérament et les aspirations inextinguibles qu'il lui inspirait. Je n'arrivais pas à percer le mystère d'une telle conversion.

Plongé dans ces réflexions ingrates et sans issue, J'entendis le son d'un orgue dont les notes me parvenaient du temple de ce monastère. Je revins sur mes pas, entrai dans l'église, m'agenouillai et priai, et je compris tout en posant les yeux sur le retable d'un des autels. C'était le tableau significatif de la contrition de Saint Pierre ; et, sur le bord inférieur, j'ai lu ces mots : *Flevit amare* : IL A PLEURÉ AMÈREMENT.

Les malheureux pleurent : après la première larme de la pénitence, vient la première de la sanctification.

FIN